

Patrick BURENSTEINAS



UN ALCHIMISTE RACONTE

MASSOT ÉDITIONS

Patrick BURENSTEINAS

UN ALCHEMISTE RACONTE

MASSOT ÉDITIONS

AVANT-PROPOS

Un alchimiste au XXI^e siècle. Ça existe ?

Oui, puisque je suis là.

Mais vous pouvez oublier tout de suite la grande barbe, le chapeau pointu et la cape violette. Je m'appelle Patrick Burensteinas, je vis à Paris et je suis alchimiste opératif depuis plus de trente ans. C'est écrit sur ma carte de visite.

Je sais que vous vous posez plein de questions sur l'alchimie. Je vais y répondre. Et pourtant, il est bien possible que la vérité, vous la connaissiez déjà.

L'alchimie est partout. Regardez les publicités, relisez de la littérature, écoutez parler les gens : « l'amour est une curieuse alchimie... », « en cuisine, l'alchimie opère... », on a même donné à un parfum le nom d'Alchimie...

Alors, ça signifie quoi, l'alchimie, dans l'esprit du profane ? Qu'on marie des choses opposées ? Je suis d'accord. Avec une pointe de mystère ? D'accord aussi. Et que ça donne un résultat extraordinaire, impalpable, merveilleux ? Oui. Qu'on réalise même quelque chose d'impossible et qui vaut de l'or ? Oui encore.

Vous voyez ? Vous avez tout compris ! Si je suis parti des sciences pour devenir chercheur dans ce domaine, aujourd'hui je considère que l'alchimie est un art et une philosophie. Un art du bonheur et une philosophie de vie. Car je ne cherche pas autre chose que vous : le bonheur.

Il peut paraître extrêmement saugrenu d'emprunter le détour du feu de bois pour animer un feu intérieur, d'aller faire fondre du métal pour apprendre à changer de peau ou de s'enfermer dans un laboratoire pour y trouver la lumière. C'est pourtant le voyage que je vous propose en ma compagnie.

Je vous invite sur le chemin de Compostelle à pêcher des étoiles dans la terre (*compost stella*) pour faire de vous un homme debout... car il s'agira de trier le subtil de l'épais. Je vous invite à remonter le fil du temps jusqu'à le faire disparaître... ainsi que la plupart de nos illusions. À laisser tomber vos peaux de pèlerin (littéralement, celui qui se pèle) afin d'ouvrir les portes de la réalité non ordinaire.

De quoi aurez-vous besoin au cours de ce périple ? D'une saine curiosité pour l'improbable, d'un œil ouvert et d'une oreille attentive. Voyagez léger ! Point de prérequis en chimie, en araméen ni en astrologie. Ne vous encombrez pas non plus d'un tapis de prière ni de gris-gris : c'est une voie sans dieu ni gourou. Mais n'oubliez pas votre discernement, soyez objectifs et expérimentez vous-même comme je l'ai fait.

Nous allons découvrir ensemble ce qu'il y a derrière la matière. Écoutez la musique des mots, tout y est : dans la matière, l'âme a tiers. C'est ce que l'on appelle la langue des oiseaux, parce qu'elle est volatile. Et là où l'âme agit est la magie...

LÉGENDE INITIALE LA MÉTAPHORE DE LA PRISON

Il était une fois le grand tout. Un jour qui n'était pas fait comme un autre, un point est revenu sur lui-même et a délimité un espace. Ç'aurait pu être n'importe où : il n'y avait pas de « où ». Ç'aurait pu être n'importe quand : il n'y avait pas de quand. Et ç'aurait pu être n'importe qui : il n'y avait pas de qui. Il y avait seulement un point qui avait enfermé dans sa trajectoire une partie de l'unité et créé une bulle.

Cette partie d'unité piégée dans la bulle, appelons-la le prisonnier. Coincé dans sa prison, il se pose la question : pourquoi moi ? Ainsi naît sa première pensée. Suivie de plein d'autres questions engendrant plein d'autres pensées : où suis-je ? pourquoi ? pour combien de temps ? comment sortir ? etc.

Nous sommes les pensées ambulantes de ce prisonnier schizophrène. À nous tous, nous avons construit un gigantesque univers carcéral aux nombreuses pièces plus ou moins confortables. Certains dorment sur la paille du plus sombre cachot ; d'autres ont un soupirail ou une fenêtre ; mais bien peu ont vu la vraie lumière du jour.

Quand on sait qu'on va rester longtemps dans une prison, on s'y invente des règles. Et puis on décore les murs pour rendre l'incarcération plus agréable. Parmi ces décorations, il y a les dogmes, les croyances ainsi que toutes sortes de thérapies. Des divertissements, aussi, au sens littéral : ce

qui nous détourne du chemin. Parce qu'il est plus facile de punaiser au mur des posters plutôt que de gratter ces murs avec les ongles jusqu'à les percer. « Persévérez ! », dit l'alchimiste. « Percez, et vous verrez ! » Mais ça fait drôlement mal aux doigts d'entamer la matière...

L'alchimiste, c'est celui qui s'est pris un rayon de lumière dans l'œil et qui, depuis, n'a pas pu le détacher de cet horizon-là. Il a passé la tête par la porte, il a humé un air si pur que plus jamais il ne pourra respirer comme avant. Il sait que le monde commence dehors, dans la vraie lumière.

C'est de l'extérieur que viennent les sauveteurs. Il avait bien entendu des petits bruits, de temps en temps, un lointain toc, toc ! C'étaient eux. Alors, qu'est-ce qu'on fait quand on ouvre enfin la porte ? On suit ses sauveteurs dehors, enfin libre ? C'est une option. L'autre option, c'est de dire : attendez, il y a encore du monde en bas, je retourne les prévenir.

L'alchimiste est celui qui a vu la lumière et qui retourne au cachot pour prévenir tous les prisonniers. Mais comment parler de lumière à ceux qui ne connaissent que l'obscurité ? Les hommes aux yeux scellés ne veulent rien voir ni entendre. Pour les convaincre, l'alchimiste a besoin d'un témoin de cette lumière extraordinaire, celle qui rend heureux. Et ce témoin, ce sera la pierre philosophale. Elle n'est rien d'autre qu'un témoin tangible d'un monde intangible, une preuve dans la matière que l'âme peut s'élever en un ailleurs où elle trouvera la paix.

Mais ceux qui sont enfermés ne veulent pas forcément sortir. Surtout pas le roi de la prison ! Car il n'est roi que dans l'enceinte de cette prison. Alors il a ses gardiens, qui bouchent les trous en disant : non, non, il n'y a rien dehors, il ne faut pas y aller, c'est dangereux ! L'ouverture est en

effet pour eux un véritable danger de perdre leurs acquis, car les règles n'ont de valeur que dans la prison. Pire que ça : dès qu'on change de pièce au sein même de la prison, on change de règles, les anciennes n'ont plus cours. Or, suivre une voie, c'est changer de pièce et cheminer jusqu'à la porte de la dernière pièce.

Quand on quitte une prison, on n'emporte rien avec soi. Ni ses posters qui rendaient la prison plus belle, ni même ses outils qui ont servi à creuser le trou. On n'emporte rien, on laisse tout derrière soi et on chemine nu. On perd ses peaux, comme le pèlerin. On fait l'expérience du fameux lâcher-prise. Alors oui, ça fait peur.

Mais c'est justement ça, le risque : se sentir trop bien dans sa prison. C'est ce que toutes les religions appellent les « tentations » : se faire du bien dans l'immédiat, en oubliant que notre dessein à long terme est d'un bien plus haut vol. Améliorer son incarcération au point que l'on ne songe plus à sortir. C'est la tentation d'Ulysse qui, d'escale en escale, en oublierait de rentrer chez lui. L'Odyssée ou bien d'autres quêtes initiatiques, car vous retrouverez dans cette métaphore de la prison des corrélations avec tous les mythes originels et toutes les religions. Et même dans le langage quotidien : « Je n'arrive pas à m'en sortir. »

Mais j'y ajoute mon grain de sel – c'est bien la moindre des choses, pour un alchimiste. Une idée réjouissante. C'est qu'il ne tient qu'à nous de libérer le prisonnier. Si nous sommes tous les pensées du prisonnier, il ne tient qu'à nous d'incarner des pensées optimistes et d'entamer les murs de notre prison pour laisser passer la lumière. Autrement dit : nous n'avons pas à attendre d'un dieu quelconque qu'il sauve les hommes, mais c'est à nous, les hommes, de sauver le dieu prisonnier. Voilà une nouvelle perspective exaltante !

Alors je vous le dis : d'abord, ayez des pensées optimistes ! Et puis arrêtez d'être bien dans la prison, bougez-vous et sortez-en !

Quant à moi, je n'ai pas fini de filer la métaphore. Elle nous servira tout au long de ce livre afin de vous témoigner de mon parcours, de pièce en pièce. Avec ses couloirs obscurs, ses salles d'attente, ses voûtes où l'on ploie, ses paliers où l'on stagne, et puis le bout du tunnel. Je voudrais vous parler des différents gardiens de la prison, dont le mental n'est pas le moindre, mais aussi de ses guides.

À ce jour, ma mission est la transmission. Car, pour l'alchimiste, le but du jeu n'est pas seulement de trouver la lumière, mais aussi de pardonner aux ténèbres. Comprendre : de leur donner une part, c'est-à-dire de partager. Dans les ténèbres du cachot j'accepte de partager les lueurs de ce flambeau qu'il m'a été donné de porter. C'est ainsi que je me vois aujourd'hui : je suis visiteur de prison.

Messieurs dames, par ici la sortie !

POURQUOI TANT DE SECRETS AUTOUR DE L'ALCHIMIE ?

Avez-vous déjà ouvert un livre d'alchimie ? Si oui, avouez-le : à moins d'être initié, on n'y comprend rien ! On y croise des lions verts, des licornes et des dragons. On y parle de bain du roi, de lait de vierge et de crachat de lune. On y promet de l'eau sèche ou du feu secret, des fleurs de soufre et du mercure de vie. L'aigle désigne une vapeur, le menstrue un dissolvant et le loup l'antimoine. On lute, on coagule, on coupe la tête du corbeau, on congèle la lumière et on marie le soleil avec la lune. On cohobe, on exubère et on lixivie. On bricole des nids de salamandre, on célèbre des noces chymiques et on carbure à la quintessence. C'est drôlement joli et joliment abscons.

En un mot, c'est hermétique. Hermétique comme un Tupperware : tellement bien fermé que ça ne laisse rien passer. Hermétique aussi au sens de « sous le sceau d'Hermès », Hermès Trismégiste, transcription grecque du dieu égyptien de la connaissance, Thot, qui deviendra Mercure pour les Romains. En effet, c'est en Égypte que l'on trouve les traces des premiers textes d'alchimie. Et les nombreux écrits grecs signés Hermès (dont la célèbre *Table d'émeraude*) qui circulent pendant plusieurs siècles, à partir du 1^{er} siècle av. J.-C., désignent moins un auteur qu'un sujet : l'alchimie est appelée « doctrine hermétique ».

L'alchimie ou l'art de cultiver le secret... Un art dont la substantifique moelle est contenue dans l'ouvrage *Mutus liber*,

le « livre muet » : un recueil de planches illustrées non seulement privées de légendes, mais disposées dans le désordre ! Quant aux grimoires, on sera ravi d'y constater que les noms des matériaux sont remplacés par des symboles ou par des planètes... ou par des symboles de ces planètes. Quand vous lirez « safran de Mars » ou « vitriol de Vénus », il s'agira respectivement de rouille et de sulfate de cuivre. Et si l'on vous indique qu'il faut en mettre trois soupçons, deux scrupules ou quatre grains, bon courage pour convertir ces unités de mesure en système métrique ! Un véritable jeu de piste.

Alors, est-ce à dire que l'alchimie est un ancestral et précieux charabia auquel personne n'a jamais rien compris, même ceux qui font semblant de savoir ? Ou bien une science occulte réservée aux initiés ? Et, dans ce dernier cas, y a-t-il de bonnes raisons de la tenir inaccessible au plus grand nombre ? Est-ce dévoyer que dévoiler ?

On me pose souvent la question du secret. Pourquoi l'alchimie est-elle tenue secrète ? Possédez-vous tous ces secrets ? Et, si possible, pourriez-vous nous les révéler ? Je n'esquiverai pas les réponses.

Toutes les corporations ont toujours eu des secrets de fabrication. C'est pourquoi elles ont créé des langages codés, les argots. Ces secrets sont des trésors acquis de génération en génération ; ils se transmettent à qui se montre digne de perpétuer une tradition dans les règles de l'art. L'alchimie ne fait pas exception, et il y a plusieurs raisons à cela.

Bien sûr, on pourrait arguer déjà que c'est un art dangereux : on ne met pas un fusil armé dans les mains d'un enfant. Pourquoi dévoilerait-on des formules opératives à des débutants ? Ce sont les alchimistes qui ont inventé la poudre à canon, probablement au prix de quelques explosions. Et si Pierre et Marie Curie sont morts intoxiqués, c'est parce qu'ils

œuvraient en alchimistes à fabriquer la pierre philosophale à base d'uranium. Quant aux nazis, ils ont cherché activement (en vain, heureusement) à réaliser la pierre philosophale du règne animal, appelée aussi « pierre des dictateurs », qui donne le pouvoir sur son propre règne. C'était également la quête du tortionnaire d'enfants Gilles de Rais.

On peut estimer que c'est par prudence que ces connaissances n'ont pas été mises à la portée du vulgaire, mais seulement rendues accessibles à qui prendrait la peine et le temps de les étudier.

Mais, derrière cette idée de peine et de temps consacrés, se profile une autre raison, plus métaphysique. C'est que l'alchimie n'est pas une science. Elle ne saurait se résumer à une suite de formules, fussent-elles des formules magiques. Parce que le résultat ne dépendra pas seulement des matériaux employés, des outils, des temps de cuisson ou de maturation ni des températures ni d'aucune autre donnée chiffrée et chiffrable, mais bien de l'expérimentateur lui-même.

Le secret de l'alchimie est là, c'est que le résultat dépend de vous. Confiez le même métal, le même feu, le même creuset et les mêmes instructions à deux expérimentateurs. L'un réussira à faire fondre son métal ; l'autre, non. L'un réussira à le transmuter, l'autre jamais. C'est inacceptable. C'est ce qu'il faut pourtant accepter. Pour faire avaler cette pilule amère, je prends souvent l'exemple des deux cuisiniers : confiez-leur la même recette, les mêmes ingrédients et une cuisine identique ; ils ne vous feront pas exactement le même plat. L'un d'eux aura ce petit *je ne sais quoi* qui fait toute la différence. C'est ce petit je ne sais quoi qui distinguera l'alchimiste du chimiste.

Poursuivons la comparaison culinaire, car rien n'est plus proche de l'alchimie que la cuisine. Est-ce que ça vous

choque si je vous dis qu'un plat a été cuisiné « avec amour » ? Est-ce que ça vous semble logique que ce plat cuisiné avec amour ait meilleur goût qu'un plat cuisiné avec rancœur, par exemple ? Ne vous est-il jamais arrivé de rater un plat que vous aviez fait alors que vous étiez en colère ? Ou d'inventer un plat particulièrement réussi un jour où vous étiez heureux et confiant, alors même que vous avez tout fait « au pif » ?

L'alchimie n'est pas autre chose que cette heureuse rencontre entre le « pif » de votre confiance et le coup de main que vient vous donner la lumière, le fameux *donum dei*, le « don de Dieu ». Mais je suis au regret de vous apprendre qu'aucun de ces deux ingrédients essentiels ne dépend de votre volonté...

Si le langage alchimique prend des détours et des images, si les symboles vous troublent, si les propos vous noient, si vous perdez pied, peut-être bien que c'est fait exprès. Comme s'il s'agissait de s'adresser en vous à autre chose qu'à la raison. On ne le redira jamais assez : l'alchimie n'est pas une science, mais un art. Pourquoi l'art s'adresserait-il à votre esprit raisonneur ? Et si celui-ci était le pire écueil de votre propension à atteindre la lumière ? Le langage fleuri de l'alchimie n'a pas la rigueur d'un mode d'emploi. Si vous le prenez comme tel et jouez les détectives à la recherche du code caché, j'ai bien peur que vous ne passiez à côté de la vérité.

Ces images, ce décalage, cette confusion même ont pour but de vous mettre dans une certaine « ambiance », je ne saurais mieux dire. C'est aussi cette ambiance que j'ai voulu créer dans les sept films *Le Voyage alchimique*, que j'ai réalisés avec Georges Combes. Ils ont été vus par des centaines de milliers de personnes. Nombreux sont les spectateurs qui m'ont écrit : « Je n'ai rien compris et pourtant ça m'a

parlé. » C'est exactement l'effet que je voulais produire. Ne vous êtes-vous jamais réveillé d'un rêve sans être capable de mettre ni des mots ni des images sur ce que vous veniez d'y vivre, mais avec l'impression diffuse, et néanmoins profonde, d'avoir vécu quelque chose de fort, voire d'avoir « compris » quelque chose, sans bien savoir quoi ?

Nous reviendrons sur le rêve dans un autre chapitre. Mais j'aimerais vous faire saisir dès à présent que la connaissance n'a rien d'un savoir. Savoir, c'est voir ça : c'est se mettre à distance des faits et les constater. L'alchimiste n'a pas besoin de savoir, qui rime si bien avec pouvoir. Connaître, au contraire, c'est co-naître, c'est naître avec. Comprendre, c'est prendre en soi. C'est ce type de connaissance et ce type de compréhension dont je vous invite à faire l'expérience. Certainement pas par le chemin du savoir, mais par le biais d'un engagement plus intime. Engagez-vous sur ce chemin initiatique et faites confiance à votre bon sens. Par définition, il va dans la bonne direction...

Pour en revenir au secret, écoutons encore une fois la langue des oiseaux qui, dans sa simplicité, est souvent la musique de la vérité : un secret, c'est ce qui se crée. Pour le dire autrement, la pierre secrète, c'est celle que l'on secrète, et la transmutation n'a pas seulement lieu dans le creuset, mais aussi au sein de l'alchimiste lui-même. C'est à chacun de se créer sa propre voie, et c'est une voie solitaire. Le maître est là pour guider, certes, mais pas pour dévoiler.

Je dis souvent à mes élèves parvenus à un certain stade qu'il leur suffit de comprendre un mot, un seul mot. Un mot usuel, en plus. Mais le comprendre soudain dans toutes ses acceptions. Parce que tout est là. Seulement, ce mot, c'est à eux de le trouver, et à eux seuls. Pas même de le trouver : ça doit être une révélation. Si vous saviez comme il me serait

plus facile de le leur révéler ! Plus facile, mais parfaitement inutile. Parce que ce n'est finalement pas ce mot en lui-même qui est doté de pouvoirs, c'est la révélation qu'ils en auront.

Par ailleurs, vous n'imaginez pas le nombre de personnes qui n'entendent pas ce qu'on leur dit. Car on n'entend que ce que l'on veut bien entendre, croyez-moi. Les textes d'alchimie fonctionnent de cette façon : tout est là. Depuis le temps, tout a été dit et redit. Et pas seulement dans des manuscrits confidentiels : sur le fronton de Notre-Dame de Paris, dans les contes les plus populaires, dans les livres les plus répandus et recopiés ! Tout est dit, et le reste est à trouver en soi.

L'effort le plus difficile, c'est d'accepter de se mettre en position de cherchant, avec confiance et humilité, sans pour autant savoir ce que l'on cherche. Retenez ces paroles : si on n'attend rien, on trouve tout. Si on attend quelque chose, on ne pourra trouver que ce que l'on attend.

Le vrai secret de l'alchimie, c'est qu'il n'y en a pas.

LES GRANDS PRINCIPES DE L'ALCHIMIE À LIRE AU PRÉALABLE... OU NON !

L'alchimie est la voie de la liberté. Vous allez en faire l'épreuve là, tout de suite. Car deux choix s'offrent à vous. Vous pouvez lire ces bases, ci-après, afin de vous familiariser avec les principes qui reviendront tout au long du livre. C'est du concentré, il faudra l'être vous-même. Mais vous avez aussi le droit de sauter ce chapitre et de passer tout de suite au récit, juste après. Vous reviendrez à ces bases plus tard, en cours de lecture ou à la fin, quand le besoin s'en fera sentir. Oui, en tant que lecteur, vous avez tous les droits. Et n'oubliez pas qu'à chaque instant de votre vie, vous avez le choix.

Je prête à l'alchimie ma voix. Mais votre voie à vous, c'est vous qui la tracerez. C'est le principe d'une voie initiatique. Et ça commence maintenant.

QU'EST-CE QUE L'ALCHIMIE ?

- L'alchimie est un **art** pratiqué depuis des millénaires dans de multiples civilisations. Il consiste à percer les secrets de la Nature afin de connaître le monde au-delà de ses apparences terrestres ; il cherche l'âme derrière la matière.

- C'est aussi une conception de l'univers qui considère celui-ci comme une **unité** originelle fractionnée ; l'alchimiste cherche la brique initiale afin de rassembler l'épars pour retrouver cette unité.

- Selon l'alchimie, l'univers n'a qu'un seul objectif: **dissiper son agitation**. Ceci est vrai aussi à l'échelle humaine: l'âme humaine ne cherche pas autre chose que dissiper son agitation, laquelle prend la forme d'émotions.

- Le but de l'alchimiste est de faire disparaître la matière pour retrouver la vraie **lumière**. En hébreu, « lumière » se dit *aor* ou *aour*, dont on a tiré les mots « or » et « amour », qui désignent finalement la même chose. Cette lumière (ou cet amour universel) est l'or véritable que cherche tout alchimiste, au-delà du métal, fut-il précieux (en langue des oiseaux « près des cieux »).

- **La langue des oiseaux** n'a rien d'ornithologique: elle porte ce nom parce qu'elle est subtile, donc volatile. C'est le langage codé des alchimistes, qui sont des artistes, ne l'oublions pas: c'est l'art d'entendre derrière les mots leur musique, inspirée d'une étymologie réelle ou imaginaire, comme si les sons chantaient à la conscience une autre vérité parallèle et intimement sue. On l'appelle aussi kabbale phonétique. Elle se fonde sur des jeux de mots, notamment des homophonies (sel/scelle/selles, mon ami Pierrot/pierre-eau, étrange/être-en-je, bien/bi-un), elle intègre des clés comme la correspondance métal/couleur/dieu/planète (Diane de Poitiers = argent deux poids tiers) et elle attribue à chaque lettre un sens symbolique, le mot en étant la combinatoire (par exemple le mot « fort » combine le F du feu, l'O de l'eau, l'air du R et la terre du T). Cette langue émaillera les pages qui vont suivre jusqu'à vous devenir familière à l'oreille...

QUE FAIT UN ALCHEMISTE ?

- Il œuvre à la fois dans la matière et en lui-même. Dans le mot « laboratoire », on entend ces deux parties

complémentaires de son œuvre : « labor » au sens de travail de la matière et « oratoire » au sens de quête spirituelle. On dit que l'alchimiste est « opératif » au sens où il travaille de façon concrète. Mais ce labeur ne saurait se passer d'oraison.

- Dans ce laboratoire, l'alchimiste cherche à réaliser la **Pierre philosophale**, qui est un autre nom du Graal. C'est une quête qui nécessite que l'on y consacre de longues années, voire une vie entière. On appelle cette quête le **Grand Œuvre**.

- La pierre philosophale confère à celui qui la fait des pouvoirs qu'il n'a pas d'ordinaire, et notamment celui de percer les **sept voiles** qui nous empêchent de voir la lumière.

- Parmi ces pouvoirs, il y a aussi celui d'opérer des **transmutations**, c'est-à-dire des changements d'état, la plus réputée des transmutations étant celle qui consiste à faire de l'or à partir d'un « vil métal » comme le plomb. Cette opération n'est pas une fin en soi, mais seulement la validation de ce pouvoir de transmutation.

COMMENT S'Y PREND-ON

POUR RÉALISER LA PIERRE PHILOSOPHALE ?

- La pierre peut être réalisée dans les **trois règnes** : végétal, animal et minéral. La pierre réalisée dans chacun des règnes confère un pouvoir sur ce règne.

- La pierre philosophale proprement dite ne peut être réalisée que dans le **règne minéral**, c'est-à-dire à partir de métaux. C'est un cristal rouge.

- **La pierre végétale** donne ce qu'on appelle « la main verte », à savoir le pouvoir de communiquer avec les plantes, de savoir ce dont elles ont besoin et ce qui est bon pour nous parmi elles. Elle ne correspond qu'à un septième de la pierre philosophale : elle ne permet de percer que l'un des sept voiles.

- Aucun alchimiste bien né ne cherche à réaliser la **Pierre animale**, qui se fabrique à partir de sang. C'est la pierre des dictateurs, déjà évoquée.

- Celui qui réussit à fabriquer la pierre philosophale est appelé **adepte**. Il est reconnu par ses pairs. On ne compte que dix adeptes par siècle dans le monde entier, toutes époques confondues.

- Pour réaliser cette quête, l'alchimiste emprunte principalement l'une de ces **trois voies**, lesquelles peuvent aussi se croiser et se combiner : la voie sèche, la voie humide ou la voie royale.

- La **voie sèche** purifie la matière par le feu. On élimine son agitation en la faisant fondre au creuset à très haute température.

- La **voie humide** purifie la matière par dissolution. On la décompose à l'aide de principes liquides (si la matière est un métal, ce sera avec des acides).

- La **voie royale** prend le corps pour matière. L'alchimiste réalise la pierre à l'intérieur de lui-même, par des exercices physiques qui font de son propre corps le réceptacle de la lumière. On l'appelle aussi « voie du milieu ».

- Quelle que soit la voie choisie, l'alchimie ne se réduit pas à une méthode, ni technique ni mystique. C'est une série d'expériences au cours desquelles l'alchimiste éprouve dans la matière les correspondances avec sa propre transmutation intérieure : les impuretés du métal, de la plante ou de son corps sont les reflets des **impuretés** de son âme. Sa voie ne peut aboutir sans l'intervention de quelque chose qui échappe à sa volonté et que certains disent relever du divin.

- L'alchimie parle de **sept métaux**, qu'il considère comme les sept états de maturation du même métal, à savoir : le plomb, l'étain, le fer, le cuivre, le mercure, l'argent et l'or.

À chacun de ces métaux correspondent un symbole géométrique, une planète, un dieu, un jour de la semaine, une couleur, un ange, une pierre, une vertu et un défaut. Dans les représentations comme dans les textes alchimiques, on utilisera indifféremment le nom du métal ou sa correspondance dans l'un de ces champs. Par exemple, un croissant de lune ou le nom de Diane signifiera « argent ».

QUELS SONT LES PRÉSUPPOSÉS

AVANT QUE L'ON S'Y METTE CONCRÈTEMENT ?

- L'alchimie considère que toute matière a une constitution tripartite : l'esprit, l'âme et le corps. Pour désigner ces **trois principes**, il utilise la terminologie : mercure, soufre et sel.

- Le **principe mercure** de quelque chose est son esprit, la partie la plus volatile. C'est la nature du message. Le mercure d'une plante, par exemple, que l'on obtient par distillation, est l'alcool qu'on en retire (on l'appelle aussi un spiritueux). Le mercure de l'homme est sa pensée. Par ailleurs, le mercure désigne aussi la matrice féminine, le réceptacle. Il est représenté par la couleur bleue ou blanche, la lune, la femme.

- Le **principe soufre** de quelque chose est son âme, ce qui l'anime, ce qui le met en mouvement. Le soufre d'une plante, c'est son huile essentielle. Le soufre de l'homme, c'est son émotion (du latin *motio*, « mouvement ») : les mots « soufre » et « souffre » sont très proches, ainsi que le « souffle », par lequel il se libère de ses émotions. L'âme est un réservoir d'agitation ; l'homme n'aura de cesse d'éliminer son soufre. Par ailleurs, le soufre désigne aussi le principe de vie masculin et fécondant qui descend dans la matrice, le feu du ciel. Il est représenté par la couleur rouge, le soleil, l'homme.

- Le **principe sel** de quelque chose est son corps, la matière ultime. Le sel d'une plante sera sa cendre. Quand on carbonise n'importe quel corps, c'est la matière brute qui subsiste à la fin, une fois qu'on a retiré le message, et qui ne peut être dégradée: la brique initiale. Le sel de l'homme est son corps physique. Le sel scelle (encore une fois, l'homophonie sert le propos): il fixe le volatile, il piège les matières subtiles. Pour clore l'allégorie de la conception, le sel est l'enfant né de l'union du principe féminin et du principe masculin. Il est représenté par la couleur blanche; le symbole est un cercle barré par le milieu.

- Cette terminologie participe de la confusion du débutant qui lit un texte d'alchimie, car il doit être capable de distinguer quand on parle du mercure, du soufre et du sel en tant que matériaux concrets et quand on les utilise en tant que principes. Dans ce second cas, on dira par exemple « le mercure de la plante » ou « le soufre de l'antimoine »... voire « le soufre du mercure » ou le « soufre du soufre »!

- Outre les trois principes (mercure, soufre et sel), l'alchimie attribue à la matière quatre états, que sont les **quatre éléments**: eau, air, terre, feu. Ils correspondent respectivement aux états liquide, gazeux, solide et plasmatique de la matière. Le cinquième élément, le cinquième état de la matière que cherche l'alchimiste, c'est la **quintessence**, qui est en quelque sorte le point commun à toutes choses, ce que l'on perçoit au-delà des cinq sens. On a d'ailleurs appelé les alchimistes des « abstrauteurs de quintessence ».

QUELLES SONT LES ÉTAPES POUR RÉALISER LA PIERRE ?

- Le **Grand Œuvre** est un processus en trois étapes que l'on appelle traditionnellement œuvre au noir, œuvre au blanc et œuvre au rouge, et auxquelles correspondent des symboles.

• **L'œuvre au noir**, ou *nigredo*, consiste à décomposer la matière, à l'ouvrir pour qu'elle exprime ses trois principes. On parle aussi de putréfaction, de corruption (au sens premier de « corps rompu »). La matière devient noire, perd sa forme et se volatilise, c'est pourquoi on associera cette phase au corbeau. C'est une étape désagréable pour l'alchimiste à tous points de vue : la matière en décomposition dégage des pestilences et lui-même traverse des états d'âme difficiles – il broie du noir, littéralement. C'est un passage par une forme de mort. D'ailleurs, pour trouer la matière, on va l'oxyder. Dans la langue des oiseaux, on va rapprocher ce mot du verbe « occire », c'est-à-dire tuer. Durant cette phase, qui peut durer plusieurs années, on trie le subtil de l'épais. On purifie le métal de ses scories et l'on se purifie, soi, de ses impuretés, au prix d'une mort à soi-même.

• **L'œuvre au blanc**, ou *albedo*, consiste à purifier ces trois principes pour les recomposer autrement. On prendra soin d'assembler le soufre et le mercure (le masculin et le féminin) à parts exactement égales. C'est ce que l'on appelle les **noces chimiques** : l'union de l'homme et de la femme, ou encore du soleil et de la lune, que l'on voit sur de nombreuses représentations visuelles. Le premier résultat de ce mélange s'appelle une **teinture**. On la lie avec le sel, qui fixe le volatil. Cette phase est associée à la licorne, symbole de pureté par sa blancheur et d'union hermaphrodite (liée par la corne) : union d'Hermès et d'Aphrodite.

• **L'œuvre au rouge**, ou *rubedo*, est la pénétration de cette teinture par la lumière, qui lui donne la couleur rouge, couleur de la pierre philosophale. Ce produit rouge est la quintessence, littéralement la cinquième essence, l'essence indifférenciée dont sont issues toutes les autres. Elle correspond à l'enfant né de l'union susdite, la cohabitation

pacifique des contraires, la synthèse opérée par l'univers, l'union du haut et du bas. L'hermaphrodite devient androgyne. Le symbole associé est le phénix, qui renaît de ses cendres. Pour l'alchimiste, cette phase ultime, et rarissime, correspond à l'illumination.

AU COMMENCEMENT ÉTAIT LE VERBE : L'ENFANCE DE L'ART

Mes premiers pas en alchimie ont été titubants. La voie métallique s'est imposée. Une montagne de ferraille, dans laquelle je triais sans relâche le subtil de l'épais. Déjà attiré par le beau, je me suis emparé d'une chose oblongue et lisse que j'ai réussi à dévisser. Une poudre noire, brillante, s'en est échappée sous mes yeux éblouis. Mon père est arrivé et m'a retiré l'obus des mains. Je devais avoir trois ou quatre ans.

J'ai passé mon enfance dans la caverne d'Ali Baba. Mon père était négociant de métaux. Il les achetait par tonnes, les empilait, les triait, les fondait pour les revendre. J'ai eu la chance d'avoir plus de soldats de plomb que tous les petits garçons de Paris réunis : je les escaladais par tas gigantesques. Non seulement des soldats, mais aussi des collines de trucs, de bidules et de machins sans nom. La *prima materia* idéale pour transmuter l'hétéroclite en or, grâce au pouvoir de l'imagination. Seul au sommet du mont des merveilles, je me suis créé des engins extraordinaires, des machines secrètes, des canons lasers et même le tableau de bord complet du *Nautilus*, avec tous ses boutons et ses cadrans. J'étais le roi du monde.

J'aimais déjà beaucoup raconter des histoires. Mes machines ne marchaient pas, mais le verbe est créateur : il suffisait de le raconter pour y croire. Pour vaincre ma timidité, j'embarquais les enfants du quartier dans mes

récits, et ils y croyaient autant que moi. J'endossais volontiers la position de leader dès lors qu'il s'agissait de mettre le cap vers l'imaginaire. Aujourd'hui encore, quand je pose la main sur un menhir et que son histoire me vient par je ne sais quelle voie mystérieuse, c'est avec ce pouvoir de l'enfance que je renoue : cet âge où tout est possible, où la frontière n'existe pas entre le monde visible et l'invisible.

C'est aussi un âge où l'on se pose beaucoup de questions. En cela, je ne l'ai peut-être jamais quitté. Qui souffle le vent ? Comment fait-on un tourbillon ? Où va-t-on quand on meurt ? Pourquoi les nuages passent devant la Lune et pas derrière ? Ce genre d'interrogations essentielles qui rendent le monde passionnant.

C'est à mon père que je posais ces questions. Et il y répondait. Le jour de l'obus, il m'a tout expliqué : oui, cette poudre est très jolie, mais si tu lâches le percuteur, ça saute, tout explose. On avait frôlé le grand feu d'artifice. Mon père était probablement à mes yeux à la fois savant et magicien.

J'ai la vision d'un souvenir avec lui. C'est intime. Je vous le raconte néanmoins, parce que les souvenirs sont rares : j'ai perdu mon père à l'âge de cinq ans. Nous sommes dans notre maison de campagne, à Vigneux-sur-Seine. C'est une vieille maison de famille. On a défriché la forêt dans les années 1920 pour délimiter ce terrain ; c'est ce que l'on me dit alors. Je le vois sur les photos, je vois mes grands-parents jeunes faisant la fête là-bas, avec des instruments de musique. Je peine à croire qu'ils aient pu être jeunes et fous : ce sont à mes yeux des gens âgés et respectables. Mais cette maison porte tout ça, ces fêtes d'autrefois, cette nature qui fut sauvage, juste à l'orée.

Ce souvenir marquant, c'est mon père et moi, dans les toilettes du fond du jardin de cette maison, comme il était d'usage à la campagne à la fin des années 1950. Lui sur le

trône, moi sur mon pot. Quand je vous disais que c'était intime... En haut de la petite cabane de bois, par l'ouverture, on voit les étoiles. C'est ainsi que je nous revois, lui et moi, assis à œuvrer dans la matière, mais les yeux dans les étoiles, à converser sur le pourquoi de la Lune, sur l'infiniment grand et l'infiniment petit.

Il est mort d'un infarctus. On ne m'a rien dit. Enfin, pas tout de suite. Au retour des vacances, ma mère m'a fait comprendre que non, Papa ne reviendrait pas. Elle s'est beaucoup occupée de moi, je peux même dire qu'elle s'est sacrifiée pour moi : j'ai retrouvé des lettres, plus tard, attestant qu'elle aurait pu se remarier, mais qu'elle a fait le choix de se consacrer à moi, son fils unique. Ma mère s'est bien occupée de moi, mais je suis resté avec mes questions, il n'y avait plus de père pour y répondre.

J'ai grandi entre le métal et le bois, à Paris, dans le quartier de Bastille. Mon oncle a repris l'activité de mon père. C'est avec lui que j'ai assisté aux premières fonderies de métal, fascinantes. Ma mère s'est mise dans le négoce de meubles de menuiserie. Elle tenait également un stand aux Puces de Saint-Ouen : aux précieux tas de ferraille et aux effluves des essences de bois s'est ajoutée la compagnie des œuvres d'art anciennes, qui m'ont toujours touché. À douze ans, je me suis acheté mon premier petit tableau, qui est encore accroché aujourd'hui dans mon oratoire. Une éruption volcanique aux tons fauves : la terre incendiée, le feu coulant, l'air tourmenté... Je l'ai acheté au voisin de ma mère, marchand d'art. C'est lui qui, le premier, m'a parlé d'alchimie. Deux ans après, je choisissais ce thème pour en faire un exposé devant la classe.

À cette époque, je lisais Zola, *Les Trois Mousquetaires* et surtout Jules Verne, dont les inventions visionnaires

persistent à me fasciner aujourd'hui encore et m'invitent à croire aux voyages dans le temps grâce au corps du rêve. Comment expliquer, sinon, qu'il ait pu inventer l'hélicoptère, la chaise électrique et même le « téléphone » (l'ancêtre de la visioconférence, permettant, au moyen d'une « console », d'échanger du son et de l'image à distance, grâce à un système de « miroirs sensibles connectés par des câbles ») ?

À l'époque, et bien placé pour me fournir auprès des bouquinistes des Puces, je dévore également des revues anciennes comme *Le Petit Journal*. Je ne les lis pas comme des livres d'histoire, qui généralement m'ennuient : ces journaux 1900, c'est de l'histoire au présent. C'est de l'histoire avec des histoires dedans, celles que je me raconte. Les livres d'histoire ont quelque chose de docte et de poussiéreux. J'aime, au contraire, me plonger dans le passé comme s'il était encore là, au bout du doigt, à un plissement d'œil de notre réalité. J'aime qu'on me donne les premières touches du décor ; le reste du tableau, je le recompose moi-même.

C'est pour l'amour des histoires – au présent et au pluriel – que j'organiserai, plus tard, des voyages sur des lieux sacrés, des lieux grouillants de légendes et d'anecdotes presque encore palpables pour qui sait les écouter ressurgir.

Ce goût des légendes, de l'extraordinaire et de la magie naturelle, je le dois également à mes vacances à la campagne. Chaque été, ma mère me confie à des amis, plus exactement elle me place dans la ferme familiale de l'un de ses vendeurs de meubles, près de Souillac, dans le Lot. De sept ans à vingt ans, environ, je passe un mois d'exil dans le trou du cul du monde. Pardonnez-moi l'expression : c'est celle d'un petit Parisien envoyé au milieu de nulle part, chez des paysans qui sentent fort le fromage de chèvre, qui mangent des trucs louches, qui n'ont pas la télévision et qui croient que le

Soleil se lève littéralement le matin pour venir nous éclairer. Autant dire que je m'agrippe aux colis de survie que m'envoie ma mère, avec leur lot de livres et de bonbons, comme un prisonnier de guerre aux biscuits de sa marraine !

Je passe mes journées là-bas en compagnie du grand-père, celui que je n'ai pas eu à Paris. Il me raconte la Seconde Guerre mondiale en long, en large et en travers : je la connais comme si je l'avais faite. Plus intéressant, il m'apprend la nature. Il m'emmène partout : dans les champs, dans les bois, dans les villages abandonnés, avec les moutons et le chien, chez les voisins ou chez le rebouteux du coin. Partout. Et il parle. Il a une culture générale proche du zéro. Mais avant de s'asseoir par terre, il passe la main et il dit : là, on peut s'asseoir. Pourquoi ? (Toujours moi et mes questions.) Pourquoi ici et pas là ? Parce qu'ici c'est bon et là ce n'est pas bon. À certains endroits, il dit : non, on ne passe pas par là. Pourquoi ? Parce qu'il y a une croix, je sens qu'il y a un truc, quelqu'un a mis le mauvais œil ici. En fin de journée aussi, soudain : maintenant, il faut rentrer, vite ! Pourquoi ? Parce que après il y a des êtres qui sortent d'ici et il ne faut pas qu'on les croise. Pourquoi ? C'est l'heure, c'est tout, tu viens.

La campagne, et encore plus dans les années 1960, c'est le pays de toutes les superstitions. Jeter un sort, c'est aussi commun que d'aller cueillir des cerises. Je suis jaloux de mon voisin alors je vais faire crever ses vaches. Machin n'a pas voulu m'épouser, je vais lui nouer l'aiguillette. Sans compter les petits rituels de tous les jours, tous les gestes ou paroles censés vous protéger ou vous porter bonheur.

Je me suis rendu compte, après coup, que tout cet enseignement avait été précieux. Sur le moment, je me suis seulement ennuyé. Mais l'ennui a ses vertus, et on le découvre parfois plus tard. J'ai été plongé dans une autre logique. Et

si je sais faire la part, aujourd'hui, entre ce qui relève de la superstition craintive et ce qui ouvre à la magie naturelle, c'est aussi parce qu'il m'a été donné d'expérimenter, enfant, ce rapport au monde qui ne raye pas des cartes le surnaturel.

Bien sûr, je me moquais du papi quand il me soutenait mordicus que c'était le Soleil qui tournait autour de la Terre et non l'inverse. Avec cet argument suprême: mais je le vois bien, il se lève là! Vous les Parisiens, vous nous prenez pour des imbéciles! (Autant dire tout de suite que, même au bout de dix étés, je suis toujours resté « le Parisien ».) Mais là où je ne me moquais pas, c'est quand il faisait appel à je ne sais quel sixième sens pour deviner où s'asseoir ou bien par où il fallait passer.

Des années plus tard, fort d'un diplôme scientifique et entouré de scientifiques non moins diplômés, il m'est arrivé de travailler dans des laboratoires. On faisait des expériences scientifiques, donc par définition reproductibles par n'importe qui. Et pourtant, on avait tendance à confier toujours le même type de tâche à la même personne. On pouvait se demander: pourquoi lui? La réponse: parce qu'avec lui, « ça marche ». Même chose quand j'ai travaillé dans la métallurgie: on avait beau suivre un process sérieux et scientifiquement prouvé, à un moment, devant le métal rouge en fusion, il y a toujours l'Ancien qui arrive, qui dit: là, tu arrêtes, c'est bon! Et tout le monde lui obéit. Parce qu'il le sait. Et ça marche. Idem en cuisine quand le chef sait que la cuisson de la sauce est pile poil parfaite alors qu'il n'y a même pas goûté.

Le grand-père bourru du trou du cul du monde avait le front bas et pourtant une connaissance que j'ai appris à respecter. Mêlée de tradition et d'intuition.

Un jour, beaucoup plus tard, il m'est arrivé de faire une conférence sur la Kabbale, dans une petite ville de province.

Je parlais des rituels de protection issus de l'alphabet hébraïque, notamment la deuxième lettre, le beith, qui comprend une partie basse horizontale, puis un toit et un mur vertical : elle représente une maison. J'expliquais que, de tradition ancestrale, il existait un geste de protection magique qui consistait à mimer cette lettre représentant une maison : on tape sur ses talons, on passe la main au-dessus de sa tête, on tape encore et on tire tout droit. En somme, comme si on se mettait à l'intérieur de la lettre. Je montre le geste au public, et là, un type se lève au fond de la salle – un paysan rougeaud, et d'autant plus rouge qu'il était très fâché contre moi. Il se met à rugir : « C'est un scandale, vous venez de dévoiler le secret de ma grand-mère ! » Dans sa famille, ce geste était un trésor jalousement gardé et transmis sous le sceau du secret dans le strict cercle familial. Il n'a jamais voulu entendre que c'était de l'hébreu ni que ça mimait une lettre ; c'était pourtant le même geste.

Tout cela pour dire que la tradition ne véhicule pas seulement un fatras de superstitions teinté d'ignorance, mais aussi des savoir-faire et des connaissances latentes, qui ont oublié leurs origines mais qui n'en sont pas moins opérantes. Et si je suis allé tardivement vers les textes, vers les explications culturelles, historiques ou scientifiques des phénomènes étranges, c'est aussi parce qu'on m'avait d'abord permis d'en faire l'expérience de façon empirique, et notamment au cours de ces séjours à la campagne. Je suis reconnaissant à ces gens de m'avoir transmis des « ambiances » plus que des savoirs. « L'ambiance » est pour moi une autre forme de transmission, et je l'applique quand c'est à mon tour de transmettre.

Il y a autre chose que j'ai appris à la campagne et qui ne s'apprend pas dans les livres : le rapport avec la nature.

Quand on partait se promener ou faire pâître le troupeau, avec le grand-père, on ne revenait jamais les mains vides. On rapportait des champignons, des châtaignes, des cornichons ou des baies. C'est lui qui m'a appris combien la nature est généreuse. Tout est là, à portée de mains, pour nous nourrir. Il m'a appris à regarder, à écouter. Et c'est aussi ce que je fais aujourd'hui quand j'emmène des groupes en voyage: leur apprendre à regarder et à écouter, parce que tout est là. Et ne nourrit pas seulement notre corps.

En plus, c'était le Lot, quelle chance ! Le berceau de l'humanité: des paysages tels que les a vus l'homme des cavernes, avec des peintures rupestres dans les grottes. Vous mettez votre main sur le pochoir pile à l'endroit où un homme a mis la sienne vingt-sept mille ans avant vous: c'est vertigineux ! Dans les bois de la vallée de l'Alzou, on trouve encore des marmîtes géantes qui servaient autrefois aux charbonniers, à faire du charbon de bois pour fondre le métal des mines. Car il y avait des mines d'argent et d'antimoine, rendez-vous compte ! À cette époque, je ne savais pas que j'allais devenir alchimiste, mais les jalons étaient posés, j'étais déjà dans l'ambiance.

Plus le temps passait, plus je me posais de questions et moins j'avais de réponses. C'est cette soif d'apprendre et de comprendre qui m'a mené au creuset. Je n'ai jamais voulu faire de l'alchimie. Je n'ai jamais voulu faire des conférences, je n'ai jamais voulu faire de livres, je n'ai jamais voulu faire de films. Je n'ai jamais eu ces projets, en disant: je vais faire ça. Non, j'ai dit: je veux connaître l'univers. C'était ça, mon projet de vie. Je veux soulever les pierres pour voir ce qu'il y a dessous. C'est tout.

DES SCIENCES À L'ART : COMMENT LA FLAMME S'EST ALLUMÉE

Du plus loin qu'il m'en souvienne, j'ai toujours voulu savoir comment fonctionnait l'univers. Quand j'ai été en âge de faire des études, les sciences m'ont paru les plus appropriées à répondre à toutes ces questions qui me taraudaient depuis longtemps : y a-t-il un secret à l'intérieur de la matière ? Qu'est-ce qui fait que l'une est dure et l'autre molle ? Ou que l'une est froide et l'autre est chaude ? N'y aurait-il pas une matière à l'origine de toutes les autres, dont quelque chose serait né ? La physique m'a semblé répondre à cela, puisqu'on parlait du chiffre un, ce qui me satisfaisait, et que, à partir de là, on complexifiait le système jusqu'à décrire notre réalité.

Je ne renie pas ce bagage scientifique, mais je ne peux pas dire non plus que c'est la chimie qui m'a mené à l'alchimie. Je m'abstiens généralement de mentionner ce parcours, parce qu'on attend de moi, fort de ce CV, que je « défende » l'alchimie d'un point de vue scientifique et avec des arguments scientifiques. Je m'y refuse. D'abord, l'alchimie n'a pas besoin d'être défendue : y vienne qui est prêt à y venir, et que les autres restent dans la caverne... Ce n'est pas en chimiste que je la pratique, ce n'est pas avec des équations que je prouverai quoi que ce soit aux sceptiques en blouse blanche. J'ai vécu l'alchimie comme une expérience et j'invite quiconque s'y intéresse à l'expérimenter lui-même.

À quoi bon chercher à prouver que la transmutation existe en parlant électrons et particules ? La vraie lumière ne se mesure pas en photons. Je ne cherche pas à expliquer comment certains phénomènes sont possibles. J'affirme, parce que je l'ai vu et vécu, que l'alchimie permet de réaliser l'impossible. Si ça vous fait mal à la tête, passez votre chemin...

J'ai été contacté par des unités de recherches universitaires en histoire des religions, en anthropologie, en métallurgie. Il y a une unité de la Sorbonne qui travaille sur l'alchimie aussi. Mais aujourd'hui je refuse de « scientifier » l'alchimie, car elle comporte une dimension impossible à appréhender d'un point de vue scientifique. Alors je ne vais pas mettre toute cette dimension sous un gros oreiller, faire semblant de l'oublier pour faire plaisir aux universitaires et affirmer que l'alchimie s'explique d'un point de vue physique, même si je possède le vocabulaire pour clouer le bec de ceux qui veulent me coincer sur ce terrain. Aujourd'hui, parmi les élèves qui suivent mes cours, j'ai des scientifiques de haut vol, qui y trouvent une conjonction avec leurs travaux. Je veux le contraire: que les scientifiques soient capables de faire un pas vers ce qui les dépasse. L'alchimie est un art, une voie théurgique. Acceptez-le ou non.

Il fut un temps où j'avais envie de prouver. Un jour où je travaillais au laboratoire, j'ai accepté la compagnie d'un ingénieur équipé d'un appareil à mesurer les radiations: il voulait mesurer la température atteinte par le feu de bois au moment où le métal fond. Ce jour-là, l'appareil a indiqué 1 750 °C. Cette température est tout simplement impossible à atteindre avec du bois dans un simple foyer. Il m'est pourtant arrivé, parfois, de faire fondre le creuset lui-même, ce qui nécessite de dépasser les 2 000 °C. Alors ? *Quid* des sciences quand on constate l'impossible ?

Eh bien, vous avez le choix entre deux réactions. Soit vous partez en courant parce que vous sentez que vous allez devenir fou (ou parce que vous prenez l'autre pour un dangereux charlatan qui vous fait perdre les pédales). Soit vous acceptez l'impossible, au prix d'une remise en question de votre vision du monde. Montrez du doigt l'impossible à des sceptiques, réalisez devant eux une opération qui n'entre pas dans leur logique, faites-leur palper du métal devenu aussi transparent que du verre: la plupart ne reviendront pas. C'est trop leur demander.

J'ai pourtant eu cette tentation, au début. L'ego qui parle, qui voudrait brandir des preuves et pourfendre la raison de son épée de lumière: c'est briller au lieu d'éclairer. Reprenons l'exemple du feu à la température impossible. L'alchimiste a son explication alchimique: cette chaleur n'est rendue possible que par l'invocation de la salamandre, je vous expliquerai ça dans un autre chapitre. Une flamme verte apparaît; il dit que c'est elle. Allez en débattre avec un spécialiste, il vous parlera oxyde de truc ou sulfate de cuivre. Vous allez répliquer: « alors pourquoi ça n'apparaît que cette fois ? » Et c'est le début d'une querelle sans fin, au cours de laquelle chacun essaiera de prouver qu'il a raison. Alors qu'en alchimie on s'en fiche. On se tait, on contemple, on reçoit.

C'est pourquoi, en présence de spécialistes, je calme tout de suite le débat en leur disant: attendez! c'est de l'art. Dites-vous que c'est le serpent vert de Goethe, c'est le lézard des Aztèques, c'est un dragon. C'est de la poésie, c'est romantique. Vous avez raison dans votre domaine, mais moi je vous parle d'autre chose.

Et ça marche à tous les coups! Ils se détendent, ils entrent dans le jeu. Ce qui les embête, c'est quand on chasse sur les

mêmes terres qu'eux. Mais si c'est de l'art, alors ils s'ouvrent, ils se lâchent et je dirais même qu'ils prennent plaisir. Ils sont les premiers à s'exclamer : tu as vu le serpent vert, là ? C'est beau ! Alors que juste avant ils me tannaient avec leur réaction au carbonate. En langage alchimique, on dirait qu'on a ainsi dissous le sel et arrêté le fixant, donc qu'on a gagné en *spiritus*...

Ce détour en forme de *flash forward* m'a semblé nécessaire afin que le lecteur ne se méprenne pas : ce n'est pas une vision scientifique qui s'adresse à vous ici pour vous prouver par A + B que l'alchimie est scientifiquement prouvable. C'est un homme ordinaire qui est passé à travers cette expérience. N'empêche que les sciences ont fait partie de mes interrogations.

Revenons à mes vingt-deux ans. Je suis étudiant, je tombe sur le *Cours de chimie* de Nicolas Lémery, un vieux livre publié à la fin du XVII^e siècle qui a connu un vrai succès en son temps, plusieurs fois réédité, traduit dans la plupart des langues européennes... Pas vraiment un livre d'alchimie, même si tous les alchimistes passent par Lémery, du fait qu'il décrit précisément comment réaliser des opérations dites impossibles, notamment la vitrification des métaux. J'ai eu la chance d'acquérir un exemplaire ayant appartenu à un apothicaire du XIX^e siècle qui avait traduit toutes les indications de mesure en système métrique.

Moi qui ai vu fondre des métaux toute mon enfance, je trouve assez amusant de tenter quelques expériences moi-même. En toute simplicité, en commençant par creuser un trou dans le jardin de la maison de Vigneux pour y faire un feu de bois. Titillé par l'alchimie depuis l'adolescence. Mais avec pour objectif de (me) prouver que toutes ces fadaïses ne riment à rien. C'est donc animé d'un feu pas du tout sacré

que j'ai craqué la première allumette : bien décidé à ne pas y croire et à faire mentir ces charlatans. Mais fasciné par la beauté du feu. Et ce n'est pas un vain mot. Le beau a été à l'origine de cette quête ; il en a été aussi l'aboutissement. Voir comme le monde est beau : l'illumination n'est pas autre chose.

Pour le moment, me voilà à genoux dans la terre à souffler sur mes braises dans l'espoir de réaliser (ou dans l'espoir d'échouer à réaliser !) du verre d'antimoine. Une fois, deux fois, trois fois. Bien sûr, ça ne marche pas. Qu'est-ce que je disais ! Foutaises ! Et pourtant je m'accroche. Je suis seul, je n'en parle à personne. Avec qui d'autre partager cette expérience intime s'il en est ? Celle qui consiste à mettre en péril son cerveau : soit ça marche et toutes vos certitudes sont foudroyées. Soit ça ne marche pas, et ce qui vole en éclats, ce sont vos rêves. Je suis sur le fil du rasoir. Et je persévère – je perce pour voir. J'essaie encore.

Jusqu'à ce que, un jour qui n'est pas fait comme un autre, à la surface du métal en fusion, apparaissent de petites gouttes d'eau. Ou des petites gouttes d'huile. Enfin de petites gouttes transparentes qui n'ont rien à faire là et qui pourtant sautillent comme des puces. Force est de constater qu'il s'agit des premières petites billes de verre. Je m'approche, fasciné. Elles bougent vraiment. Pis que cela : elles bougent différemment quand je m'approche ! Non, ça, c'est impossible, je suis en train de devenir fou, ça doit être le vent. Mais il n'y a pas un souffle de vent. Je m'arrête de bouger ; elles s'arrêtent de bouger. Je fais un geste ; elles tressaillent. C'est inacceptable, mais tout se passe comme si les petites billes étaient capables d'une empathie avec l'expérimentateur, c'est-à-dire moi.

Cette fois, je sens mon système de croyances qui se fissure. La faille est là. Encore minuscule, mais prête à s'ouvrir depuis

si longtemps. Il ne tient qu'à moi de la reboucher des deux mains ou de l'entrouvrir.

Le feu crépite. Le métal en fusion rougeoit. Les gouttes dansent à la surface. Vous êtes seul devant ce spectacle et c'est tellement beau... Alors vous faites « ouah ! » C'est à peu près le mot qu'a lâché l'Éternel au sixième jour de la création, le saviez-vous ? Dans la Genèse, on traduit généralement par : « Il dit que c'était bien. » Quel dieu vaniteux ! En fait, en hébreu, ce qu'il dit, c'est *kitov*. Et la traduction la plus exacte de cette interjection, c'est quelque chose comme « ouah ! » L'exclamation d'un émerveillement devant la beauté de ce monde.

L'alchimie n'est pas autre chose. Je venais d'en apprendre la première leçon.

LE PÈLERINAGE DE SAINT-JACQUES

L'expérience de cette fusion avait semé en moi la confusion. Je n'étais pourtant pas au bout de mes surprises. Pour accepter cette nouvelle réalité, il me fallait renoncer à une autre. Perdre une peau. Il y a quelque chose de la *mue* dans la *transmutation* : une mue qu'on laisse derrière soi. J'ai déjà évoqué les peaux successives que laisse littéralement le pèlerin. On va y revenir très prochainement.

Un autre livre est venu nourrir mes interrogations : *La Vie et l'Âme de la matière*, de François Jollivet-Castelot, paru en 1893 (donc avant la théorie de la relativité, qui date de 1905). L'auteur s'y présente en tant que « hyperchimiste » et postule que « quelque chose d'impalpable » accompagne la matière. Sur ce quelque chose, il prétend qu'on peut avoir une action et engendrer une réaction. En somme, qu'il y a un esprit qui va avec la matière, et qu'en travaillant sur l'esprit on observe des conséquences sur la matière. Et l'ouvrage est assorti d'expériences, de recettes à tester soi-même. C'était tentant ! Ne serait-ce que pour prouver, une fois de plus, que c'était faux.

Sauf que ça fonctionnait...

Un exemple d'expérience ? Faire augmenter le poids d'un corps. Vous enfermez hermétiquement un métal dans un ballon et, au terme d'opérations alchimiques, il devient de plus en plus lourd. C'est impossible. Et pourtant c'est

faisable. Je peux vous dire que ça vous bouscule. Et pas qu'un peu.

Les découvertes de la physique quantique avaient déjà semé le doute en démontrant que le simple fait d'observer un phénomène le modifie. Je vous renvoie au principe d'incertitude de Max Planck ou à l'expérience des interférences de Thomas Young. L'expérience est encore réalisée de nos jours : quand on veut savoir de quoi est composé un élément, on installe une cible dans une chambre à bulles et puis, à l'aide d'un accélérateur de particules, on projette une particule sur cette cible. Cette cible va exploser et les trajectoires vont partir au hasard. Façon de parler, car elles ne partent justement pas toutes « au hasard » : 99,99 % oui, mais il y a toujours quelques trajectoires qui sont liées à l'expérimentateur. Il suffit de comparer les calques en fonction de l'expérimentateur. Et là on s'aperçoit qu'il y a une sorte de signature quantique, c'est-à-dire une interaction mesurable et visible entre l'expérimentateur et l'expérience. À tel point qu'on a été obligé d'instituer le concept d'une variable, qu'on a appelée le « coefficient de charme ».

Aujourd'hui, j'irais encore plus loin : je dirais que le monde rationnel n'est jamais qu'un hasard auquel on s'est habitué. Comme si tous les événements étaient équiprobables et que l'on décidait de les lier entre eux par une sorte de logique que l'on appelle une règle. Dans la langue des oiseaux, un système cohérent parce que nous y sommes co-errants, rien de plus.

Einstein disait que la force de l'univers la plus difficile à surmonter est la force de l'habitude. À cette époque de ma vie, je crois que j'étais mûr pour accepter de changer d'habitude et même de paradigme. J'en avais fini des feux de bois dans le jardin. J'ai décidé de monter mon propre laboratoire, dans les caves de cette maison.

Avant tout, j'ai pensé ce laboratoire comme un lieu de retraite paisible pour aller bouquiner. Des étagères, des livres, un fauteuil : je voulais que ce soit confortable et intime. Et puis je comptais bien poursuivre mes expériences, donc il me fallait une cheminée, une paillasse, une arrivée d'eau et son évacuation. Le tout, pas trop proche des livres, en cas d'éclaboussures et d'étincelles. J'ai alors spontanément organisé l'espace en deux parties séparées par une cloison, et j'ai appris par la suite que c'était tout simplement ainsi que se concevait tout laboratoire d'alchimiste : une partie *labor* où l'on met les mains dans la matière, une partie *oratoire* où l'on invoque le *spiritus*. Dans celle-ci, en plus des livres, j'ai installé un autel dédié aux quatre éléments. J'avais résolument abandonné ma vie d'avant : quelque chose d'autre se préparait. Et j'y allais.

J'avais préparé le lieu. Il me manquait la matière première. Au Moyen Âge, quand un apprenti voulait devenir alchimiste, son maître lui disait : commence par aller chercher ta matière première et reviens me voir ensuite. Cette *prima materia*, en Occident, c'est traditionnellement de l'antimoine. Et où trouve-t-on ces nodules polymétalliques ? En Espagne, sur la plage du Cabo Fisterra, le cap Finistère, là où finit la terre, à 90 km à l'ouest de Santiago de Compostela. Saint-Jacques-de-Compostelle, le point de chute du fameux pèlerinage.

On fait remonter celui-ci au IX^e siècle, mais il est très probable qu'il se soit inscrit sur les traces d'un pèlerinage préchrétien bien plus ancien, et qui menait au-delà de Saint-Jacques jusqu'à cette pointe ultime, considérée encore aujourd'hui comme la borne zéro du pèlerinage. Un lieu de culte solaire considéré comme magique depuis la nuit des temps. La route qui traverse l'Espagne d'est en ouest pour y mener est appelée « le chemin des Étoiles », parce qu'on

la dit parallèle à la Voie lactée. C'est sur cette plage que l'on trouve les fameuses coquilles, symbole du pèlerinage ainsi que des alchimistes. Et certainement pas à Saint-Jacques, qui est à trois jours de marche de la mer ! On y trouve les coquilles et les discrets nodules, qui ressemblent à de simples petits cailloux bruns roulés par les vagues.

J'ai décidé de faire les choses bien. J'avais du temps : j'avais une vie. Je suis parti à pied de Bruxelles, comme un apprenti du Moyen Âge, et j'ai marché pendant presque une année jusqu'au cap où finit la terre, car je savais que là commençait ma quête.

Si vous allez sur la Grand-Place de Bruxelles, vous remarquerez au sol une grande étoile de pierres bleues. Elle marque l'emplacement d'une ancienne pierre levée qui était traditionnellement le point de départ du pèlerinage des alchimistes. C'est de là que je suis parti. J'avais deux mille trois cents kilomètres à parcourir : de quoi bien réfléchir au sens de l'univers ! J'emportais une vraie pèlerine en drap de laine épais, un bon gros bâton bien lourd, un sac à dos encore plus lourd, un tas d'espoirs de rencontrer des gens sympathiques et des pieds parés à toute épreuve, du moins le croyais-je. Je n'avais rien préparé du tout, jamais fait de longue randonnée. J'allais fouler le même chemin que tous les alchimistes avant moi, traverser les mêmes paysages qu'eux. C'était très romantique.

Je conseille à tout le monde de faire le pèlerinage de Saint-Jacques. On le fait tous pour des raisons différentes, mais la seule chose commune, c'est qu'on part avec un sac à dos impossible à porter. Et vous avez quoi dans votre sac ? Vous avez sur le dos tout ce dont vous avez peur de manquer ! Alors, je vous dis tout de suite qu'au cours du voyage, il

s'allège, le sac. Parce que c'est vous qui le portez toute la journée : ça fait relativiser le poids de ses peurs !

Et puis vous vous allégez aussi de quelques illusions en cours de route. Du genre : je vais être accueilli à bras ouverts par des gens formidables ! Pour faire ce voyage il faut être un esprit éclairé, donc on s'embrassera entre pèlerins, ce sera l'expérience de la fraternité dans l'effort partagé ! Quel bonheur de se retrouver tous ensemble dans les refuges au coude à coude après une saine fatigue dans des paysages magnifiques !

Alors, tout ça : on oublie. Oui, on n'est pas à l'abri de faire des rencontres merveilleuses. Mais la plupart du temps, dites-vous bien que, dans les refuges, ça pue, ça ronfle, ça râle, et qu'on y renifle plus la promiscuité que l'odeur de sainteté. Le pèlerinage de Saint-Jacques est une mode qui séduit pour de multiples raisons, et fort peu alchimiques.

Pour ma part, j'ai vite opté pour la solitude : je dormais dans ma pèlerine, à l'ancienne, au bord du chemin. À la belle étoile, quoi. Ça, c'est le côté qui fait rêver, la belle étoile. Mais quand il pleut, que la pèlerine est deux fois plus lourde parce qu'elle est trempée et que vous devez continuer coûte que coûte, y compris en montagne, c'est déjà moins romantique.

L'autre illusion qui fond comme neige au soleil, c'est votre belle endurance au nom de la motivation mystique. Vous ne pouvez pas imaginer le nombre de fois où on se dit : « Mais qu'est-ce que je fous là ? Sauf que si je rentre maintenant, tout le monde va se moquer de moi, je vais passer pour une truffe. » Une fois qu'on a fait ses adieux à ses proches, qu'on ne voit plus personne et qu'on se retrouve tout seul sur le chemin, je vous promets que la question « Qu'est-ce que je fais là ? », elle vous travaille plus que « Est-ce que

Dieu existe ? » ou « Comment on fabrique les étoiles ? » La motivation mystique, elle dure deux heures !

Après, on a simplement mal aux pieds. Et mal aux chevilles. Et mal aux genoux, mal au dos, mal partout, avec des ampoules qu'on soigne à la pommade le soir en se disant qu'on est fou. Et un gros ras-le-bol qui vous remplit le corps, le cœur et l'âme. L'œuvre au noir, en somme.

Une épreuve physique, mais pas seulement. Pour moi, la véritable épreuve du pèlerinage, le véritable apprentissage, celui qui fera de vous un apprenti sage, c'est celui du temps. Quand on marche, quand on part sur les routes, le temps ne passe pas de la même façon. Au début, on fait l'erreur de faire des pronostics, si possible qui relèvent du défi. Du genre : je fais faire trente kilomètres par jour. Si vous partez dans cet esprit, je vous conseille plutôt de faire vos kilomètres sur un tapis roulant à la maison. Parce que la vraie sagesse du pèlerinage, c'est de marcher droit, oui, mais c'est aussi de savoir s'arrêter en chemin. S'arrêter quelque part, dire « ouah ! », trouver l'endroit beau, ne plus bouger, rester le temps qu'il faut, rester tant qu'on est bien. Savoir rester immobile. Et là, vous avez véritablement fait un pas.

La première école du pèlerinage, c'est la patience. D'ailleurs, en alchimie, l'unité de mesure la plus employée dans les recettes, c'est « le temps nécessaire à ». Ça dure le temps que ça dure, même si c'est une éternité. Et une éternité, ce n'est pas long, c'est juste qu'il n'y a pas de temps dedans. Dans la vie des hommes, dans le moindre projet (entendez le futur qui est compris dans le mot même de « projet »), le temps est compté : j'investis de mon temps, donc, dans X temps, il faut que ça me rapporte. Eh bien non. L'alchimie ne fonctionne pas ainsi.

Au Moyen Âge, quand l'apprenti revenait voir le maître avec ses nodules rapportés d'Espagne à pied, pour autant qu'il ait survécu à l'épreuve physique, au découragement et aux embuscades des bandits des grands chemins, le maître lui disait : « Bien. Maintenant, va chercher ton ballon chez les maîtres verriers en Italie. » Et l'apprenti repartait. En Italie. À pied. Ça veut dire que, quand il mettait son creuset sur le feu pour la première fois, il avait déjà réfléchi pendant quinze ans. Qui ferait ça aujourd'hui ? La question que me posent le plus souvent ceux qui veulent se mettre à l'alchimie, c'est : « Et ça va me prendre combien de temps ? » J'appelle ça la génération Ikea : je veux tout, tout de suite.

Premier enseignement, la patience. Et le deuxième, eh bien c'est cet émerveillement. Savoir faire « ouah ». Savoir s'arrêter et goûter l'instant. Non pas considérer le parcours comme un sacrifice au nom d'une récompense finale, mais vivre le moment présent. Un pèlerinage, c'est l'enseignement de la notion du temps qui ne passe plus. Dans d'autres voies, on parle de la contemplation. C'est la même chose : c'est l'ouverture du temps.

On le comprend petit à petit, notamment quand on arrive en Espagne, dans le petit village de Triacastela. Il y a là un châtaignier vieux de huit cents ans qui a vu passer presque tous les pèlerins depuis le Moyen Âge, un arbre énorme et vénérable, presque minéral. Sur la place du village, des petits vieux sont assis. On leur donnerait à peu près le même âge que le châtaignier. Ils disent que l'arbre garde une porte du temps. C'est une sensation que j'ai véritablement éprouvée là-bas, et que j'éprouve encore quand je franchis la porte de mon laboratoire, d'ailleurs, ou bien en forêt ou dans d'autres sites naturels : de l'autre côté, le temps ne semble pas s'écouler de la même manière. Si l'on a souvent associé

l'alchimie à la quête de l'immortalité, le secret est peut-être moins à trouver dans un élixir de jouvence que dans cette perception du temps comme une éternité et non comme un cours inexorable et minuté dont l'on serait esclave.

Alors on marche encore, on n'a plus mal aux pieds, c'est fini: il y a des caps à passer. Certains parlent même de « douleur exquise ». C'est surtout qu'on ne marche plus pour marcher, le corps n'est qu'un véhicule, on avance vers un but, on va vers autre chose et la question de reculer, ni même de souffrir, ne se pose plus.

On finit par arriver à Saint-Jacques-de-Compostelle, mais ce n'est qu'une porte de plus à franchir. La cathédrale est magnifique; la plupart des pèlerins s'arrêtent là, ils défilent pour aller toucher l'or de la statue. D'ailleurs, il y a de l'or partout, c'est d'une magnificence à peine croyable, après la rudesse du chemin que l'on vient de parcourir. Mais, pour un alchimiste, cet or n'est justement pas le but, c'est seulement une étape. Le but, c'est la matière première, ne l'oublions pas, le lieu premier où tout a commencé, c'est-à-dire l'océan.

Alors je vous invite à vous rendre au portail de gloire de cette cathédrale et vous verrez, au pied des deux piliers, d'une part la figure d'Hercule, encadré par deux lions, et d'autre part un homme, qui est maître Mathieu, le bâtisseur de la cathédrale. Hercule est l'une des personnifications de l'alchimiste; ses travaux évoquent les efforts pour parvenir à la pierre philosophale. Sa figure au pied du poteau comporte deux trous profonds dans lesquels vous pouvez enfoncer les mains et les avant-bras, comme si vous portiez toute la cathédrale à bout de bras: faites-en l'expérience pour apprendre la force d'Hercule. Et posez votre front sur celui de Mathieu, comme le veut la tradition, afin qu'il vous

communiqua la sagesse. Ainsi, bien équipé de force et de sagesse, vous pourrez continuer votre chemin.

Il reste trois jours de marche en Galice, dans ce pays celtique qui conserve de nombreuses traces de cette occupation lointaine. Des mégalithes vieux de cinq mille ans ainsi que des vestiges de villages celtes datant de – 500 av. J.-C., que l'on appelle des castros. Les véritables cathédrales sont là, à ciel ouvert, implantées sur des lieux sacrés depuis des millénaires. « La nature est un temple où de vivants piliers laissent parfois sortir de confuses paroles », dit le poète: je vous invite à prendre le temps d'écouter la véritable liturgie, celle que vous souffle la nature par le biais du vent. Si l'on tend l'oreille, si l'on oublie tout, il se passe quelque chose, vous n'êtes pas seul...

L'épreuve initiatique suivante, puissante, se situe dans la baie de Noia, qui tire son nom de Noé, car la légende raconte que son arche serait venue s'y échouer et que sa fille, Noela, s'y serait établie pour fonder une famille. L'épreuve traditionnelle consiste à se rendre dans le cimetière très ancien qui entoure l'église de la ville, à y choisir une pierre tombale et à y graver son nom. Voir son propre nom écrit sur une tombe ne laisse personne indifférent, c'est un rite de mort et de renaissance. Le pèlerin y abandonne une peau de plus, une partie de lui-même dont il se débarrasse en chemin. À plusieurs reprises, tout au long du pèlerinage, on verra des monuments sur lesquels les pèlerins ont laissé une partie de leurs affaires, accrochant leur foulard, leurs vêtements surnuméraires ou des chaussures qui ont bien vécu, et dont le vent achève l'usure: on laisse toujours un peu de soi quand on prend la route.

Plus on s'approche de la fin, plus les noms des lieux évoquent l'alchimie: Negreira la noire, la côte de la Mort,

où les rochers évoquent des barques échouées, rappels de la barque de pierre sur laquelle serait arrivé saint Jacques (vous remarquerez que les saints naviguent volontiers sur des barques de pierre, matériau pourtant peu connu pour ses propriétés de flottaison : nous reviendrons plus tard sur ce symbole alchimique de la coupe). Il y a ensuite le village d'Hermedesuxo, où la langue des oiseaux se plaît à lire la présence d'Hermès, mais qui signifie littéralement « le jugement du sage ». Les pèlerins qui ne se sont pas arrêtés à Saint-Jacques poussent jusqu'au promontoire ultime du cap Fisterra pour y voir le Soleil se coucher ; certains y abandonnent ou y brûlent leurs dernières affaires désormais inutiles, leurs souvenirs et leurs attaches. Ils sont arrivés au bout du monde, face au grand ouest mystérieux qui engloutit tout à la fois le Soleil, l'île d'Avalon et l'Atlantide.

L'apprenti alchimiste se rend jusqu'à la plage du Croissant. Les courants y sont terribles, personne ne s'y baigne : elle est restée sauvage, intacte depuis des siècles. Les municipalités ont bien tenté d'y installer à plusieurs reprises des escaliers, mais ils ont été emportés par la tempête : c'est un lieu protégé que nulle main humaine ne peut venir souiller. D'ailleurs, malgré la puissance des éléments, on s'y sent bien, protégé. Une grotte est là, depuis la nuit des temps, prête à accueillir le pèlerin qui arriverait à la mauvaise saison. Car les nodules d'antimoine que la mer rejette sur la plage n'apparaissent qu'« entre le bélier et le taureau », disent les textes, donc entre mars et mai. Il faut bien viser, quand on entreprend son pèlerinage, et accepter de traverser les Pyrénées en hiver, sinon on reste dans la grotte jusqu'à l'année suivante. Puisque le temps ne compte pas...

La plage est ordinaire, elle n'est prisée que des initiés. Les textes disent : « Tu y ramasseras une matière que les

autres jettent comme du fumier. » Et c'est vrai : les nodules ressemblent à des crottes de chien. Sauf que, quand on les casse, il y a des étoiles dedans. *Compost stella*. CQFD.

Ces nodules viennent du fond de la mer, probablement un massif volcanique englouti qui lâche des sortes de bulles de métal. Alors on en ramasse, des kilos et des kilos, si la chance est avec soi. C'était mon cas. Et on rentre chez soi, mais pas à pied, cette fois, car la charge n'est pas humaine. Même les Anciens ne le faisaient pas : ils rentraient en bateau jusqu'à Orléans (« or l'est en », chantent les oiseaux).

Qu'aura-t-on rapporté de ce voyage ? Cinquante kilos de nodules polymétalliques, parmi lesquels du sulfure de cuivre et de fer ; il faudra les purifier pour n'en conserver que l'antimoine. Or, l'antimoine, c'est un métal très banal, qu'on peut se procurer en une heure à Paris en allant chez Weber Métaux et qui coûte 20 euros le kilo. Mais l'antimoine recueilli au bout du monde a un prix particulier à nos yeux : il est chargé de tout ce que nous a apporté le voyage.

Ce voyage, c'est la moitié du chemin. En cours de route, on a appris la philosophie de l'œuvre. On a trouvé quelques modes d'emploi. On a gagné en patience, on a lâché prise, on a appris à regarder, à écouter, à laisser filer le temps pour mieux l'apprécier, à se taire pour écouter la nature, à vivre la solitude, à dépasser ses douleurs, à abandonner ses vieilles peaux. À double titre, on revient riche d'une matière première. Celle que l'on fera fondre dans le creuset, et celle que l'on est devenu soi-même. Il n'y a plus qu'à se mettre au travail.

LA MAÎTRISE DU FEU

Quand je me suis mis à l'alchimie pour de bon, dans mon laboratoire, je me suis dit que j'allais réussir à faire la pierre philosophale en trois jours. Comme la plupart des débutants. Eh oui: j'avais fait le pèlerinage, mais je n'étais pas devenu un saint pour autant. Il faut toute une vie pour dompter son ego. Et pour atteindre la pierre des philosophes, il m'a fallu quinze ans. Quinze ans d'expériences métalliques et, dans une moindre mesure, végétales, répétées, répétées encore, dix fois, cent fois, des centaines et des centaines de fois. Quinze ans d'espoirs, d'essais, de persévérance, d'échecs, de vociférations, de fausses joies, de vraies joies aussi. Quinze ans d'une double vie nocturne, solitaire et souterraine, tandis que je poursuivais mes études, puis mon travail et ma vie de famille, là-haut, en plein jour.

Comme sur le chemin de Saint-Jacques, j'ai souvent pesté « J'arrête! Tout ça ne sert à rien, je perds mon temps! » et j'ai juré de ne plus revenir dans mon laboratoire, j'en ai même jeté la clé. Et j'y suis chaque fois retourné. Et je ne regrette rien. Mais j'en avais du boulot à abattre, de la colère à sortir, des scories à purifier, de la sagesse à grignoter, pas à pas, sur le bloc d'impatience dont j'étais fait !

Quand vous faites votre première distillation, vous imaginez qu'en quelques minutes de chauffe vous obtiendrez de l'alcool. Alors vous chauffez, oui, vous attendez, vous

attendez et vous obtenez... une goutte. Une simple distillation, c'est déjà dix heures. On croit toujours qu'on va réussir à faire les choses plus vite que les autres, qu'on a quelque chose de spécial, qu'on a tout compris. Mais non. L'alchimie, c'est avant tout une leçon d'humilité. Je dis souvent à mes élèves : si tu veux suivre la grande voie, il faut faire taire la petite. Cette petite voix qui te dit que tu es au-dessus des autres. Toutes les voies initiatiques mènent à la perte de l'ego.

Mais revenons à ce moment où j'en suis au B.A.-BA de l'alchimie : la purification de l'antimoine. C'est mon premier objectif. Cette fois, je suis bien installé dans un vrai laboratoire, j'ai mes nodules rapportés d'Espagne. À partir du livre de Jollivet-Castelot et de quelques autres, je me fais ma petite synthèse : la lumière est à l'extérieur ; il suffit de « râper » la matière pour voir à travers. Puis, si je râpe encore, je vais finir par ouvrir une fenêtre et pouvoir mettre le nez dehors. Alors comment râper la matière ? En la purifiant, c'est-à-dire en la simplifiant, en la faisant fondre pour retirer ses impuretés.

À ce stade, je dois revenir sur ce qu'on appelle, en alchimie, faire fondre un métal. Car c'est là que l'alchimie divorce définitivement de la chimie. Si vous suivez les indications d'un manuel de chimie, on vous dira que tel métal entre en fusion à telle température. Comme je l'ai déjà évoqué, certaines de ces températures sont théoriquement impossibles à atteindre avec un feu de bois. Du moins sans l'aide de « quelque chose » en plus. À cet instant plus que jamais, le *labor* est indissociable de l'*oratoire* : pour que le feu atteigne la température requise, l'alchimiste va invoquer l'esprit du feu, qu'il appelle une salamandre. Non qu'il prétende qu'un véritable lézard va venir souffler sur les braises, mais parce que c'est l'image archétypale qu'on a donnée à cette intervention théurgique, du fait qu'elle peut prendre la

forme d'une flamme verte, le serpent d'émeraude, que l'on voit nettement apparaître quand le phénomène opère.

Ce qui est essentiel à comprendre à cette étape, et que nombre d'apprentis alchimistes n'ont toujours pas saisi après des années de pratiques infructueuses, c'est qu'il est inutile de faire fondre le métal « de force » au moyen d'un feu extérieur colossal. Ça, c'est le travail des métallurgistes. Dans l'athanor de l'alchimiste (c'est le nom que l'on donne à son four), le feu doit être juste assez puissant pour permettre au métal de libérer son propre feu intérieur. Cette différence est essentielle ! Devant le métal qui s'obstine à ne pas vouloir fondre, un technicien me dirait : mais pourquoi tu t'embêtes avec un feu de bois ? Envoie le chalumeau, c'est bien plus facile ! Combien de fois on m'a dit cela... Combien de fois j'ai dû expliquer la différence... On ne parle juste pas de la même chose. C'est même d'ailleurs pour cela qu'on ne peut pas parler d'alchimie. On en fait, c'est tout !

Et on en fait au feu de bois. Parce que ça ne marche pas autrement : le feu de bois permet une chaleur très progressive jusqu'à ce qu'il y ait un pic, et ce pic est précisément le moment où le métal s'éveille pour libérer son feu intérieur. C'est un processus extrêmement maîtrisé... accompagné, *in fine*, d'une intervention extérieure que l'on ne maîtrise pas. Sur le fronton de Notre-Dame de Paris, qui est un véritable manuel d'alchimie illustré, on voit un vieillard appuyé sur son âtre. Le message est le suivant : attention, le feu sur lequel tu vas travailler n'est pas un jeune homme violent, c'est un vieillard, donc un feu couvant, qui monte doucement (on appelle ça le régime de Saturne).

Car on postule que le métal a de la colère en lui. Il faut lui permettre de l'exprimer. C'est un peu comme si on lui chatouillait les narines jusqu'à ce qu'il éternue. Ni trop, ni

trop peu. C'est un savoir-faire. Une pleine attention portée au métal, une écoute aussi. On dirait qu'il ne se passe rien et, d'un coup, ça y est, il se liquéfie instantanément. Un moment d'équilibre subtil.

Parfois, on retire le creuset du feu et le métal continue à rougeoier. Il existe en métallurgie de très rares effets exothermiques, mais, généralement, dès que le métal est privé de sa source de chaleur, il noircit et durcit. Si vous avez déjà sorti une braise d'un foyer, vous avez pu constater la vitesse avec laquelle elle noircit. À l'inverse, quand le métal brûle d'un feu intérieur, l'athanor n'est même plus nécessaire : il poursuit au creuset une sorte de combustion autonome.

À tel point qu'on a pu observer des réactions très dangereuses. Par exemple, des alchimistes qui se font comme envahir par le feu de la salamandre : ils brûlent intérieurement. Sans aller jusqu'à la combustion spontanée (quoique ce phénomène rare, mais bel et bien existant, puisse en effet s'expliquer d'un point de vue alchimique), mais j'en ai vu qui ont souffert de sensations de brûlure interne pendant plus d'une année, au point de devoir prendre des bains deux fois par jour !

Il faut rester extrêmement vigilant. C'est la première chose que j'apprends aux élèves opératifs : quand ce feu se manifeste, ne restez pas à côté. Ce sont des feux qui brûlent sans combustible. Et comme ce n'est pas un feu ordinaire, vous ne pouvez pas l'éteindre d'une façon ordinaire non plus, par exemple en versant un seau d'eau dessus. Parfois, il faut employer les grands moyens, appeler les pompiers. Mais même les pompiers, j'en ai déjà parlé avec eux à plusieurs reprises, ce sont des gens conscients qu'il y a plusieurs sortes de feux. Dans leur langage à eux, ils appellent ça des feux « intelligents », qui semblent savoir

ruser, se tapir, ressurgir par-derrrière. On ne plaisante pas avec l'esprit du feu...

Dans notre langage à nous, on appelle cet esprit une salamandre. Pour l'accueillir, on va lui préparer un beau nid. Un beau feu, c'est un beau nid. Pour lui donner envie de venir s'y lover, mais aussi pour qu'elle n'en déborde pas.

Un jour, j'ai réalisé une expérience alchimique pour l'émission de Stéphane Bern *Secrets d'Histoire*. Au moment de la montée du feu, je leur ai dit : attention, les caméras vont sauter ! La lumière qui est émise par ce feu est tellement blanche et forte que vous allez les griller. Ils m'ont dit : non, non, on a l'habitude, on a prévu des filtres, il n'y a pas de problème, et puis elles se mettent automatiquement en mode sécurité. Eh bien ils ont grillé leurs deux caméras. Les gens ne veulent pas me croire, mais ce n'est pas un feu naturel !

Vous avez déjà entendu parler des feux grégeois ? Une arme incendiaire qui a été utilisée par les Byzantins pour détruire les flottes arabes, lors de deux sièges de Constantinople, au VI^e siècle. On n'a jamais pu en établir la recette, mais l'effet dévastateur a marqué les esprits pendant des siècles. Les récits qui en ont été faits parlent d'un feu qui sautait de bateau en bateau pour les ravager : ils ont cru devenir fous. En fait, les Byzantins avaient probablement embarqué à bord un grand prêtre, lequel avait invoqué l'esprit du feu dans des boulettes de combustible. Ils balançaient rien moins que des salamandres !

Pour en revenir à l'antimoine qui nous attend au foyer, il s'agit de faire en sorte que celui-ci libère son feu. Autrement dit, qu'il libère son agitation, qu'il s'apaise. Si on le fait fondre de force, il sera toujours, une fois refroidi, aussi agité et non purifié. C'est toute la différence entre la chimie (ou la métallurgie) et l'alchimie.

Je sais que c'est difficile à admettre, mais je vais vous le justifier par quelque chose qui est encore plus difficile à admettre, et sur quoi nous reviendrons plus tard : c'est que le laboratoire de l'alchimiste constitue une bulle d'acausalité, au sein de laquelle on ne peut pas raisonner au moyen du système de causes et d'effets ordinaire. Le laboratoire est un lieu particulier, une extraterritorialité où la réalisation de la pierre philosophale est possible alors qu'elle serait impossible en dehors de cette bulle. Pour réaliser la pierre, il faut être sur le seuil de ce monde. La pierre est la porte qui conduit de l'intérieur à l'extérieur. Il faut qu'il y ait une partie extérieure qui nous tire vers dehors. Or, à l'extérieur, les règles ne sont pas les mêmes que dans la réalité ordinaire.

Je le dis autrement à nouveau : on a besoin que cette réalité non ordinaire nous prenne par la main et nous tire vers l'extérieur. On l'invoque, on l'appelle, elle se manifeste, elle nous attrape et puis elle nous tire vers elle... si on ne résiste pas. Et tout le travail de l'alchimiste, c'est de se préparer à ne pas offrir de résistance. C'est ce que j'ai mis du temps à comprendre. C'est ce que n'ont pas compris nombre de « faiseurs de régules » (le régule est le culot solidifié que l'on extrait de la lingotière une fois que l'on y a versé le métal fondu et qu'il a refroidi).

Pour accepter cette idée de résistance au passage de la lumière, il faut accepter que l'expérimentateur ait une place dans l'expérience. Nul besoin de faire de savants mélanges, on le comprend en faisant simplement fondre des métaux purs. L'expérience est on ne peut plus basique, je vous la raconte telle que je l'ai vécue.

Je prends un métal pur à 100 %, par exemple de l'antimoine. Je le réduis en poudre, je le verse dans le creuset et je le mets à fondre dans le feu. J'invoque la salamandre,

j'ajoute au creuset du sel de rosée, qui sert de déclencheur (c'est utile aux débutants ; ensuite on s'en passe), une lumière blanche apparaît, le métal fond, je sors le creuset du feu, je coule le métal fondu dans la lingotière... et qu'est-ce que je constate ? 50 % de scories ! Pas seulement des petites traces d'impuretés, non, la moitié ! Alors, la question, c'est : mais d'où peuvent bien venir ces scories, puisque je suis parti d'un métal pur ? Si elles ne viennent pas du métal, force est d'admettre qu'elles viennent de moi.

Outre l'interférence d'élémentaux (l'esprit du feu) appartenant à la réalité non ordinaire, c'est le postulat primordial de l'alchimie, l'autre vérité qu'il est difficile à admettre : ce dialogue entre la matière et l'expérimentateur, comme s'il s'agissait de vases communicants. L'alchimiste parle aussi de chercher le « parfait accord », comme le musicien. Pour obtenir un métal pur, il fallait que je me purifie moi-même. Et en purifiant le métal, je me purifierais moi aussi, par un juste retour.

Dérangeant pari. Passionnant défi.

PREMIÈRES EXPÉRIENCES D'ALCHIMIE OPÉRATIVE

Ora, lege, lege, lege, relege, labora et invenies. « Prie, lis, lis, lis, relis, travaille et tu trouveras. » C'est l'une des seules indications écrites du *Mutus liber*. J'ai lu et relu bien des livres anciens, compilé et comparé des recettes, décrypté peu à peu ce qu'elles signifiaient, prié la salamandre et travaillé sans relâche. Objectif ? Celui du débutant : obtenir un régule martial étoilé. C'est-à-dire un petit bloc de métal avec une étoile à cinq branches qui apparaît à sa surface. On croirait même y voir des plumes de volatile qui y auraient été fixées.

C'est ce que je dis à tous ceux qui veulent devenir mes disciples aujourd'hui : faites-moi un régule martial étoilé et revenez me voir quand vous l'aurez trouvé ! Si vous y arrivez dans les conditions de simplicité requises (au feu de bois), c'est que vous êtes prêt à commencer l'œuvre.

Techniquement, c'est très simple, ça nécessite peu de matériel, bien moins que dans la voie végétale : une matière première, un feu de bois, un creuset, une pince et une lingotière. J'en vois qui montent des usines à gaz. Pour moi, plus on a besoin d'accessoires, moins on fait de l'alchimie. Nos modèles, ce sont les Anciens. Est-ce qu'ils avaient des balances atomiques ou je ne sais quoi ? Certainement pas.

Alors j'ai continué, jusqu'à voir l'étoile apparaître. Et l'étoile est apparue. Ce jour-là, j'ai compris que j'étais sur la bonne voie, mais je ne savais pas encore exactement de

quoi elle serait constituée et je l'ai entreprise à tâtons, car je n'avais personne pour me guider.

Parallèlement, je me suis lancé dans toutes sortes d'essais, pour l'exaltation de l'expérience. C'est un peu comme en cuisine: on suit la recette, on n'y croit pas avant de le voir, et si ça marche on se dit: oui, c'est incroyable, mais il avait raison. Je me souviens par exemple d'une expérience où il était écrit: « un bouquet de violettes va apparaître au printemps. » Bon. On obtient un liquide transparent. Et puis soudain, ça se sépare, ça devient d'un beau violet pétillant au-dessus et vert en dessous. Un bouquet, oui. Les alchimistes sont des romantiques: je suppose qu'ils éprouvaient une émotion à voir ces belles choses étranges apparaître, alors ils leur donnaient des noms codés, pas seulement pour les coder, mais pour la poésie.

Il y a le vif-argent, aussi. Encore un joli nom, et j'ai compris pourquoi: c'est une huile de mercure qui bouge toute seule, comme si elle était animée. Donc « vive », oui, littéralement, et argentée. Tout ce qui est épais en a été retiré, alors elle devient très subtile et elle bouge. Comme je l'aimais bien, j'ai fermé le ballon et je l'ai oublié dans un placard. Quelque temps après, je l'ai ressorti: toutes les parois étaient dorées! Je n'avais pourtant mis que du mercure à 100 %, mais il était en train de se transmuter en or, on voyait les petites paillettes d'or pur qui remontaient.

Imaginez ma tête quand j'ai sorti le ballon et que j'ai vu de l'or! Tout a défilé: les bouquins, les cours de chimie, les contes de fées, les légendes... De l'or! Je me suis souvenu que c'était de cette façon que Nicolas Flamel avait réalisé de l'or, dit-on: en transmutant du mercure et non pas du plomb. Un bol de mercure, en 1385. Il se lève le matin, il va dans sa cave, il appelle sa femme, Pernelle, car ils faisaient de

l'alchimie ensemble... Vous imaginez leur tête aussi, à eux deux ? Ils étaient très croyants, donc ils ont forcément pris ça pour un cadeau de Dieu. Ils en ont fait profiter tout le monde autour d'eux, ils ont créé plusieurs maisons destinées à accueillir les pauvres et financé la réfection de nombreuses églises.

À vrai dire, on n'a jamais pu prouver que Nicolas Flamel avait bel et bien été alchimiste – on a tout de même retrouvé récemment une cave cachée et obstruée sous la première cave de son auberge, et pourvue d'un conduit de cheminée, ce qui est extrêmement rare... Mais à vrai dire, en l'occurrence, peu m'importe la réalité des historiens : j'aime cette histoire. Et force est de constater que mon expérience de vif-argent ressemblait en tous points à celle qui est décrite dans le *Livre des figures hiéroglyphiques* que fait paraître en 1612 Arnould de La Chevalerie, et qu'il attribue de façon posthume à Flamel.

En tout cas, j'étais sonné. J'ai cherché comment expliquer scientifiquement ce phénomène. En fait, le numéro atomique du mercure est 80, et celui de l'or 79, il y a seulement un électron de différence entre eux. Il « suffit » de retirer un électron au mercure pour qu'il devienne de l'or. Sauf que pour réaliser cette opération, il faut une énergie considérable, on peut le faire avec un accélérateur de particules. Et pourtant, par des voies alchimiques, à force de purifier ce métal, je l'avais allégé et il s'était spontanément transmuté.

J'en profite pour faire une pause sur ce mot de transmutation, qui n'est pas transformation, puisqu'il y a changement de nature. La transmutation existe dans l'univers, et même au quotidien, ce n'est pas de la magie. Une poule qui a été sevrée de calcium va faire des œufs à la coquille molle. Dès qu'on la lâche dehors, elle picore des cailloux et pond des œufs à la

coquille dure. C'est forcément le fruit d'une transmutation. Elle a mangé de la silice et produit des coquilles en calcium, alors qu'elle n'a pas ingéré un gramme de calcium.

Une expérience à faire chez vous : vous prenez un haricot, vous le mettez dans une bouteille fermée avec un coton et de l'eau, vous notez le poids que pèse l'ensemble et vous attendez que ça pousse. Au bout d'un moment, la coque est vide, la plante a poussé, puis elle finit par s'étioler. Vous pesez l'ensemble : vous obtenez un poids supérieur au poids de départ. Comment est-ce possible ? La graine n'a pu se nourrir que de l'eau du coton. Mais elle a transmuté la lumière en matière. Elle a fabriqué de la matière à partir de la lumière. On appelle ça tout simplement la photosynthèse.

En physique quantique, on provoque la transmutation de l'isotope d'un élément au moyen d'un réacteur nucléaire. Là où ça devient alchimique, c'est quand on arrive à opérer cette transmutation sans l'aide d'une énergie nucléaire, mais en animant l'énergie interne du métal.

Mon mercure spontanément transmuté en or, c'était un jalon très gratifiant sur ma quête, mais ce n'était pas l'objet de celle-ci. Car on ne cherche pas de l'or pour faire de l'or, je le répète. On cherche à faire la pierre philosophale parce qu'elle possède le pouvoir de transmutation. Et on expérimente ce pouvoir sur un vil métal pour voir si elle peut le transmuter en or. C'est un simple test avant d'en faire un autre usage. À savoir, l'ingérer. Car c'est bien la quête ultime de l'alchimiste : ingérer la pierre afin d'être, à son tour, parfaitement rectifié et de faire l'épreuve, en son corps, de l'unité.

J'en étais encore loin. Déjà, transmuter du métal en verre, je trouvais que c'était un objectif suffisamment « impossible » pour me stimuler.

J'ai suivi Lémery. « Faire un oiseau-nid. » Allons bon. Quel oiseau ? Quel nid ? Je comprends qu'il s'agit de recouvrir le creuset de charbon, il faut le luter, au sens de le fermer hermétiquement. D'autant plus hermétiquement que le métal en fusion va remonter jusqu'au couvercle, par capillarité, et le sceller. L'expérience se fait à l'aveugle : on chauffe un temps indéterminé et pourtant on doit retirer le creuset pile au bon moment. À une minute près. Mais comment savoir si le métal est prêt ou non ? Eh bien justement, on ne le sait pas, en tout cas on ne le voit pas. Alors on expérimente, encore et encore. On pèse tout, on mesure tout, on note tout, on chronomètre, on casse fébrilement son creuset pour découvrir le résultat... et ça ne marche pas. Alors on recommence les essais minutés : une heure de chauffe, une heure dix, une heure cinq... C'est une épreuve de patience, de ténacité et de confiance.

Il est très important pour moi de tout noter, à cette époque, parce que, le jour où ça va marcher, je dois absolument savoir pourquoi ça a marché, ce que j'ai fait, comment j'ai fait précisément. C'est ce que je crois, car je reste un scientifique. Je fais bien attention à tout, en bon élève, je remplis mon grimoire de chiffres et d'indications. Je teste plusieurs sortes de matériel, j'en conclus : ça doit être la faute de ci, puis de ça.

Ça vous use, à force. Parce que c'est long ! À chaque fois il faut réduire le métal en miettes au marteau sur une enclume, faire le feu dans les règles de l'art, attendre une heure, sacrifier un creuset... Mais j'ai de l'endurance.

Et puis, un jour, par dépit, je me dis : bah, tant pis, j'y vais au pif. De toute façon, même quand je mesure tout, ça ne marche pas, alors qu'est-ce que ça me coûte d'essayer au feeling ? Ce jour-là, je décide d'opérer sans intention particulière, pas pour réussir. Les autres fois, j'étais observateur. Cette fois,

j'ai ce sentiment : « je me mets dedans ». Gratuitement, en quelque sorte. Très détendu. Que ça marche ou que ça ne marche pas, ce jour-là, je m'en fiche. Je suis bien. Je n'attends rien.

Je casse le creuset. Et c'est là : magnifique.

Au fond, un petit galet tout lisse de métal gris et, au-dessus, sur une épaisseur de plusieurs centimètres, des gros cristaux de verre orange. Un peu comme une couronne de sucre candi, mais d'une couleur plus vive et plus translucide. Un mini-iceberg de gelée solide sur une mer de métal pétrifié. Spectaculaire. Je l'ai gardé, bien sûr, il est encore dans la vitrine de mon oratoire.

C'est de cette façon que l'on faisait les vitraux des églises, à l'origine. Les vitraux rouges étaient de l'or pur transmuté en verre et les vitraux bleus, de l'argent. Les premiers vitraux de la cathédrale de Chartres sont ainsi faits : la lumière qui passe à travers est tout simplement magique, elle ne les illumine pas comme à travers la silice du verre. Elle donne une couleur violette, couleur de la spiritualité, qui n'est pas humaine.

Je reviens à mon ébahissement. Qu'est-ce qui a bien pu se passer ce jour-là pour que ça marche ?

Ce jour-là, « j'étais dedans », je ne peux pas mieux dire. C'est toute la différence entre le technicien et l'artiste. Mais, à cette époque, je ne le savais pas encore. On peut dire que j'ai eu de la chance. On peut dire que j'ai eu « le nez creux », autrement dit que j'ai été « bien inspiré » de retirer le creuset au bon moment. On peut dire aussi que je l'ai senti, que je l'ai su sans savoir pourquoi. Toujours est-il que, de ce jour-là, j'ai appris à faire confiance à cette intuition du moment propice. Comme le cuisinier qui sait exactement quand stopper la cuisson. Et aujourd'hui je réusis à coup sûr cette

vitrification, à l'aveugle. Je sais quand il faut arrêter, je le sais, c'est tout.

On peut parler de confiance : dans la langue des oiseaux, « ce qu'on fie en se (en soi) », ce à quoi l'on se fie. Confiance en l'univers aussi, pour qu'arrive ce qui doit arriver, car c'est la lumière qui guide nos gestes. Mais il y a autre chose de très particulier, difficile à décrire et néanmoins essentiel, c'est le rapport à l'attente. Il faut être à la fois disponible à ce que quelque chose advienne, mais sans l'attendre non plus. À la fois engagé dans ce que l'on fait et dégage d'une attente qui serait une forme de pression. Être pleinement là mais sans offrir de résistance. C'est beaucoup de paradoxes ! Mais c'est pourquoi on parle de voie initiatique et non pas de cours de chimie.

Aujourd'hui, je suis capable de donner ce conseil à mes élèves, que je ne connaissais pas encore quand j'étais apprenti moi-même, mais j'en ai fait l'expérience petit à petit et cette vérité s'est manifestée : si on n'attend rien, on trouve tout ; si on attend quelque chose, on ne pourra trouver que ce que l'on attend.

L'or de cette quête ne se fait pas sur commande. La transmutation intime de l'alchimiste non plus. Ce n'est pas plus un « travail sur soi » (pour autant que cette expression veuille dire quelque chose ; moi, je ne l'ai jamais comprise) qu'un travail de la matière comme le ferait un forgeron. Si les alchimistes ont été appelés des « laboureurs », c'est au sens de « laboureurs du ciel », comme gravé sur le fronton de l'auberge de Nicolas Flamel. Tout un paradoxe encore : le *labor*, un travail, et un travail de laboureur qui consiste à fendre, à ouvrir, mais à ouvrir quelle matière ? Le ciel, qui précisément n'en est pas une... On ne le répétera jamais assez : c'est une voie théurgique.

J'ai réalisé ce nouveau paradoxe: rien ne s'oppose à ce que la pierre se manifeste dès la première manipulation. Rien, sinon l'attente que j'en ai.

C'était vertigineux.

LE GRAND ŒUVRE

Pour accomplir le Grand Œuvre, j'ai choisi la voie des amalgames. Rappel des étapes : trouver la bonne matière première, extraire les deux principes (œuvre au noir), les marier à parts égales (œuvre au blanc) et attendre que paraisse l'enfant (œuvre au rouge).

J'ai commencé par la voie sèche (on obtient le régule martial étoilé par le feu), puis j'ai emprunté la voie humide pour opérer la décomposition lentement, en couveuse. Enfin, pour faire descendre l'esprit à l'intérieur de la matière, j'ai utilisé une voie plus chaude, un peu plus tonique. C'est une voie personnelle : il y a autant de voies qu'il y a d'alchimistes. À chacun de choisir celle dans laquelle il se sent en équilibre. J'ai toujours défendu l'alchimie comme étant avant tout une voie de liberté absolue.

On me demande souvent quelle est la matière première du Grand Œuvre, comme si le secret était là. La plupart des gens, en Occident, disent que c'est l'antimoine. Fulcanelli le dit textuellement : « l'antimoine est la matière première ». Et puis, deux lignes plus loin, il écrit : « l'antimoine n'est pas la matière première ». C'est perturbant. En fait, quand il décrit des modes opératoires, il écrit : « notre antimoine ». Ça fait toute la différence. *Antimonos*, en grec, signifie littéralement « jamais seul ». Donc « notre antimoine », ça voudrait dire « notre principe antimoine », c'est-à-dire « notre matière qui

n'est pas seule, ce corps qui a autre chose avec lui ». C'est vague, je l'admets ! Mais c'est juste.

Je pense qu'en fait la matière première n'a pas vraiment d'importance. On pourrait partir d'un boulon ou d'une charentaise, ça ferait la même chose. C'est comme si la pierre était déjà dans le creuset, seulement celui qui la fait ne le sait pas encore. Ce qui compte, c'est qu'il fasse disparaître la matière pour trouver la pierre, quelle que soit la matière. La pierre, c'est seulement un contenant : ce n'est pas autre chose qu'une coupe destinée à recevoir la lumière.

Quand la lumière entre dans notre monde, elle devient double. Il y a une énergie qui va dans un sens et une énergie qui va dans l'autre sens. Elle coule dans notre monde et elle en part en même temps, formant une sorte de convection. Un serpent dans un sens, un autre dans l'autre sens : c'est le symbole du caducée, l'attribut d'Hermès. Les deux natures de ces énergies opposées, on les a traduites par une énergie lunaire, féminine, passive, et une énergie solaire, masculine, active. La pierre philosophale va permettre à ces deux énergies de retrouver l'immobilité. La pierre est un réceptacle d'immobilité.

Le creuset, on l'entend dans la langue des oiseaux, c'est le point qui est à la croisée des forces de la nature : il y a les quatre points cardinaux qui indiquent les quatre sens, et puis il y a le point du milieu, le point commun (le point comme un) de chaque chose, qui délivre le cinquième sens, la quintessence. Le centre est le seul endroit immobile. Le point qui rassemble ce qui est en haut et ce qui est en bas, comme dit la *Table d'émeraude*, qui unit la partie visible avec l'invisible.

L'humain fait partie du monde visible : il ne peut que façonner la coupe et la rendre attractive, afin que le principe invisible veuille bien y descendre et y rester. Le technicien,

au mieux, trouvera les quatre éléments, mais jamais le cinquième, parce qu'il ne sera jamais au centre. C'est à l'alchimiste de prendre sa place au centre de la croix (c'est ainsi qu'on représente symboliquement le creuset) et de trouver la quintessence.

Alors, comment procède-t-on ? Je vous rappelle le mode d'emploi alchimique traditionnel : recueillir dans une matière qui les contient une énergie double, qui est à la fois soufre et mercure. Les séparer. Prendre exactement la même quantité de chacune des deux. Les rassembler grâce à un médiateur qui a autant d'affinités avec l'une qu'avec l'autre : célébrer les noces chymiques. Faire disparaître le marieur. De ce mariage naîtra un enfant, qui est plus beau que ses deux parents : c'est la pierre philosophale.

Tout ça, ce sont des applications pratiques. Qui dépendent de la matière première trouvée. Alors, bien sûr, j'ai essayé toutes sortes de matières métalliques, comme tous les alchimistes. La première étape est d'ouvrir le métal, l'oxyder ou l'occire, le tuer, afin d'obtenir le *caput mortuum*, et aller chercher les deux natures qui y sont cachées.

Pour ce faire, deux options sont possibles : la voie sèche ou la voie humide. Dans la voie sèche, la séparation se fait par le feu. Dans la voie humide, c'est un liquide qui sépare le subtil de l'épais. Une fois la matière ouverte, il faut y plonger une eau : un messenger qui se chargera de l'énergie de la Lune et de celle du Soleil.

Alors, quelle eau résistera à la chaleur d'un métal en fusion sans s'évaporer ? Telle est la question. Et ce n'est pas la seule ! Quelle est la matière première ? Comment l'ouvrir ? Comment séparer l'énergie lunaire de la solaire ? Comment les réunir à parts exactement égales ? Comment procéder au mariage de ces deux natures ? Et comment faire qu'elles

enfantent la pierre? C'est dans la suite de ce récit que je sèmerai de-ci de-là quelques indices.

Vous commencez à comprendre pourquoi ces opérations prennent des années? D'autant que tout alchimiste risque de faire exploser son laboratoire au moins une fois...

Prenez deux paniers, l'un en métal solaire, l'autre lunaire. Videz dedans l'eau double, cette eau qui ne mouille pas les mains. Chacun des paniers ne pourra retenir que l'une des deux parties de la lumière contenue dans l'eau. Si vous avez bien pris garde que ces paniers aient une exacte contenance, alors la séparation se fera dans les règles de l'art. C'est l'œuvre au noir.

Il suffira alors de faire fusionner ces deux métaux maintenant animés, et ce, grâce à un marieur pouvant pénétrer les deux. Si le mariage se fait complètement et parfaitement, ce sera l'œuvre au blanc.

Il ne reste plus qu'à faire descendre la vraie lumière à travers cet enfant naissant. Ce qui ne sera possible que si le métal ET l'alchimiste sont parfaitement alignés. Ce sera l'œuvre au rouge. Dans le métal apparaîtra une petite grotte contenant un cristal rouge: l'enfant dans le berceau, la pierre philosophale.

Cette pierre a le pouvoir de transmutation, c'est-à-dire le pouvoir de retirer les couches (les ombres) de matière d'un corps afin de laisser passer la vraie lumière. En contact avec un vil métal, elle le fera évoluer jusqu'à sa disparition en lumière. Il en sera de même avec l'homme qui aura le courage de l'ingérer.

Pour augmenter la capacité de purification de la pierre, on la multiplie, c'est-à-dire qu'on lui fait subir un nouveau cycle de purification. À l'état brut, un gramme de pierre transmute un gramme de plomb en un gramme d'or. À chaque multiplication, elle gagne une puissance de dix. À la

première multiplication, un gramme de pierre transmutera dix grammes de plomb. On peut la multiplier six fois, ce qui donne un résultat de 10^6 : un gramme de pierre pour mille kilogrammes de plomb. En effet, à chaque multiplication, elle acquiert une transparence supérieure et laisse passer de plus en plus de lumière. On ne peut toutefois répéter cette opération que six fois. À la septième itération, elle est si transparente qu'aucune matière ne peut la contenir. Non seulement elle disparaît, mais elle se vaporise et transmute tout ce qu'elle touche en lumière. Elle fait disparaître le creuset, l'âtre, l'alchimiste, le laboratoire et tout un pan du quartier. C'est ce qu'il est dit ; je n'ai pas essayé.

Dès la sixième itération, la pierre devient si instable qu'elle ne peut plus maintenir sa forme solide et elle devient liquide. C'est ce qu'on appelle l'huile rouge d'antimoine, même si ce terme est impropre. Ce liquide a un poids inimaginable, un poids non seulement impossible, mais changeant. En effet, si vous proposez à des gens de lever une bouteille contenant ce liquide, vous observez la surprise de ceux qui s'y essaient. Elle semble peser une quarantaine de kilos et il est extrêmement difficile de la soulever, même avec les deux mains. Certains n'y arriveront pas du tout, même les plus forts. Alors ils vous demanderont quel est le truc. Est-ce collé ou fixé au sol ? Quel aimant s'y cache ?

Pour l'alchimiste, ce n'est pas de poids qu'il s'agit, mais de la pression de la lumière. Plus celui qui tente l'expérience lève la bouteille facilement, plus il est aligné. Ne faisant plus résistance au passage de la lumière, la bouteille n'a pour lui plus de poids.

Cette bouteille est dans mon bureau. Et je ne vous cache pas que j'aime à tester mes visiteurs. Excalibur à domicile, en somme.

Cette huile d'antimoine permet aussi de réaliser la fameuse lampe perpétuelle des alchimistes. Tout adepte en possède une dans son laboratoire : une lampe qui ne s'éteint jamais, et dont la lumière émane sans autre énergie que celle qu'elle produit elle-même. C'est uniquement de la pierre philosophale multipliée six fois, dans un tube de verre fermé hermétiquement. La couleur de cette lampe est d'un rouge très pur, de l'intensité d'une flamme de bougie. À perpétuité. Si on l'ouvre ou si l'on casse le verre, elle s'échappe en teintant de rouge temporairement tout ce qu'elle touche, puis disparaît.

Quand l'égyptologue Howard Carter a pénétré dans le tombeau de Toutânkhamon, il a découvert que celui-ci était éclairé au moyen d'une lampe comparable : encore allumée, depuis des siècles et des siècles. « Simplement impossible », s'est-il dit, et pourtant...

Au Japon, à Nara, il y a le temple des mille lanternes, Kasuga Taisha. Parmi elles est dissimulée une lampe perpétuelle, mais nul ne sait laquelle. L'alchimie est commune à bien des traditions, et ce, dans de nombreuses cultures.

Je ne vais pas vous révéler ici toutes les étapes opératives par lesquelles je suis passé, au risque de décevoir les apprentis. Car la transmission opérative ne se fait pas dans les livres. Je reçois chaque jour des dizaines de mails me demandant quelle proportion de ceci, quelle température de cela. Comme s'il y avait un secret technique, une recette cachée à découvrir, un mode d'emploi limpide qui marcherait à tous les coups. Ce ne serait pas aider ces aspirants alchimistes que de répondre en parlant grammes et degrés ; ce ne serait pas vous éclairer que de vous donner des instructions de chimiste. Il est inutile de faire de l'alchimie tant qu'on n'en a pas pleinement compris (pris

en soi) l'esprit. Et quand on l'a compris, les recettes sont inutiles. C'est un chemin à parcourir. Qui le fera à votre place ?

On peut faire une « creuset *party* » (j'ai vu ça), on peut aligner de beaux régules sur des étagères et s'en glorifier, on peut faire des particuliers – c'est-à-dire des procédés de laboratoire dont les effets ressemblent à ceux que l'on obtiendrait à l'aide de la pierre philosophale, mais sans les vertus qu'elle leur conférerait. On n'est pas un alchimiste, on joue avec l'idée d'alchimie.

Le plus difficile en alchimie n'est pas d'ouvrir le métal, mais de s'ouvrir soi-même. J'ai prétendu, précédemment, que la pierre était en quelque sorte déjà dans le creuset, quelle que soit la matière première utilisée. Je dirais, de la même façon, que la lumière est déjà en nous, mais à chaque fois qu'on a été stressé, contrarié, malmené physiquement ou psychiquement (je simplifie), on a créé une boîte, qu'on a fermée. Partout dans notre corps, nous avons des petites boîtes fermées qui emprisonnent la lumière. Le travail consiste à les ouvrir, mais elles ont été fermées depuis si longtemps que, quand on les ouvre, elles dégagent une pestilence qu'il est difficile de supporter. C'est ça, les démons et les scories. Ça croupit et ça pue. Quand on parle de purification, on parle d'ouvrir ces boîtes et de laisser passer l'air dedans. C'est d'autant plus difficile qu'il y a des boîtes dans les boîtes, comme des poupées russes.

C'est comme pour les métaux. La matière qui a toutes ses boîtes bien fermées est le plomb. Si un septième des boîtes s'ouvre, c'est l'étain. Puis le fer (deux septièmes), le mercure (trois), le cuivre (quatre), l'argent (cinq) et enfin l'or, qui n'a plus qu'un septième de boîtes fermées. Bon nombre de traditions placent sept marches entre la matière et la lumière.

Ce sont ces sept marches que l'alchimiste gravit en travaillant sur les sept métaux, en allant du dense au subtil, des ténèbres à la lumière.

Pour arriver à cette lumière, la religion parle, elle aussi, de purification, mais au sens moral. Le droit chemin. On a interprété les cartouches du fronton de Notre-Dame de Paris comme étant des illustrations de ces valeurs morales, des péchés et des vertus. On peut néanmoins lire ces cartouches autrement : ils racontent très précisément toutes les étapes du Grand Œuvre ! L'alchimie entend « le droit chemin » au sens littéral : il s'agit moins d'une métaphore morale que d'une rectitude quasi mécanique. Aligner la matière, afin que tout ce qui est en haut rejoigne tout ce qui est en bas.

C'est pourquoi j'ai créé la Trame, une méthode thérapeutique dont je parlerai plus tard : afin d'aligner le corps et l'esprit, sans passer par la psychologie. Quand on parle de « blocages », de « solutions » ou de « chercher une issue » parce qu'on se sent « plombé », j'ai toujours voulu l'entendre au sens propre : quelque chose *bloque* la lumière, un problème peut se *dissoudre* en effet, et on cherche tous la *sortie* afin d'aller le cœur *léger* !

Cela n'exclut pas que le Grand Œuvre opère des transmutations d'ordre psychique et moral dans l'alchimiste lui-même. Il se rectifie à tous points de vue. Parce que l'alchimie fait un parallèle entre les scories de la matière et les émotions de l'homme. Retenez ceci : quand l'univers cherche à dissiper son agitation, l'homme cherche à dissiper son émotion. Ou, plus exactement, à la transmuter.

L'objectif de l'alchimiste tient en trois mots. Si vous n'avez à retenir que trois mots de tout ce livre, choisissez ceux-là : immobile, silencieux et aligné. L'alchimiste réussit

le Grand Œuvre une fois qu'il a réussi à être immobile, silencieux et aligné. D'ailleurs, tous les moments de bonheur que vous avez connus dans votre vie (je ne parle pas de plaisir mais de bonheur), vous les avez vécus en étant immobile, silencieux et aligné. Devant un coucher de soleil, par exemple. Ou dans l'extase amoureuse. Ou dans la satisfaction d'un sommet atteint, d'une réussite personnelle, d'un spectacle éblouissant. Au moment du pic de bonheur, vous ne bougiez plus, vous ne parliez plus, vous étiez parfaitement aligné avec les circonstances, juste dans l'instant présent. Tout le reste du temps, nous sommes dans l'agitation, donc en mouvement, bavards et chaotiques. Mais ces émotions sont aussi des énergies qu'il s'agit d'apprendre à transmuter.

Tout est énergie. La colère ou la peur sont des énergies, par exemple. En soi, une énergie n'est ni bonne ni mauvaise, ce sont les usages que l'on en fait qui sont bons ou mauvais. Vous êtes en colère, vous avez envie de tout casser, vous choisissez d'aller plutôt bêcher le jardin : vous évacuez ainsi votre colère, ou plus exactement vous transmutez la colère en force de création.

Dans ce sens-là, l'alchimie est une façon d'évacuer, ou plus exactement de transmuter, sept émotions primordiales, dont chacune est traditionnellement associée à un métal : le chaos intérieur (plomb), la vengeance, (étain), la difficulté de communiquer (cuivre), la colère (fer), la vanité (mercure), la peur (argent) et l'orgueil (or). Je vous en reparlerai dans les chapitres sur les mondes et sur la carte métallique.

Toutes les thérapies issues de la psychologie vont vous inviter à « travailler » sur ces émotions en recherchant leur cause. L'alchimie s'inscrit contre cette logique. Elle agit

dans une bulle d'acausalité qui ne lie pas des effets à des causes : elle considère que la cause de toutes ces émotions est commune, c'est le fractionnement initial de l'unité. Elle juge inutile de remonter à la source d'une émotion et de s'interroger sur le « pourquoi » ; elle cherche son évacuation.

Les jours où j'ai échoué à faire la vitrification du métal, j'étais probablement à la fois dans la peur d'échouer et dans l'orgueil de réussir ; j'étais dans la vanité de la toute-puissance et dans la colère que le monde ne se plie pas à ma volonté. Sans m'en rendre compte, j'étais plein de scories.

Le jour où le métal s'est vitrifié, j'étais vide. Pas saint, pas parfait, mais vide et neutre. Et à l'heure où je vous parle, alors que j'ai quarante ans d'alchimie derrière moi et que j'ai ingéré la pierre depuis belle lurette, le bilan que j'en tire est cette neutralité des émotions que j'ai entraperçue, le jour de la vitrification puis à chaque étape réussie du Grand Œuvre, et que je vis aujourd'hui dans le reste de ma vie au quotidien : des émotions amoindries, les extrêmes qui s'estompent et une attente qui n'attend rien. Quelque chose qui ressemble à de la paix intérieure. Mais il m'a fallu du temps et bien des embûches avant d'y arriver.

Creusons le sujet de l'œuvre au noir, c'est le mot.

J'avais déjà fait une bonne partie du chemin lors de mon pèlerinage à Saint-Jacques, du moins le croyais-je. J'en avais bien plus encore à parcourir au sein du laboratoire. La « matière que les autres jettent comme du fumier », ce n'est pas seulement de l'antimoine, c'est notre propre limon, dans lequel il faut mettre les mains. Et quand on ouvre ses boîtes, comme quand on ouvre une tombe, ça sent la mort. Il y a dans l'œuvre au noir une phase de mort apparente, ou plus exactement de mort des apparences. On n'a plus goût à rien, la vie civile nous ennuie, alors on s'enterre dans son

laboratoire: on s'enterre, ça veut bien dire ce que ça veut dire, on creuse sa tombe !

La maxime des alchimistes est résumée dans l'acrostiche VITRIOL : *Visita Interiorem Terrae Rectificando Invenies Operae Lapidem*. « Visite l'intérieur de la terre et, en rectifiant, tu trouveras la pierre cachée. » Oui, on s'enfouit à l'intérieur de la terre. Oui, on se remue les entrailles. Et on brasse la matière noire, qu'il faut remuer et dépasser.

Alors les émotions arrivent à flot, et pas les plus belles. La colère, l'envie, l'orgueil, l'impatience... On en est rempli. On commence l'initiation plein de certitudes, alors qu'on cherche à faire une coupe. Or, le moins que l'on puisse attendre d'une coupe destinée à recevoir la lumière, c'est qu'elle soit vide ! L'œuvre au noir est une phase au cours de laquelle on se vide. On se perd, on perd ses repères. On perd ses liens, on se détache – parfois de manière très concrète : certains perdent leur famille. C'est une voie sacerdotale et solitaire. On comprend que les alchimistes aient été souvent des religieux, coupés du monde, sans biens, sans attaches amoureuses ni d'aucun ordre. On est chez des amis et au bout de cinq minutes on s'ennuie, on se demande ce qu'on fait là, on repart s'isoler dans son laboratoire. Mais là-bas aussi on se demande ce qu'on fait là. Comme tout chercheur, on passe par la phase : je suis tout seul, personne ne m'aime et ce que je fais ne sert à rien.

En un mot, c'est la dépression. Dans tous les sens du terme : un enfoncement, un creux, un vide et une déprime profonde. Elle peut même être mortelle ; certains n'en reviennent pas. D'autres croient s'en sortir en abandonnant l'alchimie, en disant : tout ça, c'est des conneries ! Maintenant je suis sorti du trou. En fait, ils reviennent dans leur prison et ils n'ont pas avancé. On peut également ressentir des

douleurs physiques. C'est une véritable transformation, et qui passe par une phase très désagréable.

Moi aussi, plein de fois, je suis entré dans des colères pas possibles et j'ai claqué la porte du laboratoire en jurant de ne plus y retourner. Je m'appelle Burensteinas. Littéralement, « tailleur de pierre ». La voie végétale, plus douce, plus féminine, ce n'était pas pour moi : il fallait que j'y aille au burin. Même si ça fait mal. Quand je pense qu'au début je me croyais plus malin que tout le monde et que je pensais réaliser la pierre en trois jours, ça me fait rire. Mais j'avais réellement trouvé quelque chose qui ressemblait à l'Œuvre. Alors je me suis dit : ça y est, j'ai tout compris, j'ai trouvé ! C'était la preuve que j'étais drôlement fort. Sauf que non. Ça y ressemblait, mais je devais m'en débarrasser. Ça, c'est extrêmement difficile ! Vous vous rendez compte ? J'ai peut-être trouvé la pierre, peut-être que je ne la retrouverai jamais et il faut que je m'en débarrasse ? Mais ça ne va pas, non ?

Sauf que si. Ça s'appelle « couper la tête du corbeau ». Et, quand on y arrive, on a déjà fait un gros morceau.

En fait, j'ai réussi assez vite plusieurs expériences : la vitrification du métal, les fleurs de métal qui poussent, la sublimation du mercure à température ambiante... Des choses qui sont impossibles du point de vue scientifique. J'étais le maître du monde, je me prenais pour un grand alchimiste alors que je n'avais qu'une vingtaine d'années. Je vous ai dit que l'œuvre au noir était un passage à vide : c'est aussi un passage avide, un passage pas sage du tout !

Il y a une anecdote qui m'a marqué, qui date de cette époque. J'étais en vacances au Club Med, donc dans un cadre pas du tout mystique. Je m'apprête à monter dans un bateau pour aller me promener et il y a un hindou qui me voit de loin, qui arrive en courant sur la plage et qui me dit : je peux

venir avec toi ? Pas de problème, il monte. Il y avait d'autres personnes sur le bateau, j'ai commencé à leur parler, et j'ai frimé. Et moi je fais des trucs, et je ne suis pas n'importe qui, et je suis capable de ci et de ça... J'ai un public, alors j'y vais, quoi. Comme quand j'étais petit : je raconte mes histoires. En me donnant le beau rôle.

Au bout de deux heures, l'hindou, qui n'a encore rien dit, me regarde et me demande : pourquoi tu fais ça ? Et là, ça a coincé. L'orgueil a fait que je n'ai rien montré, j'ai continué à sortir des tas d'explications. Quand on est rentré, sur la plage, en partant, il m'a dit : si tu veux me retrouver, je serai là-bas, on peut discuter. Je l'ai cherché par la suite, mais je ne l'ai jamais retrouvé. Est-ce que je l'ai *vraiment* cherché ? j'en viens à me le demander. Parce que j'étais vexé. Non mais qui c'était, ce type, et comment il avait pu se permettre de me demander ça, à moi ?

N'empêche que sa question est restée coincée là et que j'ai mis deux ans à y répondre. Il était parti, mais la question était là, errante, sans réponse, obsédante. Elle me tournait sans cesse dans la tête : pourquoi est-ce que je fais ça ? Et ça m'énervait ! Chaque fois que je racontais un truc, la question revenait, ça me gâchait le plaisir de frimer. La phrase était là, comme une épine dans le pied, et j'avais beau faire tous les entrechats que je voulais, j'avais toujours une épine dans le pied. Hasard ou pas hasard que cette rencontre ? Toujours est-il que la question de l'hindou était bonne.

Je me la suis posée pendant deux ans. J'ai trouvé toutes sortes de réponses. Je peux même vous dire que j'ai envisagé d'y répondre en me disant : eh bien oui, je veux faire de l'or parce que ça vaut de l'or, je vais devenir riche. Mais aucune réponse n'était satisfaisante, pas même cet aveu de cupidité que j'ai testé pour voir si ça faisait « tilt ». Je sentais qu'il y

avait quelque chose derrière, que je n'arrivais pas à percer. Je suis passé par toutes les couleurs, par tous les défits. Et j'ai continué. J'ai raté. J'ai râlé.

Pourtant, ce n'est pas la voie qui est difficile, c'est nous qui sommes épais. Fulcanelli dit de l'alchimie : « travail de femme et jeu d'enfant ». Travail de femme parce que ce n'est pas une épreuve de force. Jeu d'enfant parce qu'il faut retrouver la simplicité, l'humilité, l'innocence sans complexe de l'enfance, loin des calculs prospectifs élaborés. Il faut s'âme user pour que la lumière soit. Facile à dire et dur à endurer.

Quand quelqu'un me dit : « j'ai suivi la voie, c'était cool », je ne le crois pas. Soit c'est un prophète, et en effet tout lui est facile, mais il n'y en a pas beaucoup. Soit c'est un menteur. Soit il est passé complètement à côté. Moi qui ai cheminé seul, sans maître, aujourd'hui j'occupe la place de celui qui guide des élèves, et j'ai à cœur de les accompagner dans cette phase profondément noire et néanmoins nécessaire. Je ne la leur épargne pas, elle fait partie de l'initiation, mais je veille sur eux. Quand on est dans son laboratoire, on a le nez dans la boîte et on étouffe. Le maître peut arrondir les angles de la boîte, emmener l'apprenti se promener dehors, lui raconter des histoires, l'aider à décrypter, c'est-à-dire, littéralement, sortir de la crypte.

Moi, j'étais seul, j'ai eu tendance à me replier en me disant : point de salut sans mon propre travail. C'est l'histoire de ma vie aussi, on fait avec ce qu'on est... Mais j'ai connu la fraternité par la suite, avec d'autres adeptes. Et j'ai reçu d'autres enseignements. Plus tard. Pour le moment, j'avancerais seul, dans le noir.

Quand on arrive au bout, on le sait. On ne sait pas pourquoi, mais on le sait. Il y a un truc qui fait que... C'est une

révélation, c'est de cet ordre-là. On parle du *donum dei*, du don de Dieu. Moi je ne dis pas que je crois en Dieu, je n'en sais rien. Mais je sais que quelque chose m'est tombé dessus. Quand l'hermaphrodite devient androgyne, quand les deux natures ne deviennent plus qu'une, il se passe quelque chose... Je ne peux pas en parler, seuls les adeptes ont vécu cela, c'est très intime. Quand on a vu cela, c'est qu'on est un adepte. Entre adeptes, on peut le glisser facilement dans la conversation sans que personne autour ne le sache, c'est un secret.

Il fut un temps où on ne parlait même pas d'alchimie parce qu'on risquait le bûcher. Mais le bûcher existe encore aujourd'hui. La société a d'autres moyens de vous descendre en flammes, mais elle les a. C'est pourquoi on reste prudent quand on parle d'alchimie. Et que les autres nous considèrent comme un peu fou, ça nous va très bien. Je dirais même qu'on s'arrange pour laisser toujours cette porte ouverte : oui, oui, tout ça est de la folie, n'y croyez pas...

LA PIERRE DES PHILOSOPHES

Il y eut un soir, il y eut un matin où, au terme d'une nuit fructueuse, l'enfant parut. Pour le trouver, on fait comme les Rois Mages : on suit l'étoile jusqu'à la grotte. On casse son régule métallique, qui forme des stries en étoile, et, au cœur de l'étoile, il y a une petite cavité que l'on appelle « le berceau ». Si l'œuvre au rouge a eu lieu, si le *donum dei* l'a permis, si la lumière est descendue, elle est là : la pierre philosophale, précieux cristal rouge. À la lumière du soleil, sa couleur chatoie plus encore. C'est un tout petit grain de riz. C'est ce que vous avez cherché toute votre vie.

Une fois qu'on en a le germe, on peut la reproduire à volonté. L'alchimiste sait faire des pierres précieuses : dans ses fioles, il fait pousser des diamants, des émeraudes, des améthystes... Comment ? Comme le fait la nature, mais en accéléré. Le cristal rouge de la pierre tant recherchée n'échappe pas à ce savoir-faire. Par quelques manipulations qui n'ont pas à être révélées ici, il est possible de la faire croître et d'en disposer à volonté. Car la quantité n'est pas la question. La seule chose qui préoccupe l'alchimiste à présent, c'est sa qualité : la pierre possède-t-elle bien, oui ou non, le pouvoir transmutatoire ? C'est l'objet de toute la quête.

Pour le vérifier, après l'avoir fait croître pour en disposer en certaine quantité, on procède aux itérations dont j'ai déjà parlé : on purifie à nouveau la pierre afin d'en démultiplier

par puissance de dix les capacités transmutatoires, sans dépasser la sixième itération. Et puis on teste. On réduit un tout petit bout de pierre en poudre, on la met dans du papier de riz, on fait fondre du plomb dans un creuset, on y jette la boulette avec la poudre, ça fait pschitt !, ça pétille, ça forme un petit volcan et puis ça se calme. On coule, et c'est de l'or.

Ça brille comme de l'or. Ça sonne comme de l'or : ça fait « ding » et non pas « ploc » comme du plomb. Ça résiste à l'acide nitrique (c'est un test pour les chimistes). Vous pouvez aller le faire analyser chez un bijoutier : c'est de l'or pur à 100 %, vingt-quatre carats.

À partir de là, puisque ça marche avec du plomb, vous pouvez faire de l'or avec n'importe quel métal : du cuivre, de l'argent... On a coutume de tester le pouvoir de la pierre avec du plomb, parce que c'est le métal qui a le moins de valeur et qui est considéré le plus « vil ». Selon l'adage, qui peut le plus peut le moins. Mais il ne se passe pas une *alchimie* particulière qui serait propre au plomb, non. D'ailleurs, c'est à peine de l'alchimie, au sens où n'importe quel épais pourrait réaliser cette opération : jeter la poudre dans le creuset et couler de l'or, là n'est pas l'art.

Par exemple, quand vous allez à Prague, vous constatez qu'il y a des symboles alchimiques à tous les coins de rue. C'est vraiment la ville de l'alchimie. L'empereur Rodolphe II (1552-1612) était un passionné. Comme tous les puissants, il avait son propre alchimiste, et celui-ci a fait une démonstration de transmutation de l'or devant toute la cour, pouf ! Comme un tour de magie. C'est facile et ça ne requiert pas le secret du laboratoire : ce n'est pas là que la lumière se manifeste, même si ça la piège. Simplement, la plupart des alchimistes s'y refusent, parce qu'ils ne sont pas des bêtes de

foire, et aussi parce que cette opération revient à emprisonner de la lumière, de la vraie lumière, dans la matière. Ce qui est, en fait, l'exact opposé de leur quête.

On peut dire que non seulement faire de l'or n'est pas l'objectif de l'alchimiste, mais que c'est même exactement l'inverse. Faire de l'or alchimique, c'est piéger de la lumière dans la matière. Et l'objectif de l'alchimiste, c'est de dissoudre la matière dans la lumière. Un contresens absolu.

J'en ai fait l'expérience, bien sûr, pour vérifier que ma pierre « marchait ». Mais avec pour unique but de l'ingérer moi-même. Et là, ça ne rigole plus, et il n'est plus question d'y faire participer toute la cour. Comme je vous l'ai dit, il n'y a pas besoin d'être un alchimiste pour transmuter du plomb en or une fois qu'on a la pierre. En revanche, il est nécessaire d'en être un, c'est-à-dire d'être parfaitement rectifié, afin de la réaliser, d'une part, et de pouvoir l'ingérer, d'autre part. Seul l'adepte peut se le permettre (je rappelle qu'on appelle « adepte » celui qui a réalisé la pierre minérale). Et seulement à un moment où il est parfaitement rectifié. Sinon la trajectoire de la lumière le fait voler en éclats. Et certains n'en sont pas revenus...

L'or est un métal mou qui ne sert pas à grand-chose : à tel point que pour faire des bijoux, on est obligé de l'allier à d'autres métaux. La valeur de l'or, c'est une invention de l'homme. L'alchimiste est bien au-dessus de ces valeurs humaines. Il cherche l'unité. Même pas l'immortalité, comme on l'a souvent prétendu, mais je reviendrai là-dessus dans un autre chapitre. Il suit ce précepte, que j'ai souvent répété : « Si tu cherches pour faire de l'or, tu ne trouveras jamais ; et si tu sais en faire, tu n'en as plus besoin. »

La vraie question qui se pose à moi est là. L'unique question : la pierre, je la prends ou je ne la prends pas ? J'avale ou

je renonce ? Est-ce que j'ose ? Est-ce que je vais être assez fou pour ça ?

On dit que quand on ingère la pierre une fois, on a accès à l'extérieur de la prison ; que quand on la prend deux fois, on est à l'extérieur, mais qu'on a accès à l'intérieur ; et que, si on la prend une troisième fois, on ne revient pas. Mais on dit aussi que certains sont morts de l'avoir avalée dès la première fois. Pas prêts, pas assez rectifiés pour supporter la lumière. Certains alchimistes racontent aussi que, pendant très longtemps, ils se sont tenus devant la pierre, ils l'ont consultée, ils se sont demandé s'ils étaient prêts, si ce jour-là était le bon jour pour l'avalier, et puis ils se sont dit que non, et jour après jour ils se sont dit que ce n'était pas le bon jour, et ils ne l'ont jamais prise. Parce qu'il faut être sûr d'être bien rectifié, sinon on en meurt.

Ce n'est presque pas nous qui décidons. À un moment, on va se dire : c'est le moment. Pourquoi ? Il n'y a pas de raison. Et je pense que la meilleure manière de le faire, c'est qu'il n'y ait pas de raison. C'est qu'on soit appelé par l'expérience. De façon plus générale, je dis toujours à mes élèves : ce n'est pas vous qui choisissez la voie, c'est la voie qui vous choisit. Combien de fois on prévoit de faire un voyage, on achète des guides, des cartes, et puis on n'y va pas ? Et puis, un jour, il y a une conjonction qui fait qu'on se dit : c'est le moment. Pourquoi ? Il n'y a pas de raison objective. Mais on est absolument persuadé que c'est le moment.

À cette époque, j'avais déménagé mon laboratoire dans des caves voûtées datant du Moyen Âge, rue du Temple – ça ne s'invente pas. J'avais trente-cinq ans et deux enfants. Cette pierre était la quête de toute ma vie.

Le souvenir le plus ancien de mon enfance remonte extrêmement loin : je me souviens du jour où j'ai appris à

marcher. Je me revois, haut comme trois pommes, et je sais parfaitement pourquoi je me redresse et pourquoi je prends ce risque considérable de déséquilibre qu'est la marche : parce que, devant moi, au loin, il y a des petites boules rouges. Un buisson avec de petites baies rouges. Je me dis : il faut que j'aie vu ce que c'est, il faut que j'y goûte. J'ai probablement un an, et c'est ce qui me met en marche. La curiosité.

Trente-quatre ans plus tard, j'ai la pierre rouge en main, je suis assis dans mon laboratoire. Je suis sur le point d'obtenir les réponses aux questions que je me pose depuis toujours. Est-ce que je suis prêt à perdre l'équilibre pour la deuxième grande fois de ma vie ?

J'étais complètement exalté. Comme au bout du plongeur. Je n'ai pas vraiment hésité à plonger. Ça s'est passé très vite. J'ai fait hop ! Et maintenant c'est fait, c'est avalé, et voilà, c'est trop tard pour reculer. Ce n'est quand même qu'un tout petit grain de riz rouge. Qu'est-ce que ça peut faire ?

J'ai avalé une pierre augmentée jusqu'à la cinquième itération. « Vous êtes fou, m'ont dit les autres adeptes par la suite (entre adeptes, on se vouvoie). Vous auriez pu y rester ! »

Certes.

J'ai avalé, j'ai risqué ma vie, et il ne se passe rien. Cinq minutes, dix minutes, un quart d'heure. Et un quart d'heure, c'est un temps suffisant pour voir tout votre monde s'écrouler. Comme si j'avais juste avalé un grain de riz, en effet. Quelque chose de minable. Une vaste supercherie, vaste comme une vie.

Je suis assis dans mon fauteuil et je ne sens rien, à part une émotion bien familière, une émotion qu'il n'est pas besoin d'être alchimiste pour la sentir vous envahir : une immense colère. Un dépit colossal. Plus que ça : un désespoir absolu.

Une rage devant ce gâchis, l'envie d'y mettre le feu. Tous des fumistes ! Quinze ans pour rien ! Quinze ans de recherches vaines. Quinze années à passer mes nuits comme un rat dans son souterrain, quinze années de travail acharné, à me retourner les entrailles et à creuser celles de la Terre pour en toucher du doigt le secret... et rien. Quinze ans de double vie au prix de sacrifices familiaux, d'efforts innombrables contre le découragement, de lutte contre la matière, de lutte contre les préjugés et les quolibets de la société, de solitude obstinée, de ténacité à coups de burin, de sacrifices, de recherches, d'espoirs, aussi.

L'espoir, c'est peut-être ça qu'il est le plus difficile de perdre, en cet instant qui aurait dû être un feu d'artifice, et qui n'est rien d'autre qu'un gigantesque et piètre flop. Un château de cartes qui s'écroule, un monde de croyances balayé, le temps d'une déglutition. Ils avaient raison, ceux qui disaient que tout cela n'était que du vent. J'ai su faire de l'or, la belle affaire !

À cet instant, j'en ai la profonde et intime conviction renouvelée : bien sûr que je n'ai jamais cherché à faire de l'or pour faire de l'or ! Si j'avais vraiment voulu faire fortune, je l'aurais fait dans la vie civile, dans le monde ordinaire, j'étais bien parti pour cela. Mais cette vie civile je l'avais mise au second plan, afin de me consacrer à cette vraie quête souterraine bien plus essentielle à mes yeux, souterraine et pourtant plus près du ciel. Et tout ça pour quoi ? Pour rester là, assis dans mon fauteuil, comme un idiot, comme un naïf qui a cru qu'il allait devenir Dieu !

Sur le fronton de mon laboratoire, j'avais écrit : « C'était impossible, alors il l'a fait. » Quel imbécile j'avais été ! Comme je suis amer, en cet instant... Rectifié ? Tu parles ! Purifié ? À d'autres ! Des émotions, j'en ai à ras bord, elles dégueulent

de partout. J'ai cheminé pour rien. J'ai envie d'en vouloir à quelqu'un mais je ne sais pas à qui. La déception me crucifie. *Mon père, pourquoi m'as-tu abandonné?* Ou quelque chose dans le genre...

Alors, puisque la messe est dite, je me lève de mon fauteuil... et c'est là que tout arrive. Je me lève et je tombe. Paf ! De tout mon long. Et je me dis : on y est, je suis mort.

Non seulement je tombe par terre, mais je tombe beaucoup plus bas que le sol. Je tombe, je tombe, je tombe, je tombe... Je tombe dans le noir, dans un noir cotonneux, puis dans un noir tout court, vu que je perds les sensations physiques. Je suis dans un espace immense, je ne sens rien et pourtant, s'il faut mettre des mots, c'est comme si je flottais dans du velours. Je n'ai plus de densité, j'éprouve une expansion infinie. Je gonfle, je gonfle à perte de vue et même au-delà, jusqu'à exploser, d'une explosion silencieuse et lumineuse qui part de derrière les yeux, dans un grand flash blanc, mais sans en être ébloui.

Il est difficile de trouver les mots exacts, car c'est bien sûr au-delà des mots. C'était il y a vingt-cinq ans, mais les souvenirs me sont restés intenses.

Après l'explosion silencieuse, je ne vois plus rien. Je suis dans une plénitude absolue. Je suis aux quatre coins de l'univers. Je suis dans chaque chose, je suis en tout, je n'ai pas d'attente. Je ne peux même pas dire que j'ai la sensation d'exister. Ou alors si, intensément : je suis. Sans contours, sans identité. Dissous.

Et là, il se passe une éternité. Ça ne veut pas dire que c'est long, je n'en sais rien, ça veut dire que le temps n'existe plus.

Ensuite, de partout, arrivent des petits points lumineux. Ils se rassemblent les uns vers les autres. Comme une pelote d'épingles qui aurait été éclatée et qui se reconstitue. Le film

d'une explosion qu'on passerait à l'envers. Ça revient vers moi, c'est douloureux.

Peu à peu, une densification. Tout le contraire de l'expansion en apesanteur que j'avais éprouvée. Le contraire de la plénitude sans contours : des trucs qui arrivent de partout et qui reconstituent un corps, mais un corps recouvert d'épingles. Je sens chaque piqûre d'épingle, des milliers d'épingles tout autour. Comme si le corps se reconstituait à coups d'épingles qui font mal.

À mesure que la densité revient, la douleur augmente : j'ai mal partout, mais partout au sens littéral ! Sauf que partout je ne sais même pas où c'est. À ceci près que je sens désormais des limites. Moi qui faisais corps avec l'infini, voilà que mon corps se dessine par la douleur dans cet infini-là.

J'ai ensuite la sensation d'ouvrir un... je ne connais pas le mot. D'ouvrir quelque chose qui est très loin de moi parce que je suis immense. Et ce truc très très loin, je me rends compte que c'est à moi. Peut-être que c'est une partie de mon corps. Ma main ? Alors j'envoie un ordre à ma main en lui disant : bouge ! J'ai cette sensation d'envoyer un ordre, et que ça me demande une énergie considérable, et cet ordre mobilisant toutes mes forces a pour conséquence que j'arrive à bouger un bout de doigt.

En gros, je suis en train de réintégrer mon corps, et c'est une sensation extrêmement désagréable. Comme si je devais rentrer dans des habits mouillés, collants, lourds, raides, impossibles à manœuvrer. Bouger, ne serait-ce qu'un tout petit peu, me demande un effort colossal.

Et, soudain, je me rends compte que je ne respire pas. Comme si je devais réapprendre à respirer. Je me sens comme un très vieux sac d'aspirateur rempli de poussière, et c'est à travers ça que je dois respirer. Comme si mes poumons étaient

en carton et que je devais pourtant apprendre à les déplier pour que l'air passe, à leur redonner un moelleux qu'ils ont oublié.

Respirer devient vital. Aussitôt supplanté par un autre besoin vital : boire. Soudain, j'ai une soif mortelle. Je n'en peux plus, je n'ai plus de mots pour ce qui m'arrive, je reprends conscience de ce qui m'entoure, mais j'ai une unique obsession : boire. À ce stade, alors que j'étais toujours allongé au sol, j'arrive à m'asseoir. Je m'empare d'un verre d'eau, je le porte à mes lèvres, mais le cauchemar continue : je meurs de soif, je bois, mais c'est horrible, l'eau ne veut pas entrer. J'ai la sensation qu'elle coule dans du sable et non pas dans mon tube digestif. D'ailleurs, je suis incapable de la garder : j'en recrache autant que j'en ai avalé. Je me sens comme un désert aride et craquelé qui est dans un tel manque d'eau qu'il ne la laisse même pas s'infiltrer à l'intérieur.

J'essaie pourtant à nouveau, la soif me dessèche, mais j'arrive à peine à humecter cette mer de sable qui me sert de corps. Une goutte réussit péniblement à passer, et je la sens descendre très précisément, je la sens couler le long de mes parois et atteindre mon œsophage, mon estomac (je ne les ai jamais sentis ainsi) : une simple goutte et tous mes organes internes à l'affût de cette eau providentielle.

Je regarde autour de moi. Il y a une table, une chaise. Je peine à les identifier, je ne sais plus ce que c'est. Tout est plongé dans une sorte de brouillard. J'ai la sensation que l'univers se recompose petit à petit, et péniblement, à partir de celui qui l'observe, c'est-à-dire moi. Mon monde réapparaît, à commencer par le laboratoire autour de moi, mais j'ai la sensation de voir autre chose, au-delà. Une dimension supplémentaire, un éclairage en plus, quelque chose que je n'avais jamais vu, plus profond. Il s'est passé quelque chose de transcendant, quelque chose qui m'aurait traversé.

Je me lève, je marche avec peine, j'ouvre la porte du laboratoire et là... rien ne ressemble à ce que je connaissais. Au point même que je pousse un cri et que je referme la porte. En fait, ça me fiche la trouille. Il faut pourtant que j'ouvre à nouveau la porte et que je regarde ce monde-là en face : un monde de dessin animé aux couleurs criardes où tout m'agresse. J'ai envie de hurler : eh oh ! arrêtez ce vacarme ! Mais c'est un vacarme silencieux, il n'y a que des couleurs insupportables et, surtout, des formes géométriques qui ne ressemblent pas du tout au monde qui m'est familier.

D'abord, un fouillis total. Un éblouissement, avec des couleurs, des formes, des choses incompréhensibles. Je vois passer un chat, ce n'est pas un chat, c'est une spirale qui bouge. Comme si chaque chose était matérialisée par une forme géométrique, une couleur, une ondulation. Puis, petit à petit, au bout de quelques jours, ça se superpose, comme une mise au point : je me rends compte que chaque chose correspond à une forme. Une sorte d'équivalence étrange avec une énergie qui la composerait, sa musique intérieure peut-être, sa résonance, je ne sais pas...

Ensuite, ma vision devient nette pour ce qui est des choses que je connaissais : un chat redevient un chat. Mais toujours avec un petit plus. La luminosité reste néanmoins différente, la texture aussi. J'ai l'impression que les choses sont tissées avec des points granuleux et lumineux, comme si on voyait des fibres optiques qui bougent à l'intérieur, dans tous les sens.

Je vois aussi des choses aux endroits où il n'y a rien, comme une sorte de tissage. Tout est relié à tout. Des ondes, des tas de choses en plus, dans des couleurs que je ne peux pas expliquer, dans une intensité à la fois éblouissante et qui n'éblouit pas. Très lumineux, très coloré, comme surligné

d'un néon, mais pas aveuglant. J'ai la sensation d'être devenu fou.

En outre, entre les formes, je vois des choses qui passent : non seulement des fils qui tissent des liens, mais aussi des trucs qui bougent en permanence, qui circulent entre les forces et les formes. J'ai l'impression de distinguer en tout une trame comme celle d'un tapis, avec des choses dessus, et que les choses se déplacent sur cette trame sans jamais en être coupées. Je sens que toutes sortes d'informations circulent sur cette trame en permanence.

Plus je me concentre sur le monde, plus je le vois comme avant. Mais la réaccoutumance est pénible. Imaginez : à chaque pas que vous faites sur le sol, vous voyez des trous partout ! J'ai l'impression de marcher sur un plancher de verre avec des lignes de toutes parts. Comme il est transparent, il m'est difficile, par exemple, de faire la différence entre le trottoir et la rue : l'écart de niveau est minime, les traits se brouillent. C'est une attention de chaque instant. À la fois une forme d'organisation extrêmement riche et le chaos. En somme, d'autres codes que les miens. Je peux vous dire que ça m'aide à voir la réalité autrement, aujourd'hui, c'est-à-dire comme une gigantesque et complexe trame où tout n'est qu'information en perpétuel état de circulation.

Au bout de quelques jours encore, un peu comme un métal liquide et transparent qui devient solide et opaque en refroidissant, la réalité a repris son opacité, et ce fut pour moi un soulagement. J'ai retrouvé les formes familières, le parquet a cessé d'être transparent, je pouvais marcher sur la terre ferme sans me perdre dans d'infinis échos.

Aujourd'hui, je vois comme tout le monde, avec simplement une acuité particulière et accrue. Et, surtout, il me suffit de plisser les yeux pour retrouver, à la demande, cette

autre vision colorée, géométrique et grouillante, ce filtre que j'ai pris pour de la folie mais qui est un autre calque de la réalité. Le monde tel que nous le connaissons m'apparaît alors comme un voile de noirceur que je peux soulever pour revenir à une sorte de vision poétique.

Quand je suis revenu dans le monde, j'ai appris que j'étais resté enfermé dans mon laboratoire pendant trois semaines. Sans boire et sans manger, dans cet étrange coma hallucinatoire. À l'époque, je n'en ai parlé à personne. Des années plus tard, je suis tombé sur le livre de l'alchimiste anglais Robert Fludd (1574-1637), qui décrit l'ingestion de la pierre et les effets qui ont suivi avec des mots comparables aux miens.

Si je devais n'en garder qu'un seul pour décrire cette expérience indescriptible, je choiserais celui-ci : une renaissance.

Y A-T-IL UNE VIE APRÈS LA PIERRE ?

Ma vie a été coupée en deux. Il y a avant la pierre, et après la pierre. Recevoir la lumière m'a profondément bouleversé. J'ai l'impression que je n'ai pas « changé » : c'est plutôt que je me suis allégé. Je suis resté le même, mais j'ai retiré mes peaux. Et cela m'a permis de voir autrement. De percevoir, de percevoir pour mieux voir.

Ma perception du monde a changé. D'une part, parce que j'ai gagné en acuité : mes sens ont été accrus, j'ai gagné en profondeur et en subtilité. Et d'autre part, j'ai pris conscience d'à quel point le monde est beau : j'ai gagné en émerveillement. Notre monde, je l'ai mieux compris, mieux vu et il m'a paru extraordinaire. Je n'ai eu de cesse, depuis ce jour, de partager cet émerveillement. Il est la raison d'être de ce livre.

Pour revenir à l'état dans lequel j'étais après avoir ingéré cette pierre, je vais tenter de détailler ce que j'ai éprouvé comme révolution intime.

La première conséquence de cette expérience sans précédent, c'est que j'ai cessé d'avoir peur de la mort. Et ça change la vie ! Depuis ce jour, je suis absolument convaincu qu'il y a quelque chose après. Comme ceux qui ont fait l'expérience d'une NDE (*near death experience* : les gens jugés morts cliniquement pendant quelques instants, qui reviennent à la vie et témoignent des visions qu'ils ont eues

pendant ce laps d'absence). Je suis convaincu que ce corps n'est qu'un véhicule temporaire qu'emprunte notre âme pour la durée d'une vie, mais que le chemin de cette âme date de bien avant notre naissance et se prolonge bien après la mort de notre corps physique.

Nous y reviendrons plus loin dans ce livre. Mais une chose est d'adhérer intellectuellement à cette théorie, et une autre d'en avoir la foi, « l'intime conviction », comme on dit, parce qu'on a vécu dans son corps une expérience aussi forte ! Depuis ce jour, c'est pour moi une certitude qui m'apporte une paix profonde au quotidien. Cette vie n'est qu'une vie parmi d'autres. Dans laquelle arrive ce qui doit arriver, et la fin de cette vie n'est pas la fin tout court. C'est même « l'occasion rêvée » (encore une fois, les expressions parlent d'elles-mêmes !) de connaître enfin le mystère de ce qui se passe ensuite, de le co-naître. Et de transférer sa conscience dans un autre véhicule, même si la mémoire, dans la mort, annule tous les fichiers du précédent véhicule.

Une autre conséquence de l'ingestion de la pierre a été une sensation de rajeunissement. Je ne dis pas que je suis revenu comme à vingt ans, comme si j'avais avalé la potion magique d'Obélix... mais il y a de ça quand même. J'ai senti un accroissement de ma souplesse musculaire, une endurance plus longue. Quand je marche, même en montagne, même longtemps, je ne sens pas la fatigue : je le constate d'autant plus quand je suis avec des groupes. Quant à la souplesse, elle m'a permis, entre autres, d'inventer la danse des lettres hébraïques, dont je vous parlerai plus loin. Et, de manière plus générale, je dirais que la pierre a accru ma sensibilité artistique.

Cette sensation de rajeunissement (ou plutôt de ralentissement du vieillissement) est liée aussi à un système

immunitaire solide. Sans me prétendre invincible, disons que je ne tombe plus jamais malade. Je sens que mon métabolisme tourne autrement. Si jamais j'ingère quelque chose qui ne me réussit pas, mon corps l'évacue instantanément. Et puis je peux manger autant que je veux : depuis ce jour, donc depuis vingt-cinq ans, je n'ai pas pris un gramme, comme si mon poids était resté sur « pause ». Et, à soixante ans passés, je n'ai pas besoin de lunettes pour lire. Ni ma vue ni mon ouïe n'ont baissé. Je n'éprouve pas plus de fatigue que quand j'étais jeune. Comme si quelque chose s'était figé. Les gens qui ne me voient pas pendant plusieurs années m'en font souvent la remarque : « On dirait que tu ne vieillis pas ! » Je pense que je vieillis néanmoins, mais plus lentement que la plupart des autres.

La perception que j'ai de mon corps a changé aussi. D'ailleurs, j'ai tendance à dire « ce corps » plutôt que « mon corps ». Je le considère comme une machine, avec ses tuyaux, ses fluides, ses mécanismes perfectionnés... Autrefois, je n'aurais pas pu assister à une autopsie ou à une intervention chirurgicale. Aujourd'hui, ça me paraît simplement normal. Cette relative indifférence ne m'empêche pas d'être admiratif. Je me regarde fonctionner et je m'en félicite souvent, comme si je contemplais ça de l'extérieur et que je me disais : bien fichu ce corps, ça marche drôlement bien ! Une vraie distanciation. Mais je l'aime bien ; en plus, il m'est familier. Je trouve que c'est un véhicule formidable. J'en prends soin comme d'une voiture. Mais s'il faut changer de voiture un jour, eh bien ça ne me fera rien, je n'y suis pas attaché, pas plus qu'à aucun bien matériel. Je n'ai pas l'impression que c'est « moi ».

Pour rester dans le physiologique, j'ai également perçu une amélioration de mes sens. J'ai déjà parlé de cette

double vision du monde comme d'une trame de symboles géométriques, que j'ai conservée en arrière-plan et que je peux convoquer. Il m'est d'ailleurs arrivé de vouloir frotter sur une table une tache qui ne partait pas, pour la bonne raison que la tache n'existait pas, du moins pas dans cette réalité-là...

Pour ce qui est de ma vue, je dirais qu'elle s'est améliorée. Comme si des détails me « sautaient aux yeux » alors que d'autres personnes autour de moi ne les ont pas encore vus. Un quartz à deux cents mètres, au bord du chemin, que je montre à mon fils et qui se moque de moi parce qu'il ne voit rien (tu es fou, Papa) ; on se rapproche et il est là. Les trèfles à quatre feuilles que l'on cherche dans un tapis de verdure : il n'y en a qu'un, caché parmi mille autres trèfles ordinaires, et je le vois. Comme si les contours de chaque chose étaient plus précis et s'adressaient à moi, pourvu que j'y prête une attention particulière. D'ailleurs, c'est ainsi que je pourrais le mieux résumer ce qui m'a été donné : une attention particulière au monde. Enfin, il m'arrive de percevoir des images rémanentes : quelqu'un qui bouge et je vois, comme une traînée, derrière lui, les images des mouvements décomposés qui ont précédé l'instant présent.

De la même façon, mon ouïe perçoit des harmoniques qui m'étaient inaudibles auparavant. Là où j'entendais « ploc » avant, j'entends « ploc ploc ploc pling plong ». Comme si les sons se prolongeaient d'échos. Comme si la réalité tout entière, à tous les niveaux, se prolongeait d'échos imperceptibles qui la rendaient plus profonde qu'il n'y paraît. Et il peut m'arriver d'entendre une épingle qui tombe au loin ou de distinguer une conversation lointaine dans un brouhaha, parce que j'y tends l'oreille. Ce n'est pas un don auditif continu, mais je peux le déclencher.

Que ce soit en matière de vue ou d'ouïe, je dirais que j'ai accru mon discernement : cerner ce qui est important dans une masse de choses apparemment indistinctes.

Mon odorat s'est modifié, peut-être même ai-je restreint la palette d'odeurs au lieu de l'agrandir, mais il m'a été donné de percevoir des odeurs là où il semblait ne pas y en avoir, de sentir des notes florales dans du métal, par exemple. Avec une sensation de décalage comparable à ce que j'éprouve avec ma vue.

Quant au toucher et au goût, ils se sont comme alliés pour me permettre des sensations étranges : sentir sur la bouche le goût de ce que j'ai dans la main, notamment les différents métaux. C'est ce qui m'a permis de mettre au point le principe de la carte métallique, dont je vous parlerai plus loin.

J'ai développé également des compétences qui sont plus difficiles à résumer en quelques mots ici, et qui relèvent d'un savoir-faire lié à l'expérience de l'oratoire autant que d'un don que m'aurait conféré cette pierre, mais j'en reparlerai plus loin aussi : une capacité à ouvrir des portes vers d'autres mondes et à communiquer avec des intercesseurs comme les élémentaux. Mais peut-être, à ce stade, n'êtes-vous pas encore prêts à entendre parler de la réalité non ordinaire. Nous y reviendrons, le voyage n'est pas fini...

Je voudrais vous parler surtout de ce qui est le plus important parmi tous ces changements : ce que j'appelle de façon imagée « l'accès à la Grande Bibliothèque ». Il m'a été permis, dès lors, d'accéder à des connaissances qui dépassaient complètement mes champs de compétences. Connaissances d'ordre culturel ou scientifique, dans des domaines précis que je ne maîtrisais pas. Et connaissances intuitives de l'âme humaine, face à des gens que je ne connaissais pas.

Ça se rapproche probablement de ce que la philosophie indienne appelle les annales akashiques ou de ce que la psychanalyse nomme l'inconscient collectif, tandis que les médiums parleront de leurs guides de lumière et que les religieux l'engloberont dans le *donum dei*. Tous ces mots ne font pas partie de mon vocabulaire et, bien qu'il y ait des points communs (car toutes les voies initiatiques sont comparables), je préfère m'en tenir uniquement au récit de mon expérience, sans la rattacher à l'un de ces systèmes de pensée qui ne sont pas les miens. Je les cite néanmoins parce qu'on me pose souvent la question de savoir si ce que j'ai vécu est comme ci ou comme ça, si on peut le rattacher à tel ou tel dogme ou système de croyances. Débrouillez-vous avec vos croyances : ce sont elles qui habillent la réalité telle que vous la voyez. Je m'en tiendrai au récit des faits et de ce que j'ai éprouvé.

Pour résumer, j'ai la sensation d'être devenu le vecteur de quelque chose qui me dépasse, le passeur d'une connaissance qui est bien au-delà de moi, qui me traverse, dont je me sers pour éclairer les gens, mais, surtout, dont je suis le serviteur. À tous ceux qui me demandent : « Suivre une voie, ça sert à quoi ? » je réponds : « Ça ne sert à rien, c'est elle qui se sert de vous... » Pour rester humble, je dirais que je me sens souvent comme un simple robinet. J'ai besoin qu'autrui m'ouvre, j'ai besoin qu'on tourne le robinet, que la demande m'arrive, et là je laisse s'écouler le flot qui me vient, y compris ce que je sais sans savoir que je le sais.

Je l'éprouve notamment lors des conférences que je donne. Je ne prépare jamais rien : je me rends disponible. Je maîtrise seulement les premières minutes. Ensuite, ça part tout seul. Les idées et les mots s'enchaînent, souvent de plus en plus rapidement, ça vient comme ça vient, ça prend des

détours mais je retombe toujours sur mes pattes, c'est une sorte de tourbillon dont je ne suis pas le chef d'orchestre, mais l'instrument.

J'ai l'impression d'être physiquement témoin de ce qui se passe, j'entends ce que je dis avec un léger écho, comme si j'étais en arrière. Si on me demande de répéter ce que je viens de dire, cela m'est difficile: c'est dit, c'est passé, ce n'était pas prémédité. Et si j'ai l'occasion d'écouter par la suite un enregistrement de la conférence, il m'arrive parfois de prendre des notes, en me disant: pas mal, ce truc! Alors que c'est moi qui l'ai dit. Sans vanité, juste parce que je suis moi-même surpris de ce qui m'a traversé.

J'ai développé aussi une attention particulière à ce que disent les mots quand on les décompose lettre par lettre, et ce sens caché se révèle particulièrement dans les prénoms. Nous portons tous un prénom, mais je suis convaincu que c'est également le prénom qui nous porte. Et qu'il a des choses à nous révéler – l'être par lettre. Une sorte de programme, dans sa musique, qui nous guide inconsciemment (cela fera l'objet d'un livre à part entière ultérieurement, car il m'est instamment réclamé). J'en fais la démonstration au cours des conférences, quand j'aborde la langue des oiseaux. Je propose à quelques personnes successives dans le public de me donner leur prénom et je dresse, à partir de ce prénom, les grandes lignes de leur parcours de vie et de leur tempérament.

Quand j'ai ce prénom et la personne en face de moi, encore une fois, il se passe quelque chose qui me dépasse: une sorte de prescience de ce que je dois dire, une évidence. Les mots précèdent ma pensée et je déroule des informations que je dois même parfois refréner, afin de ne pas mettre dans l'embarras la personne, qui verrait son intimité exposée. J'ai affaire, la plupart du temps, à de parfaits inconnus!

Quand je parle d'accès à une grande bibliothèque virtuelle, ce n'est pas seulement une encyclopédie, cela comprend aussi les pages blanches de l'annuaire, comme si j'avais la possibilité d'entrer chez les gens ! Ou du moins de pousser une porte inhabituelle. Du coup, lors de ces conférences, je suis assailli de demandes, les gens lancent leur prénom dans un cri, je ne peux pas répondre à tout le monde et surtout je ne le veux pas : je ne suis pas un artiste de cirque. Mais quand « ça » se manifeste, il faut que ça sorte.

Je perçois, je perce soi. Je devine qu'un tel a fait une fugue à cinq ans, qu'une telle s'est cassé le pied gauche, qu'un autre s'est fâché avec son père. Ou alors je dis : vous devriez faire ce métier-là, et c'est justement le cas. Ce sont des visions assez précises. Ce n'est pas un jeu ni une déduction de ce que dégage un visage, d'autant qu'il m'est arrivé de le faire sur des vastes scènes, avec des spots dirigés vers moi qui m'éblouissent et où je ne distingue qu'à peine les gens du public dans l'obscurité. Il peut m'arriver de tenir un propos général sur la langue des oiseaux devant une salle de cinq cents personnes, et d'un coup je désigne quelqu'un dans le public et je dis : vous, là-bas, ça doit vous concerner, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas rencontré tel problème ? Et la personne s'effondre parce que c'est vrai. Ça m'est venu tout seul.

Idem à la radio, où les auditeurs me proposent d'analyser de la même façon des mots dans des langues étrangères que je ne connais pas : je décompose lettre par lettre et j'en arrive à deviner le sens du mot.

Quand il s'agit d'un prénom, je donne les clés d'interprétation à partir des lettres, c'est vrai, mais celles-ci ne fournissent que l'ossature. Ensuite, toute la chair autour, ce qui fait la cohérence et l'identité de la personne, ça me vient par des voies que je ne m'explique pas.

Moi qui ai passé toute mon enfance à démonter des choses pour comprendre comment elles étaient montées, puis toutes mes années d'étudiant à en démontrer, eh bien j'en viens à glisser vers un usage d'outils que je n'explique pas. Et, curieusement, je suis bien avec ça. Je n'éprouve pas l'envie de les expliquer, ni pour moi, ni afin de justifier auprès de quiconque ma légitimité. Écoute et prend qui veut... Mais force est de constater que c'est souvent stupéfiant.

Lors des conférences, ou même au cours d'un dîner entre amis, parfois il se passe « quelque chose » de particulier. Je sens que ça descend sur moi. Une brève sensation d'étouffement, des frissons qui montent dans les épaules jusqu'à la tête, le corps qui vibre, un peu comme si j'avais mis le doigt dans une prise, une surcharge. Et là je suis emporté par l'exaltation : ça passe à travers moi et je parle de plus en plus vite, avec l'absolue certitude que ce que je dis est juste, d'autant plus juste que ça ne vient pas de moi. Et je sens que le pouvoir de mes paroles est comme démultiplié. Je vois les gens recevoir un flot d'émotions comme un seau d'eau qui leur serait déversé sur la tête, je le vois. D'ailleurs le silence devient absolu, tous sont comme suspendus, et moi je pioche dans tous les sens sans savoir où je vais, mais un discours se construit qui a sa logique propre, laquelle ne m'appartient pas. Implacable et efficace.

Parfois le temps de la conférence est dépassé, mais personne ne bouge, le temps s'arrête. J'ai même fait un jour une intervention dans un lycée, dans une cité. On m'avait prévenu que les élèves seraient intenable. Ah bon ? Ils étaient fascinés. On aurait entendu une mouche voler ! À un moment, un bruit tonitruant a retenti, mais personne n'a bougé, ils me fixaient et moi je chevauchais mon histoire au grand galop. Par la suite, le proviseur m'a appris que le bruit

tonitruant, c'était la sonnerie de fin de cours, et que c'était la première fois de sa carrière qu'il voyait une classe ne pas broncher à cet appel. Mais nous étions tous saisis dans une situation qui exerçait sur nous un pouvoir plus fort que nous. Et c'était beau.

Il m'est arrivé de faire de très longues émissions de radio, sept heures de direct, toute une nuit. C'est censé être très fatigant, mais dans ces cas-là je n'éprouve aucune fatigue, parce que je suis porté par les questions qu'on me pose. En mode « robinet », je m'écoule sans effort : on me demande, je donne. Je délivre mon message. Puissé-je délivrer quelques prisonniers au passage !

Alors j'attends qu'on me sollicite, je me tiens disponible... et je suis très sollicité, beaucoup plus que je ne peux donner. Je refuse des conférences et des interventions presque chaque jour. Je délivre ce que je peux. Faire mon show, je m'y prête parce qu'on l'attend de moi, mais ce n'est pas une démarche volontariste. Si je m'écoutais, si cela ne tenait qu'à moi, je passerais mes journées à ne rien faire d'autre que marcher dans la nature. Mais je vous parie que même si je pars marcher au fond des bois, il va m'arriver un truc : du milieu de nulle part je vais croiser quelqu'un qui va me demander quelque chose. À tous les coups.

Je suis une sorte de veilleur. Je veille pour le cas où il se passe quelque chose. Alors je prends l'ordre de mission que l'on me donne. Je n'ai pas du tout envie de m'engager. Au contraire, je me dégage et je me rends disponible pour ces ordres de mission.

Une autre occurrence de ce phénomène de connaissance qui me tombe dessus, c'est quand je suis en présence de personnes qui ont un domaine de compétence bien précis et qui me demandent mon avis, alors que je n'y connais rien.

Conservateurs de musée, hommes d'affaires, scientifiques, artisans de pointe, que sais-je... Je ne suis pas censé savoir quoi leur répondre, et pourtant je le sais. C'est comme si, par contagion, je devinais ce qu'ils savent et je peux converser avec eux, voire leur apporter un éclairage qui leur est utile.

Par exemple, je suis devant un tableau que je n'ai jamais vu avant, mais il me « parle », alors je raconte: quand le peintre a fait ça, il pensait à ci et à ça, il était dans cet état-là, voilà pourquoi il a mis ce détail ici, etc. Je n'en sais rien du tout, je le devine, je le sens. Et, la plupart du temps, c'est vrai! Et les historiens d'art qui ont assisté à la scène me demandent: mais comment tu sais ça? Ce n'est pas un savoir encyclopédique, c'est plutôt comme si je pouvais me mettre dans la peau de celui qui l'a peint.

Un autre exemple: je visite le château de Versailles avec le président du domaine. Il vient de recevoir une commode extraordinaire, avec des couleurs irisées étonnantes. Il me dit: « Personne n'a trouvé en quoi elle est faite, mais moi je le sais. » Et, au moment où il me dit ça, j'ai la vision de quelqu'un qui colle une aile de papillon. Et je lui dis: « Ce sont des ailes de papillon. » C'était bien des ailes de papillon! Il était sidéré. Il m'a demandé comment je pouvais le savoir. La réponse la plus juste aurait été de dire: « Je l'ai vu », mais les gens acceptent mal cette explication, ils préfèrent croire que vous l'avez déduit. Est-ce que c'est de la déduction? Je n'en sais rien. Mais pour moi ce n'est pas l'aboutissement d'un raisonnement. C'est immédiat, c'est clos, c'est une évidence qui se présente à moi et je ne fais que la prononcer.

Je peux vous raconter une autre anecdote: je suis au British Museum avec mes enfants. Nous sommes devant un sarcophage couvert de hiéroglyphes. Bien sûr, je ne sais pas les déchiffrer, mais j'invente: je suis juste un papa qui raconte

une histoire à ses enfants à partir de ce qu'il voit. Et là, il y a un homme qui vient me taper dans le dos. Il travaille au musée, il parle français et il me demande : comment savez-vous tout ça ? Je rigole, je lui explique que j'invente. Il me répond : mais c'est exactement ce que signifient ces hiéroglyphes !

Cette propension à deviner les histoires à partir d'un objet ou d'un lieu qui en sont imprégnés est ce qui m'a permis d'élaborer des voyages au cours desquels je conduis des groupes d'endroits sacrés en clairières enchantées. J'y reviendrai quand je vous parlerai de ces voyages : il suffit souvent que je pose la main sur un dolmen pour que son histoire se manifeste.

Quand j'ai écrit le recueil de contes *Le Disciple*, il y a des détails que j'ai rédigés sans savoir pourquoi et la réponse m'est arrivée vingt pages après. Quand les personnages se lancent des blagues, ça me fait rire moi-même, ils me surprennent. Je prends beaucoup de plaisir à écrire parce que je vis avec mes personnages, je vis ce qu'ils vivent, je sens ce qu'ils sentent. Quand j'ai écrit des scénarios, il y a des personnages qui sont apparus parce que je les voyais. Ma difficulté, c'était de me retenir de dire au héros : attention, il y en a un là, sur le côté ! Parce que j'étais complètement dedans, comme un enfant.

Alors, quand il s'agit d'un roman ou d'un scénario, c'est très jouissif que d'osciller entre ce qu'on sait et ce qui nous prend par surprise, et aussi de savoir des choses mais de décider de ne les révéler que plus tard. C'est tout le jeu de l'auteur. Mais c'est plus délicat dans la vraie vie, parce qu'il m'arrive de voir, de savoir ou de deviner des choses, concernant des gens qui m'entourent, et de devoir tenir ma langue. Certains avertissements peuvent être délivrés, mais, la plupart du temps, on vit ce qu'on doit vivre, et c'est tout. À chacun son chemin, je ne fais surtout pas d'ingérence.

Heureusement, en ce qui concerne mon propre avenir et celui de mes proches, je ne vois rien et surtout je ne veux rien voir, donc je préserve ce brouillard. Je n'ai pas le destin d'un médium. Si mes enfants suivent une voie qui ne me plaît pas, je les laisse faire, tant que ça ne les met pas en danger. J'essaie d'infléchir le moins possible le cours des choses... car les voies du Seigneur sont impénétrables, comme on dit. Qui suis-je pour prétendre gripper la roue de mon grain de sel ?

Je n'explique pas ce phénomène. J'ai la sensation d'être au service d'une information qui se diffuse par ma bouche. Intuition ou inspiration ? L'inspiration, *in spiritus*, c'est le souffle de l'Esprit qui descend. Si l'alchimie est un art, l'alchimiste en est l'artiste inspiré. Tous les artistes inspirés ne sont pas pour autant croyants.

Alors, d'où vient cette information ? Est-ce la parole divine ? L'univers a-t-il une conscience ? C'est une vaste question. Les alchimistes ont souvent été religieux, et donc a fortiori croyants ; ce n'est pas mon cas. Mais j'ai changé. Il fut un temps où j'aurais affirmé : non, il n'y a pas de Dieu. Aujourd'hui, je me contente de dire que je ne sais pas.

Je n'exclus rien. Ni une conscience globale qui aurait un dessein, ni l'hypothèse d'un flot de corrélations qui se manifesterait au moment où j'en ai besoin pour répondre à une attente. Car je ne peux pas me mettre dans cet état comme on appuie soi-même sur un bouton : j'ai besoin qu'on m'en fasse la demande, qu'on sollicite cette information. Et elle ne vient pas de moi, je ne suis ni la source, ni le bénéficiaire, seulement le vecteur.

Le journal *La Croix* a publié un article sur moi, signé d'un homme d'Église. Il dit de moi : « Il a trouvé Dieu ! » C'est lui qui le dit, pas moi. J'en ai été extrêmement surpris. Je sais que je suis cité également sur des sites musulmans très sérieux,

pour des interprétations que j'ai pu faire de sourates. Je ne suis pourtant ni catholique ni musulman. Mais l'alchimie est œcuménique, et c'est ce que j'aime aussi dans cette vision du monde. Commune à toutes les cultures, portée par des femmes comme par des hommes, sans distinction d'origine, de couleur, de parti politique ou de religion. C'est une voie qui est bien au-dessus de ces différences. De l'ordre du mythe originel, commun à toute l'humanité et même au-delà : la recherche d'un principe universel.

C'est de cette voie-là, de cette voix-là, que j'ai accepté d'être le serviteur.

ADEPTE RECONNU PAR SES PAIRS

L'alchimiste qui a réussi le Grand Œuvre est appelé un adepte. « Est appelé par qui ? » me direz-vous, puisqu'il travaille dans la solitude de son laboratoire et qu'il se garde bien d'en parler à quiconque ! Eh bien justement, les miracles ne font que commencer. L'alchimiste est reconnu et appelé par ses pairs.

L'histoire pourrait se passer sur le mont Saint-Michel. Extérieur nuit. Je suis en haut de la tour nord. Je regarde la mer. Je suis béat parce que je suis bien : j'ai trouvé la pierre il y a quelques mois. C'est l'aboutissement d'une vie de travail.

Soudain, un homme vient à côté de moi et me met la main sur l'épaule. Je suis surpris, c'est la nuit, mais je comprends que ce n'est pas une agression. C'est lui qui me parle en premier.

— On est bien, hein ?

— Oui, on est bien.

— Quelle vision du monde on peut avoir !

— Oui, c'est beau.

— Mais vous voyez la lumière sur la grève, là-bas ?

— Oui... c'est beau.

— Vous savez que si vous voyez ces lumières, c'est parce que vous avez trouvé la pierre ?

Là, je suis très surpris. Il y a des illuminés partout, les gens me reconnaissent parfois dans la rue parce qu'ils m'ont vu

quelque part et ils se font parfois des délires sur moi. Mais là, dans l'intensité, c'est différent. Alors, chose que je n'aurais jamais répondu en d'autres circonstances, je dis: « oui ». Ma première réaction aurait pu être de dire: « Pourquoi je vous dirais ça? Vous êtes qui? » Trouver la pierre, ce n'est pas quelque chose qu'on va crier sur les toits. Mais là, j'ai confiance. Le type me regarde et dit: « Je sais. » Je ne lui ai même pas demandé comment il savait, parce qu'à la manière dont il l'a dit, ça ne faisait pas l'ombre d'un doute.

Rien que d'y penser, j'ai des frissons. C'était un homme vaguement de mon âge. Dans le flou de mon souvenir et dans mon imaginaire de l'époque, il ressemblait à un templier. Je l'ai peu vu, il faisait nuit, il était dans l'ombre. Costaud, barbu, pas du tout l'image que je me faisais d'un adepte. Pour moi, un adepte, c'était plus quelqu'un qui va dans la transparence. Alors que ceux que j'ai rencontrés, ce n'était pas du tout ça: des gens qui étaient dans la vie, dans le monde. Des actifs qui « en voulaient ».

Il me dit: « Bienvenue, j'ai été chargé de vous recevoir. Venez marcher... » Entre adeptes, on se vouvoie. J'en connais d'autres aujourd'hui, nous sommes assez proches, nous nous fréquentons depuis des années, mais nous conservons cette marque de respect. Ce n'est pas une marque de distance, au contraire, on est d'égal à égal, c'est très reposant: ne pas avoir besoin de demander et ne pas avoir besoin qu'on vous demande. Je peux dire que dans 99 % des rapports humains que j'ai, les gens ont quelque chose à me demander. Même entre amis: tiens, au fait, toi qui sais...

Là, au contraire, je rencontre un frère. Qui me signifie: bienvenue à la maison, tu rentres au bercail. Pose tes valises, assieds-toi, ne t'occupe de rien.

C'est exceptionnel.

Après, on discute, mais pas de ce qu'on a fait, puisqu'on n'a rien à prouver. Ni « Comment tu en es arrivé là ? » ni « Et toi, est-ce que tu as eu du mal à... ? », etc. Non, on s'en fiche, on ne sait rien de l'autre et ce n'est pas nécessaire. On s'est trouvé.

Ce jour-là, j'ai reçu mon nom d'alchimiste. C'est ainsi : on a un nom dans la vie civile et un nom d'alchimiste, qui nous est donné par nos pairs. J'ai connu un adepte en Italie qui s'appelait Buona Verde, « le Bon Vert », j'aimais bien son nom. Moi, on m'a donné le nom d'Ori Faber. De « tailleur de pierre » (Burensteinas) je suis passé à « faiseur de lumière ». D'ailleurs, il est curieux de constater que certains alchimistes portent un patronyme qui peut être entendu, dans la langue des oiseaux, comme significatif. Nicolas Flamel : la flamme de Dieu (*El* en hébreu). Eugène Canseliet, « quand sel y est », le disciple de Fulcanelli (où l'on entendra Vulcain, mais c'est un pseudonyme)...

J'ai eu l'occasion, par la suite, d'assister à des assemblées d'adeptes. C'est très rare, mais il peut arriver qu'on se donne rendez-vous ponctuellement pour profiter d'un lieu précis à un moment précis. Il s'en dégage une fraternité informelle, sans chef, sans rituel.

On dit qu'il y a dix adeptes par siècle. J'en connais sept en Europe. En France, nous sommes trois : cet homme que j'ai rencontré sur le mont Saint-Michel, une femme et moi. Une femme en Irlande, un homme en Italie... J'en ai connu deux autres qui sont morts aujourd'hui : Buona Verde en Italie et Henri de La Croix-Haute. Lui aussi m'a reconnu instantanément. Comment savait-il qui j'étais ? Je ne peux pas vous le révéler ici. Mais je ferais exactement la même chose aujourd'hui. Reconnaître un adepte, quand on est adepte soi-même, c'est le B.A.-BA. En même temps,

songez-y dans votre propre métier: combien de temps mettriez-vous pour reconnaître quelqu'un qui travaille dans le même domaine? Combien de questions vous faudrait-il pour tester la personne? Un tailleur de pierre reconnaît un autre tailleur de pierre en quelques instants: la posture, les mains, la manière de bouger. Pas même besoin de parler: son attitude le révèle.

Je n'exclus pas qu'il y ait d'autres adeptes dans le monde qui se tiennent au secret. On reconnaît un adepte, mais encore faut-il avoir le regard attiré. Le monde est vaste. Mais si vous êtes adepte et que vous en croisez un, même dans la foule, vous le saurez instantanément, oui: quelque chose passe, une onde...

Beaucoup d'alchimistes se prétendent adeptes; bien peu le sont. Ils peuvent avoir trouvé la pierre végétale, mais seule la pierre minérale confère ces pouvoirs spécifiques et seul cet aboutissement est considéré comme le Grand Œuvre. Autrefois, quand on se croisait sur le chemin de Saint-Jacques, on trinquait dans une coquille qui servait de coupe. Cette coutume persiste dans certaines occasions. Dans la coupe d'un adepte, la surface du vin devient irisée, mais il faut avoir l'œil pour le voir. Quand l'autre coquille de vin n'est pas irisée, l'adepte le voit et sait que l'autre n'en est pas un, quoi qu'il prétende, mais il se tait. Au contraire, quand les deux coupes sont irisées, les deux adeptes le voient: ils se tapent dans le dos et ils parlent boutique. On dit alors que l'on « passe à travers les plumes du paon ». Il se passe des choses que l'on ne peut pas expliquer, c'est ce qu'il y a de beau dans l'art. Si on met des explications partout, on perd la lumière...

Je sens que vous êtes frustrés, que vous voudriez en savoir plus. Mais pourquoï, quand on met deux alchimistes

à travailler avec le même métal et des creusets identiques sur le même feu, chez l'un ça fond et chez l'autre non ? Il n'y a aucune raison technique, mécanique. Le résultat dépend de l'expérimentateur ; j'espère l'avoir assez détaillé. L'alchimiste, le vrai, perçoit des choses que d'autres ne perçoivent pas.

On dit souvent que les Inuits ont toute une ribambelle de mots pour désigner la neige : *qanik* pour la neige qui tombe, *quanittaq* si elle est fraîchement tombée, *stitilluqaaq* pour la neige durcie après une tempête, *maujacq* quand on s'enfonce dedans, *illusaq* si on peut en faire un igloo, *aniu* si on peut en faire de l'eau, etc. Pour nous, c'est juste de la neige. Blanche et partout semblable, tout juste poudreuse ou verglacée. Pour eux, c'est un univers de subtilités qu'ils ont appris à distinguer.

Il faut admettre que l'alchimiste acquiert, lui aussi, un discernement qui lui permet de voir ce sur quoi le regard ordinaire glisse sans y voir du sens. Il affûte ses sens. Il retire les chicanes qu'il y a entre la perception et la représentation. On dit aussi qu'il apprend à voir avec le cœur et non avec sa tête. Il voit des choses impossibles. L'impossible et l'extraordinaire ne sont pas ce qui pousse un alchimiste sur la voie, il ne les cherche pas. Mais, quand cela se manifeste, il l'accepte comme faisant partie de la réalité non ordinaire.

Il ne s'agit pas d'une autre réalité. C'est tangible. Le métal vitrifié est tangible. Il est transparent comme du verre mais il sonne comme du métal. Quand je le montre à des verriers, ils l'ont sous les yeux et ils persistent à dire : c'est impossible. J'ai travaillé avec des métallurgistes. On a réussi à faire des lames très particulières. Imaginez : une épée dont la lame est transparente, mais solide comme de l'acier ! On l'a montrée à l'École des mines. Les ingénieurs l'avaient dans la main, mais ils ont dit : ce n'est pas possible.

C'est pourquoi j'ai cessé de vouloir convaincre les gens. Convaincre, c'est vaincre avec. Les vaincre avec des preuves tangibles, à quoi bon ? Je ne mène pas un combat. Je ne cherche pas à les faire capituler – étymologiquement, « faire tomber leur tête ». Ou alors seulement au sens de : « m'adresser à leur cœur ». Et ça ne passe généralement pas par des arguments scientifiques ni par des preuves tangibles...

Un alchimiste qui a reçu la lumière n'éprouve pas le besoin d'être reconnu comme adepte, sinon par ses pairs. Si son ego avait besoin de cette reconnaissance de la part des gens autour de lui, d'un public, c'est qu'il ne serait pas correctement rectifié. Alors, bien sûr, l'orgueil est toujours là, le démon est tapi, mais il guette : on peut avoir la tentation d'en mettre plein les yeux, c'est si facile... mais si vain.

En tant qu'adepte, on peut obtenir une filiation qui nous confère le droit de donner les sacrements. Il m'est arrivé de célébrer en toute légitimité des baptêmes et des mariages. Évidemment, j'ai fait cela à ma sauce, avec un esprit derrière, l'invocation de vraies forces qui viennent bénir ce moment...

Ça vous paraît étrange ? C'est que vous avez oublié de quoi est fait le Saint Chrême dont on sacre les rois : non seulement de l'huile d'olive et des parfums, mais aussi de quelques gouttes d'une huile mystérieuse qui a été donnée à l'homme par Dieu. Le *donum dei*, toujours. Les Révolutionnaires ne s'y sont pas trompés : en 1793, ils brisent solennellement la Sainte Ampoule, transmise religieusement de siècle en siècle et conservée dans la cathédrale de Reims. Ils la brisent afin qu'aucun roi ne puisse plus jamais être oint, donc institué roi de droit divin. Or, cette huile est issue, à l'origine, de la pierre de Salomon, qui n'est autre qu'une pierre philosophale, telle que la Bible la décrit textuellement : une pierre dans laquelle l'Esprit descend. Par cette huile, le roi reçoit la lumière

divine, censé le rectifier et l'éclairer (on notera toutefois qu'il ne l'ingère pas).

Certaines Églises reconnaissent les adeptes comme ayant reçu de Dieu le don de réaliser cette pierre divine. Et, partant de là, leur accorde une filiation. Je me suis présenté devant des cisterciens, qui sont par ailleurs les détenteurs de nombreuses traditions pas forcément chrétiennes. Quand on a fait la pierre, on a vu des choses qui ne sont décrites nulle part ailleurs.

Par la suite, j'ai eu l'occasion d'être « reconnu » d'autres façons, par des gens qui ne font pas de l'alchimie, mais qui ont accompli leur voie à leur manière. Au Japon, par exemple, un maître forgeron de sabres commence à forger un sabre. Nous sommes plusieurs dans son atelier, il me donne les outils, je continue son travail. Alors il vire tout le monde, nous restons ensemble. Je ne parle pas japonais, il ne parle ni le français ni l'anglais, mais nous éprouvons cette fraternité particulière, instantanée. Si je n'avais pas su m'emparer des outils comme il le fallait, c'était fini, en deux secondes j'étais exclu comme les autres, sans un mot.

En Afrique, j'ai été reconnu aussi spontanément par des grands sorciers. Ils ont tout de suite compris qu'on avait quelque chose en commun. Et des swamis hindous qui avaient fait du yoga toute leur vie : chacun avec nos mots, on parlait de la même chose. Aux États-Unis j'ai eu la chance de rencontrer Cleve Backster, l'inventeur du détecteur de mensonges, mais surtout celui qui est à la source de toutes les recherches sur la pensée des plantes. On s'est sauté au cou comme de vieilles médailles...

L'alchimie est universelle, c'est pourquoi elle trouve des corrélations dans toutes sortes de voies. Un jour, je cesserai de parler d'alchimie pour ne plus employer que le mot de « philosophie » : littéralement, l'amour de la sagesse.

LA CRÉATION DU MONDE

J'ai commencé à faire de l'alchimie pour prouver que ça n'existait pas. Il s'est passé des choses. J'ai eu le choix entre me dire : houlà, c'est dangereux, je reste dans mon monde, bien à l'abri ! Ou bien : je mets le doigt dedans et ça risque de changer ma vie.

J'ai mis le doigt dedans. Je ne l'ai plus retiré. Ça a changé ma vie.

L'alchimie est une voie extrêmement dérangeante. Elle dérange votre raison, votre famille, votre travail. Ce n'est pas une marotte à laquelle on s'adonne à ses moments perdus comme on ferait du train électrique ou de la peinture sur soie. C'est une philosophie, une manière de vivre, de respirer, d'être. C'est aussi une autre vision du monde, que je voudrais partager ici avec vous. À commencer par son commencement : rien de moins que la création du monde. Parés pour un voyage intergalactique ?

Je vous ai raconté les sensations que j'avais éprouvées après l'ingestion de la pierre philosophale. Plus tard, comme je vous le disais, j'en ai lu une description comparable sous la plume du philosophe et alchimiste anglais Robert Fludd, datant du début du XVII^e siècle. En outre, dans son *Histoire métaphysique, physique et technique du macrocosme et du microcosme*, Fludd fait paraître des gravures qui ressemblent fortement aux mécanismes de l'univers tels que les ont décrits

les astrophysiciens bien après lui. On y voit notamment des trous noirs, alors que le concept ne sera évoqué par Isaac Newton qu'à la fin du XVIII^e siècle. Comme si Fludd en avait eu l'intuition à la suite de son illumination. De mon côté, je note que les hypothèses de création de l'univers avancées par l'astrophysique d'aujourd'hui ressemblent fortement aux visions que j'ai eues pendant cet étrange coma : un point qui explose, puis une expansion.

Qui dit expansion dit qu'il y a *quelque chose* qui pousse. Ce quelque chose d'invisible, les physiciens le nomment « l'énergie noire » ; les alchimistes l'appellent « la vraie lumière ». Les trous noirs seraient des machines à transformer la matière en lumière. Au cœur du trou noir, la matière est si comprimée qu'elle cesse d'être de la matière et se transforme en énergie primordiale.

De mes interrogations en physique fondamentale, j'avais déjà appris de l'univers qu'il était sphérique, qu'il n'était pas seul mais contigu à une autre sphère située à 13,7 milliards d'années-lumière, les deux ayant pour surface commune un disque d'accrétion (comme quand deux bulles de savon se collent) et que les galaxies s'éloignaient les unes des autres en augmentant de vitesse, alors que, selon la loi de gravitation universelle, elles devraient ralentir (donc qu'elles étaient poussées par quelque chose). Pour conceptualiser la création du monde, j'ai toujours eu cette intuition d'une sphère née d'une différenciation par rapport au grand tout. Aujourd'hui, c'est plus qu'une intuition, c'est quelque chose que je « sais ». On peut dire que c'est de l'ordre de la foi.

La source de toute chose est un incréé, lequel est à la fois tout et rien, dans un éternel moment présent appelé l'éternité. La création de notre monde est une bulle au sein de cet incréé. Pour une raison que l'on ignore, il y eut un premier

mouvement. Une singularité, un point qui a bougé, un cri dans le silence. Cette agitation minimale a créé une onde qui est revenue sur elle-même, délimitant une forme que l'on peut appeler une bulle: notre univers était né. « Il y eut un début et il y eut une fin. » Le temps venait d'être créé.

Dès cet instant, il y eut une différence entre l'intérieur et l'extérieur de la bulle. L'intérieur ne pouvait plus être appelé « unité » puisqu'il était désormais séparé de l'incrée par la paroi de cette bulle. L'alchimiste appelle l'intérieur de la bulle « matière », ou « ténèbres », et l'extérieur « lumière ». On notera au passage que les ténèbres sont toujours multiples: ce qui est à l'intérieur de la bulle est épars et fractionné; la lumière, comme l'unité, au singulier, est à l'extérieur. Comme des bulles dans l'océan: les bulles sont séparées les unes des autres, alors que l'eau ne fait qu'un.

L'univers tend vers un seul but: retrouver cette unité perdue. Pour ce faire, il doit dissiper l'agitation qui a créé la peau de la bulle. Peau qui, d'ailleurs, n'existe pas plus que sur une bulle d'air dans l'eau. Cette frontière intangible n'est due qu'à une différence de pression.

Pour comprendre cette idée du mouvement créateur, il suffit de penser à une petite lampe électrique que l'on agiterait très rapidement dans l'obscurité de façon à créer une forme lumineuse éphémère. Si le geste est circulaire, l'œil ne voit pas un point lumineux, mais un anneau. Pourtant, cet anneau n'existe pas en tant que tel, il n'est que l'image formée par un petit point lumineux qui s'agite. Plus il va vite, plus l'illusion de l'anneau est parfaite. C'est aussi de cette façon que fonctionne un écran de télévision.

On pourrait imaginer que notre univers tout entier n'est qu'une illusion réalisée par un seul point lumineux extrêmement rapide dans son agitation. Que tous les objets qui nous

entourent sont composés d'atomes qui tournent dans le vide et nous donnent l'illusion d'une matière dense aux contours bien délimités. Or, la physique a prouvé que toute matière, malgré son apparence solide, est en fait composée à 99 % de vide.

Si le point cesse de bouger, l'anneau disparaît. Si le monde retrouve son immobilité originelle, il cesse d'exister. Il ne tient que par son agitation, et pourtant il tend vers son apaisement.

L'alchimiste considère que l'univers est un rideau d'apparences, un système de croyances, et que la matière apparemment dense n'est que l'agitation de ce point, lequel, en bougeant, trace un fil, puis, en bougeant davantage, emmêle ce fil sur lui-même et l'agglomère, jusqu'à donner cette illusion de densité, qui n'est qu'un nœud de lumière. Il cherche à détricoter l'univers pour retrouver ce fil de lumière originel et pouvoir ainsi remonter à sa source. Il rejoint ainsi la théorie des supercordes développée par les physiciens les plus récents (en raccourci, elle avance que les particules seraient composées de « cordes » en état de perpétuelles et variables vibrations, la matière n'étant qu'ondes produites par ces cordes).

La création, qu'elle soit physique ou métaphysique, serait donc l'agitation de l'immobile.

On avait déjà évoqué le *creuset* comme étant à la *croisée* des quatre directions, c'est-à-dire le point central d'immobilité: si l'alchimiste cherche la brique initiale de la matière, on peut dire qu'il cherche aussi le point commun de toute chose, le point comme-un, dit la langue des oiseaux, le point qui ramène à l'unité originelle, le point qui dessine ce monde à toute vitesse. Il cherche ce point parce qu'il cherche l'immobilité, qui est un retour à l'unité.

Au passage, on notera que la recherche de l'amour n'est pas autre chose : trouver en l'autre le point comme-un, ne faire qu'un avec autrui et avoir la sensation de se dissoudre dans cette unité retrouvée, les deux amoureux épris de fusion étant capables de rester face à face dans une totale immobilité. Le choc amoureux fige ; le choc artistique également, qui préfigure le retour à l'unité. Tous les deux donnent à vivre des instants d'éternité, comme hors du temps.

Mais revenons au point de départ, au sens propre. Il a délimité, disions-nous, les contours d'une première bulle. Pour être plus exact, l'alchimie considère que ce qui nous sépare de la lumière extérieure n'est pas une bulle, mais sept sphères emboîtées comme des poupées russes. Quand la lumière passe à travers chacune de ces parois, elle prend une teinte supplémentaire. Les sept teintes des sept bulles correspondent aux sept couleurs de l'arc-en-ciel. On est proche de la mythologie égyptienne, qui entoure Isis de sept voiles aux couleurs de l'arc-en-ciel : pour parvenir à la vérité, il faut soulever chacun de ces voiles teintés.

Pour tisser un parallèle entre l'univers et l'homme, l'alchimiste utilise la parabole de la bougie dans son photophore. Même construction en oignon : la bougie est l'esprit de l'homme, au centre. Elle est entourée de sept enceintes de verre, qui représentent son corps. Ces plaques de verre sont, à l'origine, transparentes, mais elles sont salies, opacifiées par ce que nous appelons l'âme, c'est-à-dire les émotions. À l'instar de l'univers, l'homme cherche à dissiper son agitation, donc à vider son âme de ses émotions. S'il nettoie suffisamment les plaques, elles n'offriront plus de résistance au passage de la lumière et, comme un corps n'existe que par sa résistance, il disparaîtra.

Cette disparition du corps, c'est ce qui arrive à notre mort. À ceci près que les salissures subsistent. C'est pourquoi

l'alchimiste considère que l'âme, malgré la disparition du corps dans la mort, n'a pas fini son parcours, et qu'il lui faut beaucoup de vies successives avant de dissiper complètement son agitation.

Dans la langue des oiseaux, on rapproche les mots « un » et « nu » : par une bascule des lettres, l'un devient l'autre. Pour retrouver l'unité perdue (le « un » originel), il faut aller « nu », c'est-à-dire accepter le dépouillement du pèlerin, perdre autant de peaux que l'on soulèvera de voiles ou que l'on nettoiera de plaques de verre. C'est d'ailleurs ce que l'on a reproché à Adam et Ève : d'avoir eu honte de se rendre compte qu'ils étaient nus. On prétend souvent qu'il est écrit : « Quand ils furent chassés du paradis, ils s'habillèrent de tuniques de peaux. » La polysémie de l'hébreu offre une autre traduction possible : « Ils s'habillèrent de tuniques d'aveuglement. » C'est-à-dire que, dans les peaux qu'ils revêtirent, il n'y avait pas de trous pour les yeux. Au lieu de regarder vers l'extérieur, ils ont été obligés de regarder vers l'intérieur d'eux-mêmes.

Perdre le paradis, c'est perdre la nudité originelle et aller en aveugle, mais c'est aussi la sentence : « Tu te regarderas toi-même. » Pour retrouver le paradis, à l'inverse, il faut apprendre à ouvrir les yeux. Comme si le paradis était toujours là, mais qu'on en était privé par notre aveuglement. L'homme chassé du paradis est un pèlerin qui doit apprendre à se débarrasser de ses peaux qui l'aveuglent. Toutes les voies initiatiques sont des voies de dépouillement, de dénuement. Au Moyen Âge, on représente le pèlerin en homme nu devant une église : avant d'entrer dans le sanctuaire qui est la dernière étape de son chemin, il s'apprête à retrouver Dieu dans son plus simple appareil, tel qu'il était à sa création.

En outre, le nom même d'Adam peut être lu comme un mode d'emploi. Il est composé des deux lettres hébraïques

aleph (« mince filet de lumière ») et *dam* (« sang »). Le sang, en grec, c'est *hemo*, et la langue des oiseaux rapproche l'hémo de l'émotion, c'est pourquoi on a fait du cœur le siège de l'émotion. Le mode d'emploi serait le suivant : perds ton *dam* et tu trouveras l'*aleph*, c'est-à-dire perds tes émotions et tu trouveras la lumière. Il est écrit aussi : « Tu travailleras désormais à la sueur de ton nez. » La traduction a changé le nez en front parce que ça sonnait mieux, mais le nez est l'organe par lequel on exprime son souffle, donc son soufre, ses émotions. Le texte disait : tu vas éliminer ton soufre, là est ton travail. Autrement dit, apprends à souffler sans souffrir et tu pourras te dégager de cette matière.

Comme je vous le disais, j'ai toujours eu l'intuition de la création comme d'une bulle surgissant de l'incréd. Ce qui est nouveau et récent pour moi, c'est la question d'une conscience.

J'ai aujourd'hui la prescience, ou peut-être la foi, qu'après le premier enfermement est peut-être née la première conscience, le premier être. Car, coupé de l'extérieur, « Il » s'est forcément posé la question du pourquoi. Il a commencé à penser. Et ses pensées, qui se sont multipliées pour répondre toujours à cette question initiale, finirent par devenir autonomes. Ces pensées, c'est nous.

Nous sommes les tentatives de Dieu pour comprendre, mais aussi pour s'affranchir de cette prison. Chacun d'entre nous à la possibilité de se « mort-fondre » dans la prison ou bien de chercher la sortie. Si un nombre suffisant d'entre nous percent ce mur et en font jaillir la lumière, il est probable que nous sortions le rêveur/le prisonnier/Dieu de son enfermement. Et qu'en se réveillant enfin il nous sauve tous, nous, ses pensées.

C'est le premier pas que je fais vers Dieu, en entrevoyant son existence, ce que je niais autrefois. Mais un dieu

mélancolique qui s'est créé des raisons de son enfermement. Nous pouvons le conforter, l'enfermer plus encore avec nos sombres pensées ou bien être les instruments de sa libération.

LA VIE, LA MORT ET AU-DELÀ...

Quand on arrive dans ce monde, on apparaît. Quand on quitte ce monde, on disparaît. Ne ferait-on que paraître ? Et surtout : on *est* quand ?

Ceux qui m'ont entendu en conférence connaissent bien cette entrée en matière dont je suis coutumier. C'est pour attirer votre attention sur la similitude entre « naître » et « n'être pas ». Dès qu'on naît, on n'est plus. Naître, c'est non être : c'est se couper de cette vaste unité qu'est l'univers, cesser d'être pleinement pour seulement vivre sa vie. Pour l'alchimiste, la vie et la mort ne sont que des passages, des cycles qui se répètent un très grand nombre de fois avant que l'on puisse à nouveau accéder à « l'être ».

Cette vision s'inspire de la Kabbale, qui elle-même s'inspire de la vision des Sumériens. Peut-être avez-vous déjà entendu parler de l'Arbre des Sephirot ? C'est assez complexe et imparfait : je préfère l'image des bulles comme des pelures d'oignons. Mais tissons des liens.

Cet arbre comprend dix sphères aux noms hébraïques, reliées par vingt-deux sentiers. Les sphères correspondent à autant de voiles placés entre l'homme et la connaissance pure, autant d'étapes à franchir ou de champs de conscience à explorer. On l'appelle aussi « arbre de vie » : il représente le processus de création, tant au niveau du macrocosme (l'univers) que du microcosme (l'humain). Quand on les

compte de 1 à 10, la première sphère est celle du haut, puis la deuxième est en dessous à droite, la troisième à gauche, la quatrième à droite encore en dessous, et ainsi de suite jusqu'à la dixième sphère, qui est tout en bas, la trajectoire entre ces points formant un éclair qui représente l'étincelle divine ayant engendré l'univers.

Pour l'alchimiste, ces dix sphères (ou dix mondes) correspondent à dix étapes entre la matière et l'esprit. Sept d'entre elles sont accessibles à l'homme. La première représente l'unité, le grand tout, elle est en dehors de la création. La deuxième correspond à l'idée de fractionnement. Le troisième monde est la première manifestation du temps, de l'espace et de la matière. Donc, pour nous, le début de la création. Ensuite, les mondes se condensent en sept parties jusqu'au dixième monde, où nous habitons. Ce que l'on appelle un monde n'est pas seulement la Terre, mais tout notre univers.

En résumé, les mondes un et deux sont inaccessibles à l'homme, le dix est là où nous vivons, il en reste alors sept à explorer. Sept étapes à franchir, ce fameux chiffre 7 que l'on retrouvera à la fois dans les mythes, dans les rites initiatiques et dans la nature.

La Kabbale considère que nous sommes d'anciens démons et de futurs anges. Démon au sens de *diabole*, celui qui fractionne, et ange au sens de symbole, celui qui rassemble. Autrement dit, entre l'énergie et la matière, il y a eu sept marches, que nous avons descendues afin d'atteindre notre monde. Pour retourner vers l'unité, nous avons à nouveau sept marches à gravir, sept mondes à traverser. Chacun de ces mondes va nous mettre en résonance avec une partie de l'univers et, quand nous serons au diapason, nous nous rapprocherons à nouveau de l'unité. Que l'on

parle des sept marches pour remonter en haut de l'arbre ou des sept couches de la bulle, en forme de pelures d'oignons, à traverser pour arriver à l'extérieur, on dit la même chose. Vous en trouverez le détail dans le chapitre sur les mondes.

La conscience, qui était une au départ, s'est fractionnée. Cette vision du monde considère que plus on descend dans les mondes, plus il y a d'êtres et moins ils sont complets. Le mot « diable » signifie étymologiquement « ce qui divise, ce qui désunit ». Dans le vocabulaire contemporain, on utilise souvent le mot « symbole », qui désigne ce qui réunit, ce qui associe deux éléments, mais, autrefois, son opposé, le *diabole*, était tout aussi courant pour désigner ce qui s'éparpille, ce qui se disperse. Le *sumbolon* grec, d'où vient le mot « symbole », est un objet coupé en deux qui sert de signe de ralliement aux deux personnes qui possèdent chaque moitié. Le *diabole*, signe du diable, œuvre à l'encontre de ce ralliement.

Retenez ceci. De façon générale, l'alchimie ne tient pas compte de la morale, qui est une vision relative et culturelle des choses. Elle ne prône pas une vision manichéenne du monde. Mais si vous voulez quand même une vision basée sur le bien et le mal, retenez ce principe : ce qui rassemble est bien, ce qui fractionne est mal.

Expliquons le parcours de l'homme. Il descend d'êtres plus grands et pleins de souffres (d'émotions) qui se sont fractionnés : les démons. Plus nous descendons dans les mondes, plus nous nous fractionnons. C'est comme s'il y avait de plus en plus de corps habités par des êtres de plus en plus petits. Finalement, même si nous nous plaignons de notre sort, nous avons fait la moitié du voyage. C'est-à-dire toute la descente. Nous ne pouvons pas nous fractionner plus. Il ne nous reste plus qu'à remonter. Nous sommes au point

d'équilibre, capables du meilleur comme du pire. Ni anges, ni démons. Mi-anges, mi-démons.

Pour remonter, il va falloir nous affranchir du soufre qui nous reste, ne pas succomber aux démons de ce monde (entendez comme « démon » est l'envers de « monde »!), ceux qui sont terrifiants (qui nous « main-tiennent » en terre). Serions-nous capables de le faire en une seule vie? C'est très peu probable. Il nous faudra peut-être plusieurs milliers de vies pour cela.

Alors, que se passe-t-il concrètement, si j'ose dire, au moment où l'on meurt? À peu près la même chose que lorsque nous rêvons, à ceci près que nous ne pouvons pas réintégrer notre corps. Lequel, privé d'ordre de mission, se décompose, comme se disperse un corps d'armée sans chef. L'âme du défunt frais, comme le rêveur, erre dans une zone intermédiaire entre le dixième et le neuvième monde. Elle a perdu son véhicule, mais elle éprouve encore des émotions pendant quelques jours. On peut même supposer que, pour elle, c'est la panique: le défunt croit qu'il parle, mais personne ne l'entend. Il assiste impuissant, et réduit au silence, à l'émotion de ses proches.

Dans notre civilisation, il fut un temps où l'on prenait soin des morts comme s'ils étaient encore conscients, avec le plus grand respect, on ne considérait pas l'enveloppe charnelle refroidie comme une simple dépouille. On ramenait le défunt chez lui et on organisait une veillée funèbre au cours de laquelle ses proches lui faisaient leurs derniers adieux. Ce rite est une façon de rassurer le défunt, de l'entourer une dernière fois de ce qu'il connaît (maison, vêtements, objets, famille) afin de l'aider à trouver la paix, pour qu'il ne « fasse » pas trop d'émotions. Pourquoi? Parce que les émotions l'alourdissent et l'empêchent de partir. Le rôle des prêtres a toujours été d'accompagner les mourants, puis les

morts, afin de leur signifier : « Tu es mort, tu n'as plus rien à craindre, c'est fait. » Quant aux proches, c'est pour eux l'occasion de lui parler une dernière fois, afin de les libérer de tous les éventuels contentieux (les *comptes en cieux*, sifflotent les oiseaux en guise de requiem...)

Ces trois jours de veillée traditionnellement respectés dans la civilisation judéo-chrétienne correspondent à ce temps que met l'âme à se détacher du corps. On lui épargne un enterrement trop rapide pour lui éviter ce surcroît d'émotions que consiste le spectacle de sa propre mise en bière. Dans la tradition juive ou musulmane, au contraire, on se hâte d'enterrer le corps, afin que l'âme assiste à cet enterrement et dépasse sciemment cette épreuve ultime qui est la plus grande terreur de l'être humain. La peur et l'émotion sont là dans tous les cas ; les traditions n'y font pas face de la même manière. Chez les hindous, on brûle le corps sur un bûcher funéraire fait de santal blanc, lequel dégage un parfum qui a la particularité d'ouvrir les portes entre les mondes (tous les cultes emploient des encens et des parfums pour franchir des portes).

Quoi qu'il soit fait du corps, au bout de trois jours, l'âme qui a erré dans l'antichambre du neuvième monde en aperçoit enfin la porte. Pour son bien, elle la franchit. À moins qu'elle soit encore si « attachée » au dixième monde, à cause d'un surcroît d'émotions, qu'elle n'arrive pas à le quitter. C'est la grand-mère pleine d'empathie qui vous dit avant de mourir : « Ne t'inquiète pas, je serai toujours là pour toi. » Elle ne croit pas si bien dire. Elle sera toujours là, en effet, errante. Mais on ne peut pas le lui souhaiter. La destinée des défunts est de continuer leur chemin, et non d'errer dans un monde qui n'est plus le leur pour veiller sur les vivants.

Mettons de côté cette anomalie pour suivre l'âme du défunt qui se présente au seuil. On peut dire que cette porte

est un changement de fréquence. Nous devenons capables de pénétrer un monde plus subtil, situé sur une autre fréquence.

Pour comprendre cette notion de fréquence, pensez à un poste de radio. Vous l'allumez : soudain, vous entendez de la musique. Où était la musique avant que vous ne tourniez le bouton ? Déjà là, invisible, dans les ondes. Ce n'est pas l'antenne qui a lancé la musique ; l'antenne vous a seulement permis de la capter, n'est-ce pas ? Tournez à nouveau le bouton de la radio vers une autre fréquence, vous tomberez sur une autre musique. Cette autre musique, elle aussi, était là depuis le début, partout, simultanée, mais vous ne la captiez pas. L'alchimie considère qu'il existe, de la même façon, d'autres réalités, situées sur d'autres fréquences, auxquelles nous n'avons pas accès avec la densité de matière qui est la nôtre. C'est cela, les différents mondes.

L'âme du défunt devient soudain capable d'atteindre cette fréquence : elle franchit la porte. Ce franchissement prend une allure commune à tous les gens qui racontent une NDE : quelque chose de flou, puis comme la mise au point d'un appareil photo, l'impression de traverser un tunnel, un grondement, et, au bout, une lumière qui n'éblouit pas.

Arrive alors ce qu'on appelle le jugement. Ce n'est pas un ange qui attend au guichet avec un papier et un crayon. Il s'agit plutôt de revivre toute sa vie, avec toutes ses interactions, comme si la souffrance que vous avez provoquée chez les autres ou épargnée aux autres vous affectait. Vous sentirez jusqu'à la douleur de la fourmi que vous avez écrasée et jusqu'à la joie de la mouche à laquelle vous avez ouvert la fenêtre. (Je suis sûr qu'en lisant ces mots il y en a parmi vous qui comptent le nombre de fourmis tuées ou sauvées !)

Cette souffrance, vous savez que l'alchimie l'appelle « le soufre ». Le soufre que vous avez fait faire à autrui vous

reviendra en partie. De même que celui que vous avez permis d'évacuer vous sera décompté. Toutefois, il ne s'agit pas d'un jugement moral. Nous avons tous été les meilleurs et les pires pour quelqu'un. Tous, sans forcément le savoir. Nous avons parfois voulu aider ou aimer quelqu'un alors que nous lui avons fait faire beaucoup de souffre. Nous avons parfois détesté quelqu'un et cela lui a rendu service. L'alchimie, à la différence de la religion, ne fait pas de ce calcul du poids des émotions un jugement d'ordre moral qui punit les méchants et récompense les gentils.

Notre vie tout entière pourrait être comparée à un voyage en dirigeable et ce jugement final à l'instant où, devant nous, se profile la montagne du monde suivant. Pour franchir cette montagne, il faut avoir une âme suffisamment légère pour pouvoir s'élever. Si l'âme reste trop lourde d'émotions, alors elle doit repartir en voyage, au cours duquel elle tâchera de se délester de ses sacs de sable afin de se présenter plus légère la prochaine fois. Combien de voyages faudra-t-il effectuer pour évacuer tous ces sacs ? Autant que nécessaire. Dix mille, s'il le faut. Et autant de vies.

Ces sacs de sable sont notre souffre. Faute de pouvoir passer au monde suivant, nous allons revenir à la carne (nous réincarner) et choisir l'endroit le plus probable où éliminer un peu plus de souffre dans la vie suivante. Et, une fois que nous serons arrivés dans notre nouveau véhicule corporel, nous allons oublier ce pourquoi nous sommes venus. Et heureusement ! Car la vie serait un véritable casse-tête si l'on devait se souvenir de ses vies antérieures. Nous chercherions sans cesse ceux que nous avons connus et aimés, les lieux qui nous étaient familiers : nous ne vivrions jamais une nouvelle vie.

Vous connaissez la jolie légende kabbaliste de l'ange ? Il se penche sur le berceau du nouveau-né, qui sait tout, et appose

son doigt sur ses lèvres en lui disant « chut ! », effaçant du même coup la mémoire de l'enfant et lui permettant de repartir à zéro. Le petit creux que nous avons tous entre la lèvre supérieure et le nez serait la marque de ce doigt qui fut posé...

LE POIDS DES ÉMOTIONS

Que je vous parle de l'homme ou de l'univers, que je vous parle de mon chemin personnel ou de la voie en général, il y a un mot central qui ne vous a sûrement pas échappé, un petit mot simple que l'on emploie plus souvent au quotidien que dans les traités de cosmogonie, c'est le mot « émotion ». L'alchimie l'associe à l'agitation. Je le répète : l'univers tend à perdre son agitation, de même que l'âme humaine n'aspire qu'à dissiper ses émotions.

Notre société, empreinte de psychologie, a coutume de préciser ces émotions (colère, plaisir, tristesse, peur, joie, fierté, dégoût, impatience, nostalgie, amertume, volupté, agacement, etc.) et d'en chercher la cause. Cause immédiate plus ou moins évidente, cause latente plus ancienne (remontrant par exemple à l'enfance), cause cachée dans les mémoires ancestrales (pour les partisans de la psychogénéalogie), voire cause encore plus cachée dans les vies antérieures (pour ceux qui croient en la réincarnation). En outre, elle distingue les bonnes des mauvaises émotions, valorisant les dites bonnes, jugées agréables, et condamnant moralement les dites mauvaises, dont il faudrait apprendre à se débarrasser, au nom de la morale comme au nom du « développement personnel » passant par un « travail sur soi ».

L'alchimie, telle que je la vis, que je la comprends et que je l'enseigne, se distingue radicalement de ce point

de vue. Selon moi, l'émotion n'est pas autre chose qu'une énergie. À ce titre, dans le monde des hommes, elle n'est en soi ni bonne ni mauvaise. C'est ce que l'on en fait qui sera destructeur ou créatif. Je vous avais déjà cité en exemple la colère que vous pouvez transmuter en force d'aller bêcher le jardin. Voyez aussi les troisièmes mi-temps des matchs de foot ou de rugby : il se dégage une énergie extraordinaire, chez les joueurs comme chez les supporters. Ils vont l'utiliser soit pour se battre, soit pour faire la fête, voire pour faire les deux à la fois. On pourrait dire qu'il y a une énergie positive (faire la fête) et une autre négative (se taper dessus), mais c'est finalement la même énergie, constituée d'émotions mêlées, et qui a l'urgence de sortir, d'une façon ou d'une autre. Dans le même ordre d'idée, songez aussi aux couples passionnés qui se déchirent, à l'amour qui se transforme en haine et inversement, aux disputes les plus violentes qui se terminent en célébration sexuelle torride : la même décharge violente d'énergie qui emprunte des émotions extrêmes et opposées et qui ne demande qu'une seule chose, être évacuée.

Or, quelles sont les deux seules façons d'évacuer de l'énergie ? C'est une question de physique, mais la réponse supplante la psychologie, car c'est très simple, il n'y a que deux modes d'évacuation de l'énergie : thermique ou dynamique. Ça chauffe ou ça bouge.

Ça chauffe : vous devenez tout rouge (de colère, de honte, d'émoi, de trac, d'impatience...), votre température corporelle augmente, le ton de la conversation s'échauffe également, votre attitude devient bouillonnante (de rage ou de passion), voire vous développez des éruptions cutanées (bien nommées, car ce sont en effet des petits volcans, et les adolescents, qui sont particulièrement débordants d'énergie

émotionnelle, en font les frais). Si l'on vous jette un seau d'eau froide à la figure, votre colère retombe, curieusement. Pourtant, le motif de cette colère n'a pas changé: vous avez seulement évacué thermiquement la surchauffe. Écoutez les expressions: on bout d'impatience, on brûle d'envie ou de rage, la moutarde vous monte au nez, on se fâche tout rouge, on se consume de désir, on s'embrase de passion avant d'incendier l'autre de reproches et l'émotion vous marque au fer rouge...

Ça bouge: vous balancez des objets à travers la pièce (la vaisselle des scènes de ménage ou le méchant marteau qui vous a tapé sur le doigt), vous projetez votre poing dans la figure de celui qui vous a fait faire de l'émotion, vous partez en courant, vous éprouvez le besoin de vous défouler sur un punching-ball réel ou symbolique, et surtout il y a la dynamique du souffle qui sort, depuis le simple soupir (de soulagement, de ras-le-bol, de désir...), qui est déjà l'évacuation physiologique d'une émotion, jusqu'au cri (d'effroi, de colère, de joie...), en passant par la parole. Les spasmes du rire et des sanglots sont aussi des modes d'évacuation dynamiques de l'émotion, regardez comme ça bouge, de même que les applaudissements à la fin d'un spectacle qui a suscité chez vous de l'émotion. Que disent les mots? On trépigne d'impatience, on tremble de peur, on saute de joie, on explose de colère, on est secoué de larmes, on tape du poing, on se crispe, on s'agite. En somme, on est ému et mu: au sens littéral, on est mis en mouvement (mouvoir et émouvoir ont la même racine).

Deuxième différence avec la psychologie: il est, d'après moi, inutile et inopérant de rechercher la cause d'une émotion, la seule chose qui compte, c'est de trouver comment l'évacuer. Nommer la cause ne saurait permettre

de l'évacuer, puisque l'on considère cette émotion comme une énergie mécanique. La recherche de la cause est d'ordre intellectuel; son évacuation est physiologique (thermique ou dynamique, on l'a vu).

Là aussi, l'exemple des adolescents est instructif: ce sont des réservoirs ambulants d'émotions démesurées, dont le déclencheur est souvent infime (un regard de travers, un lever du pied gauche...) et qui s'apaisent bien moins dans la recherche intellectuelle de la cause (le pourquoi du lever du pied gauche) que dans l'évacuation thermique et dynamique (dispute, match, pogo endiablé, larmes et autres défouloirs). Le phénomène des poltergeists, ou esprits frappeurs, est généralement le fait d'adolescents qui ne savent pas quoi faire de leur souffre, à tel point que cette énergie irradie de leur corps pendant leur sommeil et se libère en provoquant des bruits dans la maison ou en claquant les portes.

Je peux comprendre que la psychanalyse puisse aider des gens, mais je ne la partage pas, parce que la cause apparente importe peu, la cause fondamentale étant que nous arrivons tous au monde chargés de nos sacs de sable (ces émotions) et que nous devons nous en débarrasser. Quant à l'héritage psychogénéalogique, je ne le valide pas non plus, pour moi cela consiste à se faire des nœuds au cerveau en supposant des liens de cause à effet tirés par les cheveux (je me suis fait mal au pied à vingt ans parce que mon grand-père s'est fait mal au pied à vingt ans...), et encore moins un héritage émotionnel prétendument lié à nos vies antérieures. Je pense qu'il y a une différence entre la lignée physique du corps (lequel dépend génétiquement du corps de ses géniteurs) et la lignée de l'âme, qui emprunte ce corps-là, avec son bagage génétique, comme simple véhicule. Et puis, si on croit à tout ça, on ne s'en sort pas! Déjà, se tourner vers le passé, c'est

louper sa vie au présent, mais s'il faut remonter à toutes ses vies antérieures, quand est-ce qu'on prend le temps de bien vivre celle-ci, je vous le demande ?

Troisième point d'achoppement avec la psychologie, enfin : je ne crois pas au prétendu « travail sur soi », à la volonté de s'améliorer. Je pense qu'on se libère de ses émotions en leur permettant de sortir, mais pas en les maîtrisant. Quand on souffle dans une flûte, un son en sort. On peut boucher un trou, deux trous, le son sera différent, mais il sortira de toute façon. Ce souffle est comme le soufre ; les trous de la flûte sont les formes que prend cette émotion. Bouchez le trou de la peur, le soufre sortira par le trou de la colère : de toute façon, le souffle est là, il doit sortir.

Cela n'engage que moi, mais je crois que vous vous libérerez plus efficacement d'une émotion douloureuse en allant faire un footing qu'en cherchant ses origines sur le divan. C'est-à-dire l'exprimer sur le divan, pourquoi pas, c'est une façon de la faire sortir. Mais en chercher l'origine, faites-le si ça vous fait plaisir, mais selon moi ce n'est pas ainsi que l'on s'en libère. Il y a d'autres techniques mécaniques dont je vous parlerai bientôt.

Je sais combien ces propos peuvent paraître surprenants, voire choquants, dans la société occidentale teintée de morale chrétienne et de psychanalyse. Ils sont beaucoup plus faciles à accepter par des Extrême-Orientaux, qui n'ont pas le même rapport à l'émotion et ne s'en font pas une gloire. Par exemple, avez-vous remarqué que nombre d'estampes japonaises de samourais représentent ceux-ci en train de loucher ? Pour nous, qui ne possédons pas les codes, c'est pour le moins étrange, voire loufoque ou signe de folie. Bien au contraire, il s'agit d'une technique commune à de nombreux arts martiaux, permettant de faire fonctionner le

cerveau reptilien, celui de nos trois cerveaux qui, en cas de danger, coupe court à toute émotion et assure notre survie par le réflexe. Pour accéder de façon immédiate à ce cerveau, il suffit de regarder en l'air et de bouger latéralement les yeux. C'était une technique bien connue des samouraïs : ainsi connectés à leur cerveau le plus animal, ils n'éprouvaient plus ni peur, ni colère, ni impatience, ni pitié ni aucune autre émotion, mais devenaient uniquement et froidement concentrés sur le meilleur geste à effectuer dans l'instant. D'où cette représentation sous la forme d'un regard qui louche.

C'est une astuce que vous pouvez tester dans la vie de tous les jours à un moment où vous sentez qu'une émotion vous bloque (voyez comme on emploie un vocabulaire mécanique !) au point que la tristesse, par exemple, vous empêche d'agir. Si vous faites partie des grands émotifs qui ont facilement la larme à l'œil et qui sont amenés à lutter pour que leur émotion ne soit pas aussi visible, il est possible que vous ayez déjà eu recours à ce regard de gauche et de droite en l'air, spontanément, sans avoir conscience de cet effet immédiat sur votre cerveau.

À l'inverse, songez à la fée Clochette, dans *Peter Pan*. Elle est dotée du pouvoir de faire voler les gens au moyen d'une poudre d'or qu'elle répand sur eux. Mais la malheureuse, amoureuse, devient jalouse. Quelle est la conséquence de cette terrible émotion ? Elle perd ses pouvoirs. Traduction : le *spiritus* ne peut plus s'élever quand l'émotion le plaque au sol terrestre, donc la terrasse.

Mais voilà, nous sommes tous comme Clochette, nous cherchons les émotions ! Pourquoi ? Parce que c'est gratifiant. Parce que ça nous remue. Parce qu'on a envie qu'il se passe des choses. Parce que ça nous rend vivants, croit-on !

Personne ne veut d'une vie plate. Et un bon roman ou un bon film, selon nos critères occidentaux, c'est un roman ou un film « plein d'émotions ». Le plaisir est du côté de l'émotion. Mais pas le bonheur. Le flirt, la passion et le désir sont du côté de l'émotion. Mais pas l'amour.

Bien sûr que la vie *est* l'émotion: l'émotion, c'est la manière que l'univers a trouvée de dissiper son énergie! Nous sommes les plaquettes de frein de l'univers. La vie, on trouve ça merveilleux, mais c'est un sous-produit, c'est un déchet, c'est ce que l'univers a inventé pour perdre son agitation et retrouver, *in fine*, son immobilité. Alors jouons le jeu et utilisons au mieux cette énergie qui nous est allouée. Sans perdre de vue notre horizon de paix.

Pour jouer ce jeu, nous sommes des animaux sociaux: nous cherchons la présence de nos comparses. Et la meilleure manière que nous avons trouvée de dissiper nos émotions est généralement de les refiler à quelqu'un d'autre. Sans s'en rendre compte, quand on est la proie d'une émotion, plutôt que de traiter soi-même le problème, on se dit qu'il est plus simple de le mettre sur les épaules de quelqu'un avec qui on a des liens. Toutes les relations humaines sont de cette nature-là, excepté l'amour, qui n'est justement pas une émotion.

La réaction la plus fréquente, pour l'être humain qui fabrique de l'émotion, c'est de renvoyer cette émotion à la personne (voire à l'objet) dont on suppose qu'il nous l'a fait faire... voire à quelqu'un d'autre qui passait par là. Je me prends une porte dans la figure: je lui donne un coup de pied dedans. J'ai peur: je crie. J'enrage à cause d'une contrariété: je le raconte à mes collègues. Je souffre: je te fais souffrir. J'exulte: je déverse mon désir sur toi. Mon chef m'exaspère: j'engueule mon compagnon.

L'exemple typique : un(e) ami(e) vous appelle au téléphone parce qu'il/elle se sent mal et déverse ses poubelles dans vos oreilles en vous racontant ses problèmes pendant une heure au téléphone. À la fin, l'ami(e) vous dit : « Ah, ça m'a fait du bien de te parler, je me sens mieux ! » et il/elle raccroche. Mais vous, vous venez de récupérer ses poubelles, vous êtes saturé(e) de soufre. Et là, votre compagnon, votre femme, votre chien passe devant vous. Pas de chance, l'énergie que vous avez récupérée se retourne contre l'infortuné(e). Vous évacuez sur lui/elle une colère qui n'est pas la vôtre : il/elle s'en prend plein la figure. Et ce n'est pas tout : énervé(e) par l'injustice de vos reproches, il/elle va se défouler à son tour sur quelqu'un d'autre. On peut appeler cela le principe de la patate chaude.

Ce principe est particulièrement visible entre un parent et un enfant. Vous dites à un enfant quelque chose qui ne lui plaît pas, il vous regarde en soufflant (ce qui est une bonne manière d'évacuer du soufre). Évidemment, cela induit chez vous une réaction. Soit thermique et vous devenez tout rouge. Soit dynamique : vous lui mettez une claque (décharge d'émotion mécanique, vous allez le regretter). Il se met à pleurer (décharge d'émotion par le souffle et les larmes). Vous vous excusez (son émotion vous gagne), vous le prenez dans vos bras. Dommage que vous n'ayez pas commencé par ça, mais ça vous est apparu impossible : vous ne pouviez pas le faire auparavant, vous aviez trop d'émotion. Mais, dès lors vous y parvenez, parce que l'émotion est sortie, vous êtes disposé(e) à la tendresse. Je ne dis pas que c'est bien, mais je constate que l'on fonctionne de cette façon, quand on n'est pas un grand sage. La meilleure manière de clore une dispute, c'est, une fois l'émotion évacuée, de finir dans les bras l'un de l'autre.

Vous avez aussi l'exemple de l'ado qui vous lance une saleté et qui ajoute : « Non, je rigole. » N'empêche qu'il l'a dite. Il s'est débarrassé de son émotion. Et maintenant c'est vous qui l'avez en travers de la gorge. Les ados, dit la langue des oiseaux, vous les avez à dos : adversaires et lourds comme des sacs ! Doublement une charge.

Tous les liens peuvent être examinés sous l'angle de cette propension mécanique que nous avons à nous libérer de nos émotions sur nos proches. C'est terriblement vrai entre une mère et son petit enfant : si l'enfant a du psoriasis, il est très probable qu'en soignant la mère de son stress, le psoriasis disparaisse chez l'enfant, car le lien entre eux fait qu'elle lui communique son émotion de stress. Il est très fréquent que les enfants se remplissent du soufre de leurs parents.

Un autre exemple : la mère se fâche continuellement contre sa fille, qui encaisse son soufre et ne dit rien, parce qu'elle respecte l'autorité maternelle. Parallèlement, la mère s'agite et fait tout à la maison. Quand la fille s'apprête à agir, la mère dit : « Laisse, je vais le faire ! » Elle substitue sa propre agitation à celle que sa fille aurait dû dépenser. Double ration de sacs. Quand la fille aura grandi et que ses sacs de soufre seront bien lourds, elle essaiera de couper ce lien. Ce sera terrible pour la mère, elle gémera « Je me suis sacrifiée, j'ai tout fait pour toi ! » (La langue des oiseaux, qui ne l'a pas dans sa poche, entendra « J'étouffais pour toi ! ») Et la fille pourra répondre : « Mais je ne t'ai rien demandé. » Si la fille s'émancipe en effet, la mère fera son possible pour la culpabiliser, ce qui est une autre façon de transmettre son émotion : amener quelqu'un à faire quelque chose qu'il n'a pas envie de faire au nom de ce qu'il devrait faire. Ainsi le lien est renoué. Il y a les mères poules, mais celles-ci, on les appelle les « mères poulpes » : celles qui nous attachent.

Les exemples sont innombrables : notre quotidien n'est fait que de cela. Et, pour avoir travaillé comme thérapeute pendant dix ans, je peux vous dire que j'ai vu défiler grand nombre de soucis de l'humanité, du soufre au quotidien...

En outre, nous avons un problème, nous, humains, et que les animaux n'ont pas : nous avons la perception du temps qui passe. Si je vous dis quelque chose qui ne vous plaît pas aujourd'hui, vous allez y penser tous les jours, et chaque jour vous vous fabriquerez une charge émotionnelle supplémentaire que vous ne pourrez pas dissiper, donc vous ferez du soufre et vous le cultiverez dans votre jardin secret. Au bout de dix ans, vous me croiserez dans la rue et vous allez me sauter à la gorge : « Tu te souviens de ce que tu m'as dit ce jour-là ? » Eh non, pas du tout ! Moi, je l'aurai oublié, mais vous, vous aurez accumulé une énergie considérable à m'en vouloir, et il vous faudra bien la dissiper d'une manière ou d'une autre. Vous allez me hurler dessus, au minimum, ou m'étrangler à mains nues, si vous avez vraiment beaucoup d'émotions. C'est toute l'énergie des crimes passionnels, et rien ne fait plus souffrir que la passion (qui signifie « souffrance », ne l'oublions pas). Craignez les amoureux éconduits : ils sont remplis d'une énergie de destruction implacable !

Les animaux ont un grand avantage sur nous : si je fais peur à un lapin, il détale tout de suite, il ne viendra pas m'en faire le reproche dans une semaine ou dans un an ! Je conseille toujours de ne pas garder ses émotions, sous peine de leur laisser « faire des petits », si je puis dire. Si j'ai un différend avec quelqu'un, je l'exprime tout de suite. Ça plaît, ça ne plaît pas, tant pis, au moins ça circule : l'émotion n'est pas autre chose que de l'énergie qui circule. Tant qu'elle est fluide, on peut l'utiliser en force d'action, si possible d'action

commune – d'où l'intérêt de partager des projets avec ses proches, dans son couple. Un couple qui fonctionne a forcément des projets communs et, là, l'énergie se transforme en action. Il n'y a rien de pire que de l'émotion stagnante, qui s'amplifie toute seule et ne sert à rien. Elle se retourne forcément contre vous. Elle vous empoisonne le sang.

Faire de l'émotion, ce n'est pas un problème tant qu'on peut la dépenser. Mais regarder toute la journée les nouvelles catastrophiques du monde à la télévision, par exemple, sans quitter son fauteuil: voilà qui rend malade. Parce qu'on fabrique de l'émotion par compassion pour toutes les horreurs qu'on nous montre, et cette émotion nous reste sur les bras. Alors on va s'inventer des ONG pour aller sauver le monde, fait qui ne part même pas toujours d'une volonté de bonne action, mais surtout d'une solution pour évacuer tout ce soufre que l'on nous a asséné en nous montrant des vilénies des quatre coins du monde.

Vous serez peut-être surpris d'apprendre que l'une des représentations de Mercure le montre en train de déféquer en dehors de sa maison. Le message alchimique est clair: si tu veux avoir la paix dans ta maison, laisse tes émotions dehors. Si tu veux avoir un esprit pur (mercure), laisse sortir tes selles (sel). L'homophonie selles/sel est une clé fréquemment utilisée. Le sel, souvenez-vous, est un agent fixant. Il fixe le feu. Or, les larmes et la sueur contiennent du sel. Pleurer, comme transpirer, c'est évacuer de façon dynamique les émotions vers l'extérieur. Les peintres japonais, encore eux, ne s'y sont pas trompés: certains récupéraient les larmes pour peindre avec ce fluide, parce qu'il était chargé d'émotions fixées par le sel.

Une autre représentation imagée de ce travail sur les émotions est la corrida. Je ne suis ni pour ni contre, je vois

seulement dans cette résurgence du culte de Mithra une parabole de notre vie. Le taureau, c'est nous. Le drap rouge, c'est le désir après lequel nous courons. Les banderilles sont toutes les vicissitudes de la vie, les émotions, tout ce qui est perçant, qui fait jaillir notre sang, qui fait jaillir les mots et les émotions. Quand on n'en peut plus, quand on s'est vidé de ses émotions, on met un genou à terre et on fait face au torero. Le voilà qui arrive, dans un habit de lumière. Grâce à son épée droite qui va pénétrer à la jointure de la septième cervicale, il nous rectifie. La mort du taureau, c'est aussi le passage de la lumière. C'est tout à fait mystique et païen, étonnant dans un pays catholique, mais on trouve cette scène représentée dans des chapelles catholiques, y compris au Mont-Saint-Michel. Parce que ce combat contre nos propres émotions est commun à toutes les cultures.

Alors, vous allez me dire, comment faire avec son soufre et avec celui que les autres nous donnent ? Que répondre à la copine ou à la mère (ou au collègue, au fils, au mari...) qui nous déverse ses poubelles ?

La première solution, c'est de refuser le paquet. « Tu es gentil, mais stop, tais-toi, je n'en ai rien à faire de tes histoires, j'ai déjà assez de soufre chez moi. » Le problème, c'est que la personne en question va rester avec le soufre qu'elle ne peut vous donner. Ne pouvant plus le faire avec votre consentement, elle va tenter de le faire de force. Ce soufre va se transformer en rancœur à votre égard. Elle va vous en vouloir, vous êtes très méchant. Vous devenez maintenant l'objet de médisance, de calomnies. Car, quoi qu'il arrive, vous devez prendre ce soufre. Vous n'êtes plus un ami mais un « soufre douleur ».

L'autre solution est de transmuter le plomb des poubelles en or. Si la sagesse vous a touché, vous devenez

capable d'accueillir les émotions des autres. Cela s'appelle la compassion. Vous n'êtes ni dans le jugement, ni dans la souffrance. Vous savez que vous pouvez transmuter cette énergie destructive en énergie de construction. Vous êtes comme les saints qui acceptent et recueillent la souffrance sans faillir. Les hindous disent que le maître prend le karma de ses disciples. Ça ne veut pas dire que vous allez expliquer à l'autre comment régler ses émotions, mais vous l'écoutez, vous l'allégez. Mais tout le monde n'est pas un saint, ou pas à plein temps.

Nous ne parlerons pas de la troisième option, qui consiste à refiler le bébé à quelqu'un d'autre : on a vu quel engrenage cela pouvait engendrer.

Reste à se délester de l'émotion (qu'elle soit générée par nos actions ou acquise en prenant celle des autres) d'une manière thermique (aller prendre une douche froide) ou dynamique (faire le tour du pâté de maisons jusqu'à ce qu'on se sente calmé – je plaisante mais c'est tout de même l'une des vertus du sport). Il existe d'autres façons dynamiques, qui passent par la respiration. On l'a dit : le souffle est la façon d'éliminer le soufre. Ayez conscience d'une chose, c'est que les poumons sont la plus grande surface du corps qui soit en contact avec l'extérieur, au moyen de l'air. Eh oui, songez à la surface de toutes les petites alvéoles, si on les dépliait (140 m²) ! Inspirer et expirer à fond, c'est ce que l'on va conseiller à quelqu'un qui suffoque d'émotion ; c'est aussi la base du yoga ainsi que des exercices que j'ai mis au point et dont je vous parlerai dans les chapitres sur la Trame et sur la voie royale.

En ce qui me concerne, je peux témoigner d'une très notable modification de mes émotions depuis que je suis entré en alchimie, et plus encore ces dernières années. J'éprouve

un détachement, comme une neutralisation. Pas de grandes peines, mais pas de grandes joies non plus. Un état où rien n'a vraiment d'importance. Ce n'est pas désagréable, ce n'est pas agréable non plus. Les vives démonstrations d'émotion sont simplement de plus en plus rares, et je ne le regrette pas. Les horreurs du monde comme les événements heureux ne suscitent plus chez moi de débordements émotionnels.

Cette pacification, qui s'accompagne d'une vision un peu neutre du monde, n'est d'ailleurs pas forcément bien comprise ni acceptée. Si j'ai l'air insensible à une catastrophe, on me traite de monstre. J'éprouve pourtant une compassion profonde et bienfaisante pour le genre humain, mais qui ne s'exprime pas par des émotions, et ce langage est souvent mal compris, car nous vivons dans une société d'émotions. Une société qui valorise l'amour passion, ses piments brûlants et ses feux d'artifice dévastateurs, plutôt que l'amour universel dans sa douce et infinie sagesse.

RETOUR SUR TERRE

Je vous ai emmenés dans les souterrains de mon laboratoire. Puis dans les hautes sphères de la théorie. Maintenant, je vous propose de revenir sur Terre. Car l'alchimie est tout cela à la fois.

Pendant mes années d'alchimie opérative, j'ai eu la sensation de vivre une double vie. L'une secrète, nocturne et solitaire, dans mon laboratoire, à la recherche de la pierre. L'autre sociale, professionnelle et familiale, à la lumière du jour. Aujourd'hui, je vis l'alchimie à plein-temps, à tel point que je finirai par ne plus en parler, puisque c'est devenu tout simplement ma manière de voir le monde et d'agir dans ce monde-là. Néanmoins, même à l'époque de ma « double vie », je n'ai eu de cesse de tisser des ponts entre ce que je découvrais dans le laboratoire et ce qu'on pouvait en faire dans le monde des hommes. C'est sur ces ponts que je voudrais revenir dans ce chapitre, car il serait bien vain de faire de l'alchimie pour n'éclairer que soi-même. Et vous allez voir qu'elle a beau être une voie théurgique, elle a néanmoins des conséquences extrêmement pratiques.

Durant mes études, je me suis intéressé à la résistance des matériaux. En travaillant la métallurgie, ma première invention fut le principe du métal poreux. Un matériau dur comme l'acier, mais permettant de faire passer de l'huile à travers. À quoi ça sert ? La réponse est très pragmatique :

à faire des roulements à billes sans billes, autolubrifiants, des axes qui tournent dans une bague sans frottement. C'était révolutionnaire pour l'époque; l'idée a d'ailleurs été récupérée par un constructeur de roulements, car les thèses n'étaient pas protégées. Avec le recul, je me dis: tant mieux si ça a servi...

L'invention suivante, c'était un métal qui passe directement de l'état solide à l'état gazeux, sans passer par l'état liquide. En somme, qui ne fond pas, qui disparaît. Quelle application dans le monde technique, quand on n'a pas vocation à faire des spectacles de magie, me direz-vous? Eh bien, à concevoir des obturateurs d'un genre nouveau, et d'ailleurs mon invention est encore utilisée aujourd'hui sur les plateformes pétrolières. Le grand risque, sur ces plateformes, c'est celui de l'incendie, puisque les tuyaux charrient du pétrole, qui est hautement inflammable. En cas d'incendie, il faut pouvoir immédiatement actionner des obturateurs qui coupent toutes les alimentations et évitent le déversement irrémédiable. J'ai inventé des systèmes conçus dans ce métal-là, qui, en cas de chaleur anormale, fondent et disparaissent, laissant place à un obturateur qui bloque le tuyau.

Cette invention est le parfait exemple de la synthèse entre mes recherches sur les matériaux et leur application technique et mes recherches en tant qu'alchimiste, notamment sur la capacité d'un cristal à accumuler de la chaleur et à la libérer au bon moment. Les accumulateurs électriques existent, mais pas les accumulateurs thermiques. C'est là qu'intervient l'alchimie, l'art de l'impossible: répandre progressivement la chaleur à l'intérieur d'un métal jusqu'à ce qu'elle jaillisse d'un coup, le vaporisant instantanément. Ça vous rappelle quelque chose? Quelques grains d'alchimie secrètement

semés dans un matériau chimique. Voyez : comme quoi on peut aussi sortir de sa grotte...

L'alchimie est également végétale. Ce n'était pas ma voie, mais je suis passé par là aussi (et je l'ai enseignée par la suite), ne serait-ce que pour fabriquer moi-même les parfums de mon oratoire, car on n'ouvre pas les portes des mondes sans parfums. Je voulais tout faire moi-même, alors j'ai tout appris, de A à Z. À commencer par aller cueillir les plantes, et à la bonne heure, c'est-à-dire à l'heure où l'esprit est dedans : certaines à l'aube, d'autres à midi, les racines au crépuscule... J'ai appris à distinguer les plantes toxiques, celles qu'ont utilisées de tout temps les sorcières, comme la jusquiame ou la belladone, et j'ai suivi le *Traité des signatures* de Paracelse, qui tisse des correspondances entre les vertus des plantes sur les organes humains et des ressemblances morphologiques dans la plante elle-même. Par exemple, l'angélique, aux dessins veineux, fluidifie le sang ; la bryone, en forme de poumons, en éloigne les inflammations ; l'agripaume, dont les semences forment un cœur humain, calme les palpitations, etc. J'ai testé tout cela...

La spagyrie consiste à faire des produits cosmétiques ou curatifs à partir de plantes et en suivant des principes alchimiques. La plupart des alchimistes ont cherché à mettre au point des remèdes. La plus connue est Hildegard von Bingen (1098-1179), qui a non seulement dirigé une abbaye et été reconnue comme l'une des rares femmes docteurs de l'Église, avant d'être canonisée, mais qui a aussi composé des œuvres de musique, écrit de la littérature, inventé une langue (la *lingua ignota*) et œuvré toute sa vie comme médecin, laissant un traité de pharmacopée qui a marqué l'histoire de la médecine.

J'ai eu l'occasion de travailler en Afrique, au sein d'une société appelée Afrique Initiative, qui récupérait des fonds de la part de grands groupes industriels soucieux de s'acheter ainsi une bonne conscience, et qui les utilisait pour monter des projets là-bas. J'étais embauché en tant qu'« ethno-praticien ». Une autre façon de dire: « celui qui cause avec les sorciers ». J'en ai tiré un grand enseignement; j'ai aussi partagé ce que j'avais découvert. J'étais respecté en tant que sorcier blanc, j'ai ainsi pu accéder à des connaissances de magie africaine qui n'étaient pas révélées aux autres.

C'est ainsi que j'ai connu, grâce à eux, une plante aux vertus étonnantes, *Sutherlandia frutescens*. Antitumorale, antioxydante, antibactérienne, anti-inflammatoire, analgésique... la liste de ses principes actifs est tout simplement hallucinante. Et j'ai même constaté ses effets sur le sida! C'est de cette façon que je l'ai découverte: parce que certains villages étaient décimés par le sida et d'autres s'en sortaient vraiment bien. Tous ne connaissaient pas la plante, et je peux vous dire que l'entraide, là-bas, n'est pas une évidence... Première de mes déceptions africaines.

Cette plante est utilisée depuis toujours en Afrique par ceux qui la connaissent, mais elle est totalement absente sur le marché, notamment en France. Pourquoi? Mais parce que ça marche, justement! Et qu'on en trouve facilement. Une plante qui ne coûte rien, donc qui ne rapporte rien. La trithérapie, c'était un budget mensuel de 25 000 euros. Le traitement à base de cette plante, environ 50 euros. Qui aurait voulu s'embarrasser d'un tel commerce? J'ai fait ce que j'ai pu pour alerter des gens. J'ai contacté un laboratoire de biologie. Je me souviendrai toujours de ma conversation avec le biologiste.

Moi: Vous vous rendez compte du nombre de gens qui meurent de cette maladie?

Lui: Vous vous rendez compte du nombre de gens que cette maladie fait vivre ?

Le verdict était tombé. Je l'ai pris pour un fou. J'ai vite compris que, dans ce cas, j'étais entouré de fous. Ou que j'étais fou moi-même de ne pas avoir intégré plus tôt qu'un remède qui ne coûte rien et ne rapporte rien n'intéresse personne dans le monde industriel. Or, il est impossible de diffuser un remède à grande échelle sans passer par cette case industrielle, laquelle est liée au commerce. Cruelle désillusion.

Qu'à cela ne tienne, j'ai décidé de monter ma propre unité de production au sein d'Afrique Initiative, en concluant ce marché avec eux: on se sert de cette plante africaine, mais c'est avant tout pour servir l'Afrique, et non la France. J'ai exigé qu'on développe d'abord un remède pour soigner la drépanocytose, qui est une maladie génétique que l'on retrouve fréquemment en Afrique, puisqu'elle touche souvent les Noirs. Elle semble être une tentative de l'organisme pour résister au paludisme, car les sujets porteurs de la drépanocytose ne sont plus sensibles au paludisme. Pour simplifier, les globules rouges prennent une forme de faucille qui ne passe plus dans les capillaires, et ça finit par être mortel, au bout de plusieurs années, ce qui coûte cher à tout le monde. Or, cette plante miraculeuse pourrait soigner la drépanocytose. Il suffit de la travailler comme il faut et de la distribuer au plus grand nombre. Une belle idée. Vous allez voir comment elle a tourné dans le monde des hommes !

Je monte ce projet avec quelqu'un là-bas qui devient un ami, un grand professeur de médecine en Afrique dont la femme est ministre de la Santé. Par ailleurs, c'est un grand sorcier, il a la double carte de visite, ce qui, là-bas, ne dérange personne. Il m'aide à monter l'unité de production et moi

j'apporte les fonds d'Afrique Initiative. On présente le projet au Premier ministre, qui nous dit aussitôt: « D'accord, je vous laisse faire, mais la moitié de l'argent, c'est pour moi. » On s'indigne, on rétorque: « Mais attendez, on sauve vos enfants quand même! » Eh bien non, le Premier ministre est inflexible. C'est la moitié du budget dans sa poche, sinon rien.

Alors on a fait avec ce qu'on a eu. Au départ, le budget n'était pas gros... On a traité quoi? Cent ou deux cents cas par an? Alors qu'il y avait plus de cinquante millions de personnes contaminées. Mais personne ne nous a relayés. Tout le monde s'en foutait. Et moi j'étais découragé. On parlait d'une belle initiative, l'idée était bonne, le produit fonctionnait, on savait comment faire, mais on n'avait pas les moyens pour le faire parce que la corruption était partout et que la maladie de certains en sert toujours d'autres. Écœurant.

Ensuite, j'ai cherché des solutions encore plus simples pour un autre problème récurrent en Afrique: le manque de calcium des enfants, qui entrave sérieusement leur croissance. Que fait l'Europe? Elle envoie du lait en poudre en Afrique. Ce qui est une solution aberrante. Déjà, le lait en poudre n'arrive jamais aux dispensaires où il devrait être distribué gratuitement. Le convoi est détourné et on retrouve le produit en vente sur les marchés. La dose journalière revient environ à 1 euro, voire 1,50 euro par enfant, ce qui est inimaginable là-bas: c'est à peu près le budget mensuel que l'on peut consacrer à un enfant!

Je vous en parle, parce que la solution est vraiment alchimique. D'ailleurs il y a une autre alchimiste qui a fait ça avant moi, c'est Cléopâtre! Pas vraiment alchimiste, mais en tout cas elle a inventé toutes sortes de remèdes, elle a même écrit

un traité de cosmétique. Alors voilà. Où trouver du calcium en Afrique? Réponse: dans les coquillages. Il y en a partout au bord de l'eau et ça ne coûte rien. Comment le dissoudre? Dans du vinaigre, qui ne coûte pas grand-chose non plus, d'autant qu'on peut le réutiliser maintes fois: on dissout la coquille, on fait évaporer le liquide et on récupère la poudre d'acétate de calcium, et sous cette forme elle est biodisponible. Cléopâtre l'utilisait comme remède de beauté; elle dissolvait des perles. Pour sauver les enfants d'Afrique, les coquillages gratuits étaient plus appropriés. Coût de l'opération: proche du zéro.

On l'a fait. Mais le problème avec l'Afrique... c'est que c'est l'Afrique! Donc l'organisation, on oublie. L'engagement, pareil. Les contrats: du vent. On prend rendez-vous avec des industriels; ils arrivent trois jours après. Ils finissent par signer le contrat, puis ils se dédisent: « Non, on n'a jamais signé ça, ce n'est pas nous. » Très difficile à accepter pour un esprit occidental. J'étais abasourdi, mais j'ai compris que je ne pouvais pas tout faire. J'ai compris que l'Afrique serait sauvée par l'Afrique car elle seule en a le pouvoir. Mon rôle à moi, c'était d'inventer des solutions. Mais les mettre en œuvre, ça ne relevait pas de ma compétence.

On peut passer une vie à se demander pourquoi on est là, à quoi on sert et comment apporter sa contribution au monde des hommes. J'ai fait ce que j'ai pu. J'ai tâtonné. J'ai agi, j'ai fabriqué, j'ai guidé, j'ai répandu la bonne parole. Cette question de la transmission ne m'a jamais quitté, mais j'y ai trouvé des réponses différentes selon les époques de ma vie. J'ai toujours voulu sauver ce monde plutôt que me sauver de ce monde. Mais aujourd'hui je m'y prends autrement, je sais que cette transmission doit emprunter d'autres chemins. Nous y reviendrons. À ce stade de ma vie, je suis encore

Géo Trouvetou et je partage mes trouvailles avec bonheur avec mes amis africains.

Invention suivante: un détoxifiant sur le principe d'une fusée à étages. La plupart de nos maladies et de nos dérèglements proviennent de la présence de métaux lourds dans notre corps, sous la forme de toxines. Pour dissiper ces toxines, il faut prendre du soufre biodisponible, lequel va se combiner avec les métaux lourds sous forme de sulfures, qu'il sera alors possible d'éliminer. Un traitement idéal serait une suite de produits pris tout au long de la journée: un produit qui rendra le corps perméable au détoxifiant, puis un produit détoxifiant, puis un produit permettant d'évacuer les déchets. Mais si vous dites aux patients: « Vous prenez deux pilules vertes, puis deux heures après vous prenez deux pilules rouges, puis deux heures après tel truc et le lendemain vous changez de couleur », vous n'avez aucune chance qu'ils suivent le mode d'emploi.

D'où mon idée de fusée à étages. Celle-ci m'est venue en me rasant le matin... Le lavabo était rempli d'eau, avec de la mousse à raser flottant à la surface. Que se passe-t-il quand on vide l'eau? La mousse se plaque sur les parois du lavabo. Intéressant quand on veut s'attaquer précisément aux toxines qui tapissent les parois de l'estomac et de l'intestin.

Par ailleurs, de mes manipulations, j'avais appris que l'argile zéolithe avait la particularité d'être composée de minuscules cavités de deux angströms, dans lesquels rien ne pouvait passer à part la molécule de l'eau. On appelle cette composition de trous une cage.

Mon idée a consisté à faire une gélule composée d'un mélange d'argile zéolithe, d'huile de bourrache et de soufre biodisponible. Les seules consignes, pour le patient, étaient les suivantes: avaler la gélule après avoir mangé et boire

de l'eau dès que survient la soif. La gélule tombe dans le bol alimentaire de l'estomac plein. Elle se dissout et l'argile forme une poudre qui flotte à la surface, parce que sa cage est vide (le liquide composant le bol alimentaire n'est pas assez fin pour la pénétrer). Quand l'estomac se vide, cette poudre se plaque sur les parois, comme ma mousse à raser sur le lavabo. Par capillarité, l'huile chargée de soufre, qui est mêlée à cette poudre d'argile, va pénétrer dans le corps et se combiner aux métaux lourds en formant des sulfures, qui seront éliminés par la bile et les selles ; c'est le premier effet.

En outre, cette argile, du fait que ses cages sont vides, va avoir un effet de succion, comme une éponge, qui va décristalliser les déchets incrustés qu'on a dans l'intestin, et je peux vous dire qu'on en a un paquet dans le gros intestin, on dirait de vraies plaques de goudron ! Le deuxième effet est le décollement de ces plaques. Cette succion va donner soif au patient. Il va boire de l'eau, comme recommandé : l'eau va remplir les cages de l'argile et ainsi achever de détacher les plaques des parois, afin qu'elles puissent être évacuées avec les selles.

J'appelle ça une fusée à étages parce qu'elle libère plusieurs actions successivement. D'abord, la détoxification chimique, ensuite la détoxification mécanique. Très simple à prendre pour le patient. Très simple à réaliser aussi, avec trois ingrédients qui ne coûtent presque rien. La suite, vous la devinez : je n'ai jamais réussi à convaincre un laboratoire d'en lancer la production en France, parce que la mise sur le marché nécessite des autorisations qui coûtent des millions d'euros. Et puis on va essayer de rogner sur tous les postes, on va remplacer l'huile de bourrache par de l'huile de maïs, qui coûte encore moins cher mais qui n'a pas les mêmes vertus, et cela se passe souvent comme ça, hélas : une bonne idée au

départ, qui est tellement dévoyée ensuite que ça devient un produit industriel quasi inopérant mais entouré d'un bagou de communication.

J'y pense souvent quand je vois des produits sur le marché, quand je m'intéresse un peu à la composition. La plante active utilisée, c'est une bonne idée. Mais quand vous regardez l'infime pourcentage, ça fait peur ! Et puis quelle est sa qualité ? Comment a-t-elle poussé ? Comment a-t-elle été cueillie ? Reste-t-elle encore active après un process industriel ? On peut se le demander.

Par exemple, l'homéopathie est une excellente idée, mais le principe actif devrait être fixé sur un fluide, de l'eau ou de l'alcool. On l'a fixé sur des billes de sucre pour des raisons industrielles, c'est beaucoup plus facile à mesurer et à gérer. Mais ça marche beaucoup moins bien. Seulement voilà, la grande règle des industriels, c'est qu'il est négligeable de perdre en efficacité si on gagne en rentabilité.

Regardez vos gélules, vos savons et vos produits cosmétiques, et cherchez si vous trouvez la mention de « tallowate de sodium », par exemple. C'est pratique, ce mot de tallowate, personne ne le connaît. Eh bien, c'est de la graisse de ruminant dissoute dans de la soude. On la gratte sur les carcasses de bœuf : ça ne coûte rien, c'est le déchet du déchet d'un cadavre, et on va se mettre ça sur la peau en l'appelant « produit de beauté ». Et je ne vous parle pas des savons pour bébés qui ont été faits à partir d'huile de vidange de moteurs usagés ! Une industrie belge a été mise en examen pour cette recette délicate. On est très loin du *spiritus*, là...

On peut donc dire que j'ai été découragé par l'industrie pharmaceutique. Et pourtant j'ai essayé. Mais cette expérience m'a permis de défricher une autre voie thérapeutique, cette fois avec succès, que j'ai appelée la Trame.

LA TRAME DU MONDE

Quand j'ai ouvert la porte de mon laboratoire après avoir ingéré la pierre, vous vous souvenez de la vision du monde qui m'est apparue : codifiée par des formes géométriques que reliaient des réseaux, sur lesquels circulait, de toutes parts et incessamment, de l'information. Cette représentation était en fait la même, en version colorée et lumineuse, que la vision du monde que j'avais déjà, d'un point de vue physique et métaphysique. Le constater de mes yeux grâce à ce qui s'apparentait à un sixième sens n'a fait que confirmer ce que j'avais compris du monde, de son organisation, de la façon dont nous sommes organisés, nous aussi, en tant que corps. Je vais tâcher de vous l'expliquer avant de vous raconter comment j'en ai tiré une méthode thérapeutique.

L'univers tout entier est un vaste réseau d'informations. Notre corps également. Des informations qui circulent en permanence et qui en assurent la cohérence. Notre corps est une colonie composée de quarante milliards de milliards de cellules. Chacune de ces cellules est autonome : donnez-lui à manger, elle survivra en l'absence de ses congénères. Pourtant, elle reste dans la colonie et obéit à ses règles. Chaque matin, quand vous vous réveillez, vous avez à peu près la même tête que la veille. Le puzzle ne s'est pas *décomposé*, pas avant la mort.

En soi, cela n'est-il pas déjà merveilleux ? Il vous est sûrement déjà arrivé de vouloir organiser une réunion de

dix personnes. Pas simple, n'est-ce pas ? Alors imaginez une réunion de quarante milliards de milliards de cellules, chaque matin prêtes au rapport pour que vous ayez le même corps que la veille ! C'est-à-dire la même apparence physique, mais aussi la même démarche, le même métabolisme, le même tempérament. Quelle admirable cohésion ! Quel chef d'orchestre saurait diriger un tel ensemble ? Quel architecte saurait dessiner les plans d'un tel édifice ? Car il s'agit bien d'un plan. Redoutablement rigoureux et efficace.

Si toutes ces cellules restent cohérentes et accomplissent leur travail avec une telle précision, c'est qu'elles obéissent à un plan : la trame du monde, la trame du corps... Au stade de la procréation, les cellules se reproduisent à l'identique pendant quarante-huit heures, puis elles se différencient en suivant un plan d'ensemble. Toutes les cellules s'organisent autour de ce plan. Les mystiques disent que c'est l'âme qui descend et inscrit dans chaque cellule une copie du plan de l'ensemble. Depuis les expériences de clonage, on sait qu'une seule cellule d'un individu contient toutes les informations de l'ensemble de cet individu.

Passons maintenant au schéma universel de l'univers. Il est organisé comme un système cristallin. Versez une grande quantité de billes en vrac dans un carton, puis plongez-y votre bras : vous parviendrez à toucher le fond. Retirez votre bras, puis secouez le carton comme si vous le faisiez vibrer, de façon à permettre aux billes de se réorganiser *au mieux*, de prendre naturellement la *meilleure* place (c'est-à-dire, en fait, de combler les vides). Tentez à nouveau de passer le bras au travers : vous n'y arriverez plus. Les billes ont formé un réseau cristallin, c'est-à-dire un système d'organisation le plus resserré et le plus résistant possible. S'il est tridimensionnel, il ne bouge plus. Les billes se sont alignées,

l'information de cohérence est plus forte au sein du groupe : vous peinez à entamer la colonie. Les maçons connaissent bien ce principe : ils font vibrer le béton pour le rendre plus résistant.

Un autre exemple dans la matière est la différence entre le charbon et le diamant. L'un est noir, l'autre transparent. L'un est friable, l'autre parmi les matériaux les plus durs. Et, d'ailleurs, l'un n'a aucune valeur et l'autre vaut une fortune. Quel est le rapport entre ces deux matériaux ? Ils sont strictement faits de la même molécule : du carbone. Mais celle-ci ne suit pas le même plan. Le plan cristallin du charbon ne s'organise que sur un seul réseau ; celui du diamant est tridimensionnel. L'impression de gras que l'on éprouve quand on touche du charbon vient du fait que ces plans glissent l'un sur l'autre. Le corps du diamant est au contraire le corps naturel le plus dur sur la Terre, il est aligné sur les trois dimensions, c'est celui qui a le moins de trous. Il est parfaitement rectifié, et d'ailleurs il laisse passer la lumière : le diamant est transparent. Réduisez-le en poudre : vous obtiendrez une poudre noire. Ce qui prouve que la transparence n'est pas seulement liée au matériau, mais aussi à son alignement.

Ce qui donne sa forme à la matière n'est pas seulement ce qui la compose, mais l'information qui dicte son plan. D'ailleurs, on l'entend dans les mots : ce qui lui donne sa *forme*, c'est ce qui l'*informe*.

Par exemple, l'eau pure ne contient pas l'information de la cristallisation. Quand vous prenez l'avion, le pilote vous annonce que la température extérieure est de $-50\text{ }^{\circ}\text{C}$ et pourtant vous traversez les nuages. À cette température, comment se fait-il que les nuages ne soient pas des blocs de glace ? C'est justement qu'il s'agit d'une eau pure. Si pure qu'elle est dénuée d'information.

Faites l'expérience de mettre au congélateur de l'eau pure (par exemple de l'eau distillée): elle ne gèlera pas, même à $-18\text{ }^{\circ}\text{C}$. Instant bluffant: sortez-la, plongez un cheveu, rien qu'un cheveu, dans ce bac d'eau qui sort encore liquide de votre congélateur, et l'eau se transformera instantanément en glace. Pourquoi? Parce que, sitôt touchée par le cheveu, elle n'est plus pure. Sur le cheveu, il y avait de la poussière, de la poudre de minéral qui, lui, a un système cristallin. Elle vient de recevoir le message de cristallisation et y répond instantanément (comme un bâton plongé dans du sucre liquide agglutinant des cristaux de sucre candi, à ceci près que la congélation a lieu instantanément). C'est ce que l'on appelle un phénomène de surfusion. Tapez ce mot sur Internet et vous trouverez toutes sortes de vidéos montrant des expériences de ce type.

Une autre occurrence: des chevaux mortellement pris dans la glace alors qu'ils traversaient un cours d'eau. Vous avez cette image en tête? Vous l'avez sûrement lue ou vue quelque part. Certains racontent ce phénomène à propos de la traversée de la Bérézina par les armées napoléoniennes, d'autres relatent des troupeaux de chevaux sauvages traversant le lac Ladoga, en 1942, fuyant les combats qui ravageaient les environs de Leningrad. Dans tous les cas, il s'agit du même principe de surfusion: l'eau était si pure qu'elle ne gelait pas, malgré les températures russes très basses, mais les impuretés qu'y ont apportées les chevaux l'ont transformée en glace, d'une façon si soudaine que les bêtes ont péri gelées instantanément!

Toute matière correspond à un plan, et, si l'on modifie ce plan, on modifie la matière. Plus subtil à comprendre: ce plan n'est pas autre chose que de l'information qui relie de l'énergie.

Si j'étaie du sable sur une enceinte acoustique et que je mets du son, les vibrations du son vont donner une forme au sable. Si je change le son, la forme change. Où est la forme ? Dans le sable ou dans le son ? On peut dire qu'elle est dans la vibration. Si je modifie la vibration, je modifie l'organisation de la matière.

C'est très visible avec du sable, qui est une matière mouvante. Mais cela n'est-il pas vrai de toute matière ? Vous posez votre téléphone portable sur votre table de nuit. Il sonne et vibre. Vous constatez qu'il se déplace. Pourtant, il n'y a eu aucune action mécanique sur lui. Rien que de la vibration, laquelle a entraîné un mouvement. Imaginons une vibration plus forte, beaucoup plus forte : que pourrait-elle déplacer d'autre qu'un téléphone portable ?

Un autre exemple encore : quelqu'un qui est complètement sourd est capable de percevoir des sons à partir d'un certain nombre de décibels. Pourtant, il est sourd. Mais parce que ça vibre. Dans un concert au son très puissant, que l'on soit sourd ou non, on sent physiquement les vibrations du son directement sur sa cage thoracique, pas seulement dans les oreilles. Et quid des Castafiore capables de briser du cristal avec leurs vocalises ? Posons-nous la question : le cristal veut-il se briser ou suivre la musique ? Si on continuait à chanter sur les morceaux de cristal brisé, ne se fractionneraient-ils pas jusqu'à devenir une poudre qui suivrait parfaitement la forme ? Et si le chant continuait, une nouvelle forme – compacte, cette fois – n'apparaîtrait-elle pas ?

On peut agir sur la matière par la vibration. « Au début était le verbe. » La vibration préside à la forme. Et pas seulement dans le cas du sable répandu sur une enceinte. La parole est vibration. D'où le principe du verbe créateur. Les atomes sont partout, visibles ou invisibles. Si je suis capable

de prononcer une vibration qui coagule les atomes autour du plan, je fais œuvre de créateur. Je crée quelque chose de toutes pièces. Mais il faut une voix assez puissante pour rassembler ces atomes. Et une voix assez juste pour que le plan ne soit pas chaotique.

On en revient, encore et toujours, à cet alignement que cherche l'alchimiste dans son laboratoire : être suffisamment aligné, en lui et avec la lumière extérieure, pour que celle-ci se manifeste dans la matière et qu'elle soit un outil qui va permettre de la simplifier. Détisser la matière, revenir au pur fil, la matière première, grâce à laquelle toute autre (re)composition est possible (y compris celle du plomb en or), puisque l'on repart de la brique initiale. Le INRI des alchimistes : *Igne Natura Renovatur Integra*, « par le feu la nature est retrouvée intacte ».

Mais ne quittons pas des yeux cette notion d'information et continuons sur le son, en apparence intangible et pourtant doué d'impact tangible sur la matière. Nous venons de lui accorder ce pouvoir sous réserve d'intensité (le concert très fort) ou de qualité (le chant de la Castafiore très aigu). Il est encore plus intéressant d'en observer les effets au regard de son harmonie. Moi qui ai travaillé dans la métallurgie, je peux vous dire que, pour vérifier la continuité d'un métal, on frappe la barre avec un maillet. Si elle n'est pas cassée, elle « sonne juste », le métal est intact. Ne parle-t-on pas d'une voix fêlée ? C'est ainsi que procèdent aussi ceux qui entretiennent les axes des roues des trains de chemin de fer. Quant au forgeron, lors de la création d'une épée, il frappe sur la lame, mais pas seulement, il frappe aussi sur l'enclume. Un son s'élève, il court dans la lame et rectifie le métal. Quand, plus tard, il sonnera la lame, elle émettra un son juste et parfait et pourra être appelée « épée enchantée ».

Le monde de la chevalerie ne s'y est pas trompé, monde alchimique s'il en est, car la quête du Graal n'est rien d'autre que celle de la pierre philosophale.

Quiconque possède des oreilles a déjà fait l'expérience de l'impact d'un son dysharmonieux sur son corps: les seules vibrations d'un brouhaha dissonant sont capables de provoquer une migraine, donc d'agir sur la circulation sanguine. N'est-ce pas de l'information qui circule? À l'inverse, le parfait unisson recherché par les chants sacrés (toutes traditions confondues, des mantras indiens opératifs aux chants de messe catholiques) dépasse la visée esthétique: il s'agit non seulement de rassembler les fidèles, mais aussi de les mettre physiquement au diapason de l'univers, unis dans un même rythme régulier.

Le son ne nous impacte pas seulement parce qu'il est assez fort pour nous pénétrer. Il peut aussi nous réaligner parce qu'il est harmonieux. Voilà une autre façon d'envisager comment nous recevons cette information intangible aux effets tangibles. Je n'ai toutefois pris le son que comme exemple. Les autres informations émises dans l'univers nous gagnent de la même manière. Nos cinq sens sont les fenêtres par lesquelles l'énergie du monde nous atteint. C'est pourquoi j'ai toujours eu à cœur d'emmener mes élèves marcher dans la nature, humer l'air, écouter le vent, voir les détails, éprouver de tous leurs pores les minuscules changements et les multiples informations.

Mais nous sommes ici cantonnés aux limites d'un livre et aux outils des mots. Alors usons de ces outils, et nous remarquerons que les mots tissent bien souvent des ponts d'un sens à l'autre: on goûte les paroles du poète, les couleurs se répondent, l'amour est un arôme et la douleur s'avale, il est des parfums frais comme des chairs d'enfants, doux comme

des hautbois, et les sanglots longs des violons de l'automne blessent nos cœurs que nulle licence n'étonne. C'est tout l'art poétique ! Et si la poésie nous touche si juste, si elle nous va droit au cœur, tout en empruntant ces détours, c'est que justement elle fusionne joyeusement les canaux des cinq sens.

Car la vérité de nos sensations est là. Je m'explique. Si je vous parle de la sensation du chaud et du froid, vous allez me dire que le sens le plus approprié pour l'évaluer est le toucher. Pourtant, ne parle-t-on pas de couleurs chaudes ou de couleurs froides ? Et même de sons chauds ? Voire de personnes que vous percevez chaleureuses, et d'autres glaciales ? Avec quels sens évaluez-vous ces informations-là ?

Comment expliquez-vous que l'on ouvre la bouche quand on cherche à mieux entendre ? Ou que, pour mieux entendre toujours, votre grand-mère aura le réflexe de chausser ses lunettes ? Comment se fait-il que l'on ne goûte plus rien quand on a perdu l'odorat ? Ou, plus étrange encore, que l'on ait sur la langue un goût métallique rien qu'à racler une barquette d'aluminium avec sa fourchette, sans même la porter à sa bouche ? Ou qu'un simple souvenir soit capable d'y laisser un goût amer ? Avez-vous remarqué qu'une pièce peinte en rouge est susceptible d'exciter les gens qui s'y trouvent et une pièce peinte en bleue de les calmer ? Il ne s'agit pourtant que de couleurs : par quels sens pénètre dans le corps l'excitation ou l'apaisement ?

Je continue. Avez-vous remarqué qu'il suffit que l'on parle de poux pour que soudain la tête vous démange ? Qu'est-ce qui vous gratte soudain ? Les mots ? Et quand certaines musiques vous donnent la chair de poule, votre peau réagit, vous êtes « touché » et vos poils se hérissent, alors que vous n'avez pas froid. Pourquoi ? Par où passe l'information ? Par

quel sens ? Depuis quand écoute-t-on de la musique par la peau du bras, dites-moi ?

Comment expliquez-vous qu'un cheval sente que vous avez peur et vous déboute d'un tour de rein ? Par les poils du dos ? Par où passe l'information de votre peur, alors que vous avez l'impression de la contenir, de la masquer ? Et quand votre chien ou votre chat sent que vous avez particulièrement besoin de consolation aujourd'hui et s'approche de vous pour un câlin ? Comment l'a-t-il senti ?

Vous-même qui n'avez pas cette intuition animale, vous percevez néanmoins quand quelqu'un vous apparaît sympathique ou antipathique. Mais comment ? Par où passe l'information, encore une fois ? Et, d'ailleurs, avez-vous remarqué que, quand vous croisez quelqu'un d'antipathique, vous retenez votre respiration ? Comme si, littéralement, *vous ne pouviez pas le sentir* ?

Restons sur les mots. Quand quelqu'un vous parle, avez-vous tendance à valider ses propos en lui disant : « J'entends bien ce que tu dis » ou « Oui, je vois » ou bien « Je suis touché par ton histoire » ou encore « Je te sens venir » ? Écoutez ce que vous venez de dire : entendre, voir, toucher, sentir... Lequel de vos sens privilégiez-vous, en somme ? Ou, plus exactement, avez-vous conscience de ces nombreuses entrées par lesquelles les informations nous arrivent, à chaque instant, de toutes parts, et pas forcément par le sens qui semblerait le plus approprié par la logique élémentaire ? Sans même parler des artistes doués de synesthésie, comme Rimbaud, qui associait lettres et couleurs, ou de nombreux musiciens associant notes et couleurs (Liszt, Rimski-Korsakov, Messiaen, Petrucciani...).

Les exemples sont innombrables. Je vous en livre quelques-uns en vrac pour vous montrer que les sens sont des

fenêtres de perception ouvertes sur le monde. Mais le monde existe à tous les spectres de perception. Y compris ceux que vous ne percevez pas. Par exemple, vous percevrez une différence d'information entre le rouge et le vert, laquelle ne sera pas perçue par une personne daltonienne. Un fac-similé de souris extrêmement bien réalisé vous semblera plus vrai que nature, à vous, humain, qui privilégiez la vue. Pour un chat, la fausse souris en résine n'aura rien à voir avec une souris qui sent bon la souris, pas plus qu'une chaussure ou un balai.

Admettez qu'un infini d'informations circule en permanence, partout, et que vous n'en captez qu'une toute petite part, selon les capteurs qui sont les vôtres. Vous êtes dans l'obscurité. Vous ne voyez rien. Votre chat, encore lui, y voit tout un monde. Et que dire du serpent, équipé d'un détecteur de chaleur, capable de « voir » la souris cachée sous les feuilles ou d'une chauve-souris capable de détecter un obstacle avec son radar ?

Revenons en plein jour et faisons cette expérience simple avec un chien ordinaire. Hors de sa vue, vous circulez de façon aléatoire dans un vaste jardin, puis vous lancez le chien sur votre trace, avec pour seul outil sa truffe. Vous le verrez suivre exactement le même itinéraire que celui que vous avez emprunté, comme si celui-ci était marqué d'un trait fluorescent sur le sol, un trait que vous ne voyez pas. Pour lui, l'information olfactive est aussi nette que si on l'avait tracée au sol d'une bombe de peinture de chantier orange fluo. Pour vous, il n'y a rien du tout.

Et si nous avions l'humilité d'admettre que ces informations sont partout, tout le temps, et que nous ne les percevons pas ?

Le tracé fluorescent de ce chien, c'est celui que j'ai aperçu quand j'ai avalé la pierre. Des tracés partout. Dans tous les

sens. De l'énergie qui s'échange en permanence. Émanant de l'humain, de l'animal, du végétal, du minéral et même d'autres sources. Des plans superposés et en communication perpétuelle.

Les sens nous ouvrent des portes. D'autres portes nécessitent d'aiguiser davantage nos sens pour les pousser. Voire d'être attentifs d'une autre façon, et pas toujours avec le mental aux commandes – nous en reparlerons quand nous aborderons la réalité non ordinaire. Mais, comme j'ai le souci de vous amener progressivement en terrain inconnu, je vous propose de rester pour le moment dans cette réalité familière, simplement en acceptant de constater que nous tissons en permanence des liens entre toutes sortes d'informations, sans même nous en rendre compte, ceci passant par tous nos sens et même par on ne sait quel autre canal que certains appellent « intuition ». Car, enfin, de quoi témoigne-t-on quand on dit : « Non, je n'irai pas par là parce que je ne le *sens* pas » ou bien : « Je n'aurais pas dû poursuivre cette relation, car dès le début j'ai *sent*i qu'elle allait me faire souffrir » ou encore : « J'aurais dû me fier à ma *première impression* » ?

Quand vous rencontrez quelqu'un, vous engrangez en quelques instants une foule d'informations non verbales dont vous n'êtes même pas conscient. Qui vous rendent cette personne sympathique ou antipathique, déjà, on l'a vu, voire pour laquelle vous pouvez éprouver un véritable coup de foudre, selon une curieuse *alchimie* entre vous. Nous sommes d'ailleurs traversés à tout instant par des milliards d'informations qui n'émanent pas seulement des autres personnes, mais de tout l'univers.

Tout le jeu des mentalistes s'appuie là-dessus, et sur le fait que cet archivage se fait à notre insu. Par exemple, vous vous trouvez dans une voiture, le mentaliste est capable de

vous inciter à prendre en compte le kilométrage affiché au compteur sans que vous en ayez conscience, c'est simplement une information parmi mille autres que balaye votre regard, mais quand il vous demandera de lui donner un nombre prétendument au hasard, c'est ce nombre-là qui vous viendra à l'esprit, et le mentaliste fera passer pour un tour de magie le fait que ce chiffre est justement inscrit au compteur. Ce n'est pas de la magie à proprement parler, ce serait plutôt de la manipulation (car la vraie magie n'est jamais possible avec les outils ordinaires du dixième monde, le monde ordinaire, mais seulement avec les outils extraordinaires du neuvième monde, mais je ne vous en ai pas encore vraiment parlé).

Néanmoins, venons à la magie par la petite porte. Si la langue des oiseaux serine que, dans la magie, l'âme agit, ce n'est pas pour rien. Je citais votre bon chien capable de sentir quand vous aviez besoin de câlin. Vous aussi, quand vous éprouvez de la compassion pour quelqu'un, vous entrez en communication avec l'autre par un biais qui n'est pas tangible. Sa tristesse vous affecte et votre soutien le réchauffe. Réellement. Il y a bien échange d'information, tacitement. Pensez aussi à toutes les mauvaises nouvelles qui sont comme pressenties, devinées à distance. La mère qui *sent* et *sait* son enfant à danger, alors qu'il est au loin ; la personne qui *voit* un ami mourir dans un cauchemar et qui apprend au réveil qu'effectivement cet ami a eu un accident de voiture cette nuit-là ; sans parler des jumeaux qui sont capables d'éprouver de fortes émotions simultanées, même séparés par des milliers de kilomètres. Car tout se passe comme si ce genre d'informations n'était nullement affecté par la distance kilométrique, justement. C'est d'un autre ordre que ce qui passe par les champs de perception habituels. Et néanmoins quelque chose passe.

Alors quoi? Et comment? Quelle énergie? À partir de quel degré d'impact sur le monde tangible appelle-t-on ça de l'énergie? Est-ce que la parole est déjà de la vibration? Plus ténue encore: est-ce que la pensée est déjà de l'énergie? J'enfoncé le clou: est-ce qu'on peut agir sur la matière rien qu'avec des mots? Est-ce qu'on peut agir sur le monde rien qu'avec la pensée?

Ma réponse est oui. Sans l'ombre d'un doute. Et quand un alchimiste vous parle d'ombre, soyez certain qu'il sait de quoi il parle...

Au XIX^e siècle, Charcot a réalisé en public l'expérience suivante: suggérer à une patiente, endormie sous hypnose, qu'on lui versait de la cire chaude sur le bras et qu'il en résulterait une brûlure. Il ne l'a pas touchée. Une fois réveillée, le bras de la patiente a réellement présenté les symptômes d'une brûlure, avec une réelle cloque. L'expérience a été maintes fois réitérée par la suite, même en dehors de tout procédé hypnotique: faire croire à quelqu'un qu'on va lui appliquer sur le bras une pièce de monnaie chauffée à blanc et, au dernier moment, remplacer à son insu cette pièce brûlante par une pièce ordinaire. La brûlure a bien lieu: dans la panique, le cerveau de la victime envoie l'information « fabriquer une cloque », alors même que l'épiderme n'a pas été brûlé! La puissance de l'esprit sur le corps! La cloque est le résultat d'un influx nerveux qui court, ce n'est que de l'information.

Je vous disais que j'avais rencontré Cleve Backster. Ce retraité de la CIA, qui avait mis au point un détecteur de mensonge, a eu l'idée de brancher son engin sur une plante. Recevant un coup de téléphone et ayant ses électrodes dans les mains, il s'en débarrassa en les posant sur le cactus proche. Quelle ne fut sa surprise de constater une activité

sur le cadre de son appareil ! Après plusieurs expériences, il en déduisit que les plantes réagissaient aux émotions qui emplissaient l'atmosphère. En effet, à l'instant même où il eut l'idée de brûler l'une de ses feuilles à l'aide d'une allumette pour évaluer la réaction, il vit la courbe s'affoler comme celle d'un humain. Il passa ensuite des mois et même des années à renouveler ses expériences, jusqu'à constater une réaction empathique des plantes vis-à-vis des bonnes ou des mauvaises intentions conçues par l'expérimentateur.

Autant dire que Backster n'a pas été suivi par la communauté scientifique, on s'est même moqué de lui. Mais il ne s'est pas démonté et il a passé le restant de sa vie à accumuler toutes sortes d'expériences troublantes allant dans ce sens. Quand je l'ai rencontré, nous avons fait le test ensemble : tout simplement brancher les électrodes sur un cactus. Au moment où il sortait son briquet, la courbe électrique du cactus partait en flèche, avant même qu'il l'ait brûlé, comme par une prescience de la destruction annoncée. De quoi conforter tous les amoureux des plantes qui ont toujours pensé qu'il était bon de leur parler et que, « avoir la main verte », oui, ça voulait peut-être dire quelque chose : savoir deviner ce dont la plante a besoin. Échanger avec elle des informations. Comme si les plantes étaient capables de percevoir l'intention de leur faire du bien ou l'intention de leur faire du mal.

« C'est l'intention qui compte », dit le bon sens populaire. Mais oui, sans aucun doute. L'intention, c'est déjà de l'information. On avait cité l'exemple de la cuisine « faite avec amour » et qui a meilleur goût. On dit aussi qu'il y a des gens qui dégagent des « bonnes ondes » et d'autres des « mauvaises ondes ». On sent qu'il y a des lieux dans lesquels on se sent bien, d'autres dans lesquels on se sent mal. C'est de l'information. Mais on ne sait pas par où elle passe.

Accepter qu'il se passe des choses qu'on ne sait pas expliquer, les accepter même si on ne sait pas les expliquer, c'est déjà faire un grand pas, quand on a choisi la voie de l'alchimie. Un pas qu'il est parfois difficile de faire, notamment quand on a une formation scientifique. Mais je le prends aussi comme une épreuve d'humilité. Les faits sont là. Les voir et y croire sans comprendre, c'est accepter sa petitesse, mais c'est grandir aussi : c'est s'ouvrir à d'autres possibles.

Vous n'avez pas rencontré Charcot ni probablement Backster. Mais peut-être êtes-vous déjà allé dans une maison de retraite. Il y a un jour où toutes les vieilles dames sont particulièrement en forme, physiquement, c'est le jour où passe le coiffeur. C'est un phénomène bien connu du personnel soignant : une dame toute fraîchement pomponnée gagne dix ans ! Elle a la pêche. Rien que de se voir plus belle dans son miroir, elle se sent mieux dans son corps, les rhumatismes s'estompent, les douleurs s'amenuisent, le corps semble aller mieux. Sur ordre du cerveau.

Et que penser des mourants qui attendent le retour d'un proche pour mourir ? On voit ça dans toutes les familles, et pourtant ça s'apparente au miracle : un mourant dont le corps est en pleine débâcle, les cellules font ce qu'elles veulent, et surtout elles dégénèrent, elles ne suivent plus aucun plan et la médecine ne peut plus rien. L'issue fatale est imminente. Et, pourtant, le corps semble mettre cette dégénérescence sur « pause » le temps que le fils ou la fille arrive du bout du monde. Et comment ça serait possible ? Si tout le corps se décompose, suffirait-il que le cerveau ou autre chose en décide autrement pour que la vie continue ? Ça ne surprend personne, mais n'est-ce pas là un miracle, à son échelle ? Ou simplement la force de l'intention ?

Sur ce chapitre, nous pourrions parler aussi des gens qui prétendent avoir de la chance. C'est même encore plus flagrant quand les gens se prétendent malchanceux. Ceux qui disent : « S'il y a une tuile, elle est pour moi ! » Et, en effet, ils sortent et la tuile qui tombe leur tombe dessus. Ce sont les premiers à ne pas croire à la chance. Mais vous vous rendez compte de la puissance qu'il faut pour couder l'univers au point de provoquer la chute de la tuile juste au bon moment et pile sur eux ? Est-ce que ce n'est pas exactement la même chose que la chance... mais à l'envers ? La même foi en la force de la pensée, mais teintée de pessimisme ?

Pour ma part, du jour où j'ai décidé d'avoir de la chance, j'en ai eu. Ça m'est apparu comme une évidence. Il suffisait de le décider. Je me souviens que, ce jour-là, je suis allé au restaurant avec des amis. C'était au bord de la mer, on a pris du homard. À un moment, le chef est venu me voir spontanément et il m'a dit : « J'ai trouvé que le vôtre était un peu petit, alors je vous en offre un deuxième ! » Je n'ai pas cessé d'y croire, depuis.

C'est aujourd'hui pour moi une conviction : oui, chacune de nos pensées peut influencer notre vie. Je dirais même que nous créons notre univers à chaque instant. Parce que chacune de nos pensées fait partie de ce vaste réseau d'informations. Nous sommes en permanente interaction avec le monde visible... et en partie avec le monde invisible.

J'irais plus loin, en disant que plus une pensée est précise, mieux elle atteint son but. J'ai toujours dit à mes enfants : si vous ne savez pas ce que vous voulez, c'est ce que vous aurez, c'est-à-dire rien. Quand vous saurez précisément ce que vous voulez, l'univers vous permettra de le réaliser.

C'est toujours la même opposition entre l'unité et le fractionnement. Il y a des jours où vous vous cognez partout,

où les objets vous échappent, où vous vous sentez distrait, dispersé. Vous êtes en collision avec votre environnement. Vous faites l'expérience douloureuse du fractionnement (en vous) et de la dissociation (entre vous et le monde). À l'inverse, les jours où tout va bien, tout vous est fluide, vous avancez droit, vous ne vous heurtez ni aux gens ni aux choses et votre pensée est droite aussi, juste, elle a la clarté de l'évidence. Vous faites l'expérience de l'unité. En vous, et entre vous et le monde. Comme l'alchimiste dans son laboratoire, à votre façon, au quotidien, vous faites l'expérience d'un dialogue entre vous et la matière, entre vous et l'univers. Avec des jours de dissonance et des jours d'harmonie. Et l'harmonie vous rend heureux.

Il est d'ailleurs un état que vous avez peut-être connu, et où tout ce que je vous raconte dans ce chapitre vous semble évident : c'est l'état amoureux. L'exaltation des cinq sens. L'échange d'informations instantanées, multiformes, et par des canaux indéfinis, voire la sensation d'un sixième sens qui permettrait de se comprendre au-delà des mots. Le développement d'une énergie d'un genre nouveau, également, impalpable et pourtant immense : les amoureux se nourrissent, c'est bien connu, d'amour et d'eau fraîche, ils n'ont presque plus besoin de manger, leur nourriture est si riche en *spiritus* qu'elle ne passe pas par la matière. En outre, l'amour guérit, triomphe des maladies, réveille les comateux et les princesses endormies, dépasse les frontières, envoie des informations intuitives à l'autre bout de la terre à l' élu qui est mystérieusement connecté d'âme à âme...

Tout ce que je pourrais vous raconter dans ce chapitre et qui vous paraît saugrenu, vous l'accepteriez dans un cadre amoureux. Comme si l'amour était la seule expérience mystique acceptable de la plupart des vies ordinaires. Et

c'est d'ailleurs sans doute la raison pour laquelle tant de romans et de films en ont fait leur sujet de prédilection : c'est déjà l'introduction d'une logique non ordinaire dans la vie ordinaire...

L'amour est l'occasion d'éprouver cette sensation d'être parfaitement immobile, silencieux et aligné. Avec l'autre et avec le reste du monde. C'est un état que l'on dit « magique » et qui offre des instants de bonheur, où l'on se sent parfaitement à sa place, comme si tout était en nous et nous en tout. Mais, si cette sensation est plus particulièrement distincte durant ces instants-là, cela n'est pas moins vrai tout le reste du temps. Nous sommes le plus souvent aveugles à cette interconnexion permanente, mais elle n'en est pas moins vraie à temps plein.

D'ailleurs, le mot « connecté » n'est pas choisi au hasard. La grande toile d'Internet, qui nous relie tous aujourd'hui au moyen de réseaux infinis, est un filet (en anglais *net*), autrement dit une trame. Avec le Web (littéralement « toile d'araignée »), nous n'avons rien fait d'autre qu'informatiser le système d'information de l'univers.

Il y a très très longtemps, les Celtes croyaient qu'il y avait des lignes sous la terre, dont témoignent les alignements de menhirs. Ils disposaient des pierres aux extrémités de ces lignes et, grâce à elles, pouvaient communiquer d'un bout à l'autre à grande distance, même entre plusieurs pays gaéliques. Ces communications instantanées stupéfaient les Romains, qui ne comprenaient pas que l'on puisse aller plus vite que leurs estafettes. Les Égyptiens, qui utilisaient aussi ces lignes, les s'appelaient « tubes heka » (*heka* signifiant « magique »).

Ces lignes énergétiques existent bel et bien. On les a appelées dans les années 1920 les « lignes de ley » (parce

que le photographe anglais Alfred Watkins qui s'est rendu compte le premier de ces alignements des pierres levées a remarqué qu'elles semblaient tracer un lien entre des sites qui portaient tous le préfixe *-ley* ou ses dérivés, qui signifie « clairière ». On parle aussi de « flux sacrés » ou des « veines du dragon » ; je préfère l'expression « lignes du monde ».

Tous les grands lieux sacrés (Mont-Saint-Michel, mont Bugarach, Saint-Jacques-de-Compostelle, cathédrale de Chartres...) sont construits à des points d'intersection de lignes du monde : n'oublions pas que les églises sont toujours construites sur des lieux qui étaient déjà des lieux de culte préchrétien très anciens. Quand on dit que tous les chemins mènent à Rome, ce n'est pas une vaine expression : ces lignes sont de véritables chemins invisibles qui ont été sillonnés par l'homme depuis la préhistoire, mais dont l'origine est tellurique et énergétique. Leur maillage a pu être mis au jour par des équipements modernes qui permettent de retracer précisément ce rayonnement électromagnétique.

Le réseau Hartmann, sur lequel on se base pour pratiquer la géobiologie de l'habitat, s'en approche. Celle-ci tient compte de lieux à l'influence pathogène ou bénéfique, liée à la présence d'anomalies (failles géologiques, courants électriques induits par des cours d'eau souterrains, gisements de minerais...). Ce domaine, que j'ai également exploré, m'a confirmé cette intuition d'une vaste trame d'information parcourant à la fois le microcosme du corps humain et le macrocosme de l'univers.

Je vous ai déjà parlé d'un ancien président du domaine de Versailles, que j'ai rencontré à plusieurs reprises, du fait que j'ai organisé de nombreuses visites du château et des jardins. Il me disait, un jour, que les jardins étaient parcourus par de longues ondulations et que cela faisait des siècles que les

jardiniers essayaient de s'en débarrasser. Ils avaient beau les aplanir, ces creux et ces bosses finissaient toujours par réapparaître, comme des racines d'arbres invisibles. Je n'ai pu que lui dire que la lutte était vaine : il passait là une ligne du monde et c'était elle qui déformait le terrain. À mon explication, il n'a pas manifesté plus de surprise que ça. Même si elle était étrange, c'était une explication. Je crois même que cette réponse lui a apporté un certain soulagement.

J'ai toujours pensé que la réussite personnelle était une adéquation entre ce qu'on est capable de faire et ce qu'on fait. Chacun d'entre nous est le meilleur dans une chose. L'œuvre de sa vie est d'être capable de trouver dans quoi. Ayant perçu la trame du monde, je me suis dit : et maintenant, qu'est-ce que j'en fais ?

L'INVENTION DE LA TRAME

Il est dit de l'adepte qu'il doit respecter un engagement moral : inventer quelque chose qu'il offrira gratuitement à l'humanité. C'est ce que j'ai fait en mettant au point la Trame. Une méthode thérapeutique qui ne nécessite rien d'autre que ses mains. Les seize gestes simples qui la composent s'apprennent en quelques jours, même si leur maîtrise prend une vie. Elle est conçue pour soulager toutes sortes de maux, physiques et psychiques.

La méthode consiste à utiliser l'énergie du monde pour rétablir sa libre circulation dans le corps. J'ai tout quitté pour mettre au point cette méthode. Je l'ai pratiquée pendant dix ans. J'ai traité plus de trente mille patients, puis je l'ai enseignée et j'ai fait don de la licence à deux associations, avant de m'en retirer. Aujourd'hui, plus de quatre cents praticiens l'utilisent au quotidien.

Flash-back. Je vous ai davantage parlé de ma vie souterraine, en laboratoire, que de ma vie professionnelle. Sans entrer dans les détails, après un passage dans l'administration, je me suis intéressé à la micro-informatique.

À cette époque, les gens n'avaient pas la moindre idée de ce qu'était un ordinateur. C'était presque un objet magique qu'on priait pour que ça marche. Une sorte de totem. Pour vous dire à quel point ça remonte à la préhistoire, je me souviens avoir confié une disquette de démarrage du système

(c'était l'époque des grandes disquettes souples) à une secrétaire, en lui recommandant d'en prendre soin. Quand je la lui ai demandée, elle m'a fièrement montré combien elle en avait pris soin : elle l'avait précieusement archivée dans un classeur. Avec deux trous dedans pour qu'elle ne s'en échappe pas.

Par la suite, j'ai quitté l'administration pour monter ma propre société de sécurité informatique. Ça a très bien marché, j'avais de gros clients. La société a pris de l'ampleur, a gagné de l'argent : on peut dire que j'étais sur le chemin de la réussite. Mais, parallèlement, je passais mes nuits dans mon laboratoire, à faire secrètement de l'alchimie. Durant la journée, je démarchais des clients. Durant la nuit, je faisais fondre ma matière en quête de la pierre. Deux vies en une, en quelque sorte. Déjà la cohabitation pacifique des contraires.

Et puis, un jour, l'une de ces deux vies m'a semblé absurde. Celle du plein jour. J'ai réuni mes douze employés, je me souviens, c'était au George V, et je leur ai dit : « Voilà, je pars, je vous donne la société ! » J'ai établi des parts en fonction du mérite que j'attribuais à chacun, et j'ai tout distribué. Je suis rentré chez moi les mains dans les poches, heureux comme un pape. Avec une sensation de liberté qui valait tout l'or du monde. Je pouvais enfin me consacrer entièrement à mes recherches, à la Trame, qui était l'application à l'homme de ce que je faisais dans mon laboratoire. Même si, à cette époque, je n'avais pas encore trouvé la pierre.

La mère de mes enfants ne l'a pas entendu de cette façon. « Alors, tu vas vivre à mes crochets ? » Cette phrase-là a tout fait basculer. Le genre de phrase qu'il ne faut pas me dire, à moi qui n'ai jamais rien prêché que la liberté, la mienne comme celle des autres ! Alors je suis parti. Sans fortune, sans savoir où j'allais, mais confiant.

En dînant ce soir-là chez des amis, alors que je leur racontais bien sûr mon histoire avec une passion renouvelée, l'un d'eux m'a demandé: « Tu sais où tu vas vivre maintenant ? » Bizarrement, je me suis rendu compte que je ne m'étais pas posé la question. Tout me paraissait tellement évident. Je me souviens lui avoir répondu: « Les dieux pourvoient à la nourriture des sages. » « Tu ne crois pas si bien dire, m'a-t-il dit alors en riant. Je pars pour deux ans à l'étranger, voilà les clés de mon appartement ! » Je suis à la fois tombé des nues... et pas du tout. C'était en même temps très improbable et tellement évident.

Dans cet appartement d'un beau quartier de Paris, il y avait une chambre de bonne attenante; j'en ai fait mon premier cabinet de Trame. Au bout de quelques semaines, grâce au bouche-à-oreille, mon emploi du temps était plein. Les choses se sont faites très simplement. Comme toujours au cours de ma vie: avec la fluidité de l'évidence.

Qu'est-ce que la Trame ?

Notre corps est constitué des trois règnes – minéral, végétal et animal –, lesquels ont chacun leurs vertus. Le minéral a pour particularité de stocker de l'information et de constituer ses structures profondes: dans notre corps, on le retrouve par exemple dans le calcium des os, qui est notre charpente, dans le sang, où le fer fixe l'oxygène, ou dans les neurotransmetteurs, où on peut dire qu'il fixe la mémoire. Les végétaux, quant à eux, ont pour vertu de transmuter l'énergie en matière (on l'a évoqué quand on a parlé de photosynthèse). Dans le corps humain, ils sont placés là où l'on transforme la matière en énergie, c'est-à-dire là où l'on digère: on parle d'ailleurs de « flore intestinale ». (Même si ce ne sont pas des végétaux mais des bactéries, voire des cyanobactéries, qui sont, elles, plus proches du végétal.)

Quant au règne animal, il désigne ce qui est *animé*, donc ce qui est doué de mouvement. Par exemple, si le fer sait stocker de l'information, en revanche il n'est pas capable de l'amener d'un point à un autre; il lui faut un véhicule, les globules, des cellules animées qui vont assurer ce transport et la circulation du message.

On peut considérer le corps comme une vaste colonie de cellules dont la cohésion (comme dans toute matière) est assurée par la bonne circulation d'un message commun. Un plan que j'ai appelé « trame », ce qui a donné le nom à cette thérapeutique.

Prenons pour exemple un tapis. Quand vous secouez un tapis posé sur le sol, il est parcouru d'une onde sinusoïdale allant de vous vers le haut. Imaginez maintenant un caillou posé sur ce tapis. Vous remarquerez que, quand vous secouez le tapis, l'onde est arrêtée par le caillou. Eh bien, pour moi, la maladie est comme ce caillou : elle empêche la circulation de l'information globale.

Que se passe-t-il quand l'information ne circule pas? Les cellules sont livrées à elles-mêmes et, du coup, elles ne travaillent plus pour la communauté. Soit elles ne font plus rien, soit elles prennent des initiatives personnelles qui peuvent même entrer en collision avec la stratégie globale du corps.

La médecine occidentale aura tendance à agir localement sur la zone où se manifeste le blocage: par des anti-inflammatoires d'abord, par la chirurgie en extrême recours, pour procéder à l'ablation des cellules dissidentes. Les médecines orientales auront plutôt tendance à agir sur le circuit d'information tout entier (l'acupuncture, par exemple, va chercher à rétablir le flux d'énergie dans les méridiens). C'est de ce côté-là que j'ai mené mes expériences.

Par ailleurs, la vibration de l'univers est sinusoïdale, c'est ce que nous appelons une onde. Comme la lumière, le son ou bien la chaleur. On a vu que l'expression de l'émotion était, elle aussi, sinusoïdale: que ce soit un rire, des pleurs, des spasmes. La douleur du coup de marteau sur les doigts nous fait balancer d'un pied sur l'autre. Quand nous berçons un enfant pour le calmer, c'est comme si nous le mettions dans la musique de l'univers, qui, je vous rappelle, est rythmée. Les oscillations d'un autiste qui recherche dans ce mouvement la communication qu'il n'a pas avec les hommes procèdent du même mouvement. Idem, le ronronnement du chat, mais aussi son mouvement alternatif d'une patte sur l'autre avant de se coucher à un endroit. Comme s'il se mettait au diapason, en accord avec le lieu, ou bien comme s'il accordait lui-même le lieu. Vous pouvez aussi comparer cela au rythme que s'imposent les croyants en oscillant d'avant en arrière, comme devant le Mur des Lamentations, pour entendre Dieu ou se faire entendre de Lui.

Tout ce qui nous apporte cette paix profonde et originelle, qui peut aussi prendre le nom de bonheur, nous rapproche de cette vibration initiale.

L'alchimiste dit que la vraie lumière est droite en dehors de la bulle, mais sinusoïdale à l'intérieur, car la résistance de la matière la courbe, comme une tige souple dont on appuierait sur les deux extrémités. C'est d'ailleurs sinusoïdal que l'on représente le caducée de Mercure ou l'épée flamboyante de saint Michel.

Revenons à notre corps, tel un tapis lesté de la présence d'un caillou. Que faire pour se débarrasser de ce fardeau? C'est simple, il suffit de secouer le tapis plus fort que la résistance exercée par le caillou. C'est pourquoi j'ai sous-titré mon livre sur la Trame « se soigner par l'énergie du monde ».

Soumettre le corps à cette onde, c'est le débarrasser de ses impuretés et permettre au message de passer à nouveau. Et un corps bien informé, c'est un corps qui se sent « en forme », comme on dit !

Alors j'ai procédé par essais-erreurs sur des cobayes qui étaient souvent des proches, en expérimentant des gestes et en étudiant les réactions. Comme nous sommes tridimensionnels, j'ai cherché comment « secouer le tapis » selon trois axes : vertical, longitudinal et transversal. Les premiers bénéficiaires de cette méthode furent mes enfants et mes proches.

J'ai considéré que l'obstacle est une forme d'énergie condensée à un endroit de moindre résistance. Cet obstacle peut amener un axe du corps à se décaler, entraînant une répartition inégale de l'énergie : surpression d'un côté et sous-pression de l'autre. Dans les zones de surpression, les cellules deviennent hyperactives, ce qui entraîne toutes les manifestations inflammatoires. Dans les zones de sous-pression, à l'inverse, on constate dans un premier temps une sous-activité (fatigue, dépression, hypothermie...), puis, dans un second temps, le manque d'information conduit les cellules à en chercher d'autres, voire à inventer un système de cohérence autonome, par exemple sous forme de tumeur. Ceci est représenté par le premier axe du corps, celui qui va des pieds à la tête. C'est l'axe personnel.

Par ailleurs, nous sommes tous en interaction, comme si la trame d'un individu était liée à celle des autres. C'est l'onde circulant sur l'axe horizontal du corps qui en est la cause. Celui-ci est le deuxième axe du corps : l'axe des autres. Cette onde qui, au-delà de nous, se prolonge vers les autres produit des harmonies naturelles ou, au contraire, des dissonances. On le perçoit intuitivement quand on se sent avec quelqu'un

« sur la même longueur d'onde ». À l'inverse, deux trames qui entrent en collision créent des étincelles, comme on dit : une sensation d'agressivité, l'émergence d'une énergie-émotion dont nous avons tendance à nous libérer par le mouvement.

Le troisième axe qui nous traverse d'arrière en avant représente le rapport que nous avons avec le reste de l'univers, car, là aussi, il y a interaction. Les lieux ont également une action sur nous, plus ou moins durable. Certaines personnes, dit-on, sont capables de voir ce que d'autres cultures appellent l'aura. Pour moi, elle est la zone d'interférence entre notre trame et celle du monde, comme un nuage changeant nous enveloppant et modifiant ces couleurs en fonction des influences, qu'elles soient extérieures ou intérieures.

On peut avoir l'impression que cette théorie de la trame s'éloigne de l'alchimie : je ne vous parle plus du tout de creuset ni de métal. Pourtant, c'est bien la même chose, et c'est par l'alchimie que j'y suis arrivé. Il s'agit de pratiquer l'alchimie à l'intérieur du corps. Je vous rappelle les trois principes des trois œuvres : décomposition, recombinaison, puis la lumière passe. Dans la Trame, j'ai bien mis au point des gestes qui décomposent le corps, d'autres qui le recomposent et les derniers qui permettent que l'énergie circule.

Bien que ce ne soit pas du massage, l'onde qui modifie le corps est créée par une action qui semble mécanique. Il n'y a rien de magique là-dessous. Ce n'est pas un système de croyance. La preuve, c'est que ça fonctionne sur les enfants et même sur les animaux. On ne peut pas convaincre un enfant qui souffre, ni un animal : on ne peut qu'avoir sur eux une action réellement salutaire.

À propos, cela me rappelle une anecdote. Mon fils était à l'école primaire ; il se blesse dans la cour de récréation. On

l'amène à l'infirmier, où il est soigné. Comme il a toujours mal, il dit à l'infirmière : « Mais ce n'est pas comme ça qu'on fait ! Moi, mon père il me fait une Trame et je n'ai plus mal ! » Quand mon fils m'a raconté cette histoire, j'ai bien cru que j'allais avoir les gendarmes à la maison...

J'ai mis au point seize gestes qui permettent de rectifier les trois axes du corps et de rétablir une circulation harmonieuse. En somme, de rassembler la chorale pour qu'elle chante à l'unisson. Chaque geste prend environ deux minutes; le temps de passer de l'un à l'autre, l'ensemble de la séance dure environ trois quarts d'heure. Le patient est allongé, habillé, idéalement sur une table de massage pour être à une hauteur qui facilite le travail du praticien. Les gestes de vagues s'accompagnent de respirations, qui seront guidées par les indications du thérapeute, lequel harmonisera ses gestes avec le rythme de cette respiration. Il cherche à être en résonance avec son patient, à trouver la « bonne fréquence »; c'est une quête assez subtile et pas mécanique. Le thérapeute, lui aussi, suit des indications de respiration précises.

Pour reprendre les termes alchimiques, on peut dire que la première série de gestes (sur l'abdomen et en descente) contribue à la décomposition virtuelle du corps du patient, c'est l'œuvre au noir. Comme les métaux, le corps s'ouvre, l'énergie enkystée dans la trame peut alors s'échapper, les organes bougent, les émotions se manifestent. La deuxième série de gestes, ceux qui remontent des pieds à la tête, c'est l'œuvre au blanc, qui rassemble et qui réaligne. La troisième série de gestes, qui sont effectués sur la tête, correspond à l'œuvre au rouge, la circulation sans résistance de l'information à l'intérieur du corps pacifié.

Il arrive que ces gestes suscitent une émotion chez le patient (pleurs, rires, contractions...), notamment au cours de

la première série. Il est bon de laisser s'évacuer ces émotions, au même titre que les autres manifestations du corps (éruption, gargouillements...), mais il ne s'agit pas de les analyser ou de leur attribuer un sens par un échange de paroles. Ce n'est pas une psychothérapie, on ne remonte pas aux causes. Le patient en ressort toutefois souvent chamboulé, et la question qui revient le plus souvent est la suivante: « Mais qu'est-ce que vous m'avez fait ? » J'ai toujours conseillé d'y répondre simplement, et avec le cœur...

Si plusieurs séances sont nécessaires, on les espace d'environ un mois: la Trame consiste à modifier le schéma de cohérence du corps, il faut donc un certain temps pour que les cellules puissent suivre ce schéma, car l'information se modifie toujours plus vite que la matière. La méthode a beau être très efficace, c'est une thérapie du pauvre, et c'est ainsi que je l'ai conçue, notamment à la suite de mes voyages en Afrique, où j'ai pu constater l'absence totale de moyens.

Nous avons décidé, avec un ami acupuncteur, de nous rendre dans les endroits les plus délaissés, avec seulement nos mains, quelques aiguilles, et rien d'autre. Bien sûr, ce n'est pas une thérapie qui remplace la médecine, je n'ai jamais prétendu cela. Mais c'était déjà une aide précieuse pour ceux qui n'avaient rien. Ce qui n'empêche pas, bien sûr, toute synergie avec d'autres pratiques. Par exemple, la Trame permet de préparer le terrain avant une opération ou de mieux récupérer après. Ou d'accompagner une chimiothérapie pour en réduire les effets secondaires en améliorant le confort du patient.

Alors imaginez-nous en Afrique, à des milliers de kilomètres du premier bloc opératoire. Des gens mourants partout, mais méfiants parce qu'on est des blancs. Et pourtant, celui qui n'a rien à perdre vient finalement vous voir. Est-ce l'effet de

la Trame, de l'acupuncture ou de la croyance? Le fait est que deux heures plus tard, il court comme un lapin. Dès le lendemain, vous avez une queue de deux cents personnes, et tous les villages alentour sont au courant. Ça devient un phénomène local. Et le sorcier du coin n'est pas du tout content: « Tu me piques la clientèle, qu'est-ce que c'est que ton truc? » Alors on fait copain avec le sorcier, on s'échange des trucs et des astuces. C'est comme ça que j'ai été initié à certaines voies africaines, ce qui m'a bien été utile par la suite...

Une fois que j'ai eu mis au point cette série de gestes et après l'avoir testée sur un grand nombre de volontaires avec succès, j'ai ouvert un cabinet, et j'y ai travaillé pas loin de onze heures par jour, pendant dix ans, de 1990 à 2000. J'ai vu défiler des dizaines de milliers de patients. Et, parmi eux, de nombreux médecins. J'ai même transmis la méthode de la Trame à certains d'entre eux. Je leur ai demandé s'ils la pratiquaient. Ils m'ont répondu: « Ah non, on ne peut pas, c'est trop étrange, ça remet tout le reste de nos pratiques en question et c'est sans doute interdit. »

C'est pourquoi je l'ai beaucoup transmise au Canada et aux États-Unis, notamment en Californie, où les esprits sont bien plus ouverts que chez nous. Une étude scientifique a notamment été menée à l'université de sciences humaines de San Diego sur des dépressions installées depuis trois à cinq ans. Un vrai protocole avec un groupe témoin en double aveugle, toutes sortes d'évaluations, des prises de sang, un appareil pour mesurer la résistivité et d'autres réactions des organes, etc. Il a été étonnant de constater de vraies modifications physiologiques après des séances de Trame.

Parallèlement à ces voyages en Afrique, j'avais mon cabinet à Paris. Sur les trente mille personnes que j'ai vues défiler, je peux vous dire que j'ai vu de tout et que j'ai appris

des choses sur l'humanité... Toutes sortes de gens, toutes sortes de maux. Ceux qui voulaient comprendre, ceux qui cherchaient le miracle et ceux qui venaient seulement pour être enfin écoutés. Les gens venaient me confier leur corps, mais c'était aussi leur âme qui les faisait souffrir.

J'ai vu des gens vraiment très pauvres et d'autres vraiment très riches. Des gens à qui étaient arrivés tous les malheurs du monde. Et à côté de ça je me souviens de cette femme de producteur qui voulait se suicider parce que son mari ne lui laissait « que » cinquante mille francs d'argent de poche par mois. C'était pour elle un véritable problème. Elle avait vraiment l'impression qu'on lui faisait l'aumône. J'ai appris la bienveillance. Ne pas juger son prochain, mais lui tendre la main, même si on ne le comprend pas.

J'ai traité aussi des gens du show-biz, des célébrités, des chefs d'État africains: on venait me chercher en voiture diplomatique escortée jusqu'à l'ambassade. J'ai entendu de nombreuses confessions, que j'ai dû garder pour moi sous le sceau du secret professionnel. Des drames comme vous ne pouvez pas imaginer. Et pourtant je n'étais là que pour secouer le tapis, moi !

J'ai été dépassé par le succès de cette méthode. Je n'arrivais plus à m'arrêter tellement j'avais de demandes. Des Trames toute la journée. J'ai dû faire une sélection parmi ceux qui voulaient prendre rendez-vous, j'ai éliminé les traitements de confort de ceux qui venaient une fois par mois pour se faire du bien (alors que ce n'est pourtant pas une si mauvaise idée que d'entretenir son corps *avant* que survienne une maladie!), mais il fallait bien que je trie, je ne savais plus où donner de la tête.

Et puis je voulais rendre les gens heureux afin qu'ils rendent aussi les gens heureux autour d'eux, une sorte de

rayonnement vertueux. Une autre forme d'éveil. Partager cette sagesse, rendre les gens responsables de leur bonheur et capables de diffuser à leur tour cette sagesse. Sauf que ça ne s'est pas passé tout à fait de cette façon.

Quand vous résolvez le problème de quelqu'un, c'est bien simple, vous êtes Dieu: il vous croit capable de résoudre tous les problèmes. Il vous contacte pour avoir votre avis sur tout et n'importe quoi. Quand c'est un individu lambda, c'est pour savoir s'il doit ou non quitter sa femme ou bien acheter une voiture ou non. Quand c'est un DRH, c'est pour savoir s'il doit embaucher telle personne. Quand c'est un chef d'État, je ne vous dis même pas à quel genre de décision on m'a demandé de prendre part. C'est vertigineux! Vous vous rendez compte que ce que vous allez dire aura un réel impact non seulement sur la personne qui reçoit le message, mais sur d'autres personnes autour. Il est là, le rayonnement. Et ça peut devenir très dangereux. La puissance de l'impact! Dès lors, à cette époque de ma vie, j'ai appris la vigilance. Elle ne m'a pas quitté aujourd'hui. Je sais que dès que je dis quelque chose sur Internet, l'impact se propage sur cent mille personnes...

Cet engouement pour la Trame m'a confirmé qu'il fallait que je transmette cette méthode. J'ai écrit mon premier livre, *La Trame. Se soigner par l'énergie du monde*, aux éditions du Mercure Dauphinois. Puis j'ai donné des cours pour former d'autres praticiens. Au bout de dix ans de bons et loyaux services, j'avais envie de me rendre utile dans d'autres domaines.

Pour que les bienfaits de cette méthode ne soient pas perdus, je l'ai donnée à deux associations, l'une en France, l'autre au Québec, et ça ne s'est pas très bien passé. C'était un don; il a pourtant engendré des luttes de pouvoir. Une vraie déception, pour moi. Un vrai dévoiement du projet initial de cette méthode, que j'ai toujours vue comme ma contribution

à la tradition et comme une façon d'être bienfaisant envers son prochain. Certainement pas comme une occasion de s'enrichir, ni d'être vaniteux. Mais certains membres de ces associations n'ont rien compris. Ils ont constitué des clans qui sont entrés dans un jeu de rivalités et de pouvoir. Certains ont réclamé une légitimité sociale auprès des institutions, ce qui a nécessité toutes sortes de démarches, et de démonstrations. L'esprit n'y était plus. Heureusement que d'autres praticiens gardent toujours l'esprit. Ils en seront les justes porte-parole.

Cet échec relatif dans la transmission m'a permis de comprendre une chose : dans une voie, il y a un maître. Sa présence est indispensable, car il est garant de la transmission. Il est là pour rappeler à ceux qui sont tentés de se servir de la voie à leur seul profit qu'ils ne sont que des serviteurs.

Il n'empêche que la méthode était efficace et qu'elle l'est toujours. Aujourd'hui, je ne suis plus qu'un observateur dégagé de tout lien, comme un père regardant un enfant partir et lui souhaitant bon voyage. Il y a plus de quatre cents praticiens dans le monde, et le site de l'association française la-trame.com est tout à fait actif. Sans compter les très nombreuses personnes qui ont appris la Trame pour le bien-être de leurs proches, de leurs enfants, sans pour autant devenir praticiens : je ne peux que m'en réjouir. C'est un outil qui fait du bien. Au Québec, une séance de Trame peut même être remboursée par les assurances : ils ne sont pas fous, ça résout des problèmes et ça ne coûte pas cher ! En France, tout est évidemment plus compliqué. Je constate néanmoins le nombre d'individus auxquels ces soins ont fait du bien et les remerciements qu'ils adressent aux praticiens. Je suis heureux d'avoir laissé quelque chose d'utile.

J'ai transmis tant bien que mal le flambeau. Et je suis parti explorer d'autres galeries de la prison...

COMMENT LIRE LA BIBLE AVEC UN AUTRE REGARD

Certains tombent dans l'alchimie par les livres. Ils lisent Fulcanelli et jonglent avec des idées mirifiques. Et puis, un jour, se mettent au laboratoire. Ou non. Pour ma part, j'ai tout de suite été attiré par le *labor*, la matière. Et c'est beaucoup plus tard que j'ai confirmé mes expériences pratiques par des lectures. Mais il est venu un temps, oui, vers quarante ans, où j'ai éprouvé l'envie d'en savoir plus. De remonter aux textes anciens, d'aller lire à la source par moi-même. J'ai appris des langues anciennes, le grec, le latin, l'hébreu, un peu d'araméen. J'ai étudié la Kabbale. J'ai comparé différentes versions de la Bible. Et j'ai constaté que l'alchimie était partout. Forcément : puisqu'il s'agit finalement d'une interprétation du principe fondamental de l'univers.

L'apprentissage de l'hébreu a été pour moi... lumineux. Au sens où il m'a véritablement apporté un nouvel éclairage. Beaucoup de clés dans l'Ancien Testament ne peuvent se comprendre qu'en hébreu. Parfois, elles sont intraduisibles, parce que ce sont des jeux sur les lettres. D'autres fois, elles ont été mal traduites, ce qui a pu créer des confusions, voire des erreurs fondamentales, la plus commune étant l'intégration de mots hébreux à l'intérieur de textes français sans tenir compte du sens de lecture, l'hébreu se lisant de droite à gauche. Sur certains objets de protection qui circulent aujourd'hui, dans certains livres ou sur des bijoux,

il arrive que le nom des anges soit écrit à l'envers. Ce qui pose un léger problème, car, au lieu d'invoquer un ange, c'est un démon qu'on appelle ! Je le dis souvent : utiliser une force magique sans savoir ce que l'on fait revient à signer un chèque en blanc...

La lecture des textes est, pour un alchimiste, édifiante ; il y trouve une foule d'informations le confortant dans son art. Par exemple, la naissance du Christ.

Dans la langue des oiseaux, Christ et cristal ne sont qu'un même mot. C'est dans ce sens que l'on peut entendre les écritures sur le sel. « Tu mettras du sel sur toutes tes offrandes ; tu ne laisseras point ton offrande manquer de sel, signe de l'alliance de ton Dieu ; sur toutes tes offrandes tu mettras du sel. » (Lévitique 2, 13) « Car tout homme sera salé de feu... » (Marc 9, 49) « Vous êtes le sel de la terre. Mais si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on ? Il ne sert plus qu'à être jeté dehors, et foulé aux pieds par les hommes. » (Matthieu 5, 13) Pour les alchimistes, le Christ est celui qui a souffert la Passion au sens où il a éliminé son soufre, et il finit par laisser passer la lumière.

Les Rois Mages sont décrits uniquement dans l'Évangile de Matthieu ; il n'en donne ni le nom ni leur nombre. L'histoire qui nous intéresse, d'origine perse, est celle qui est popularisée au VI^e siècle, et où, pour la première fois, il est dit qu'ils sont trois et leurs noms sont donnés. Il est d'ailleurs curieux de constater que le christianisme a ainsi intégré, au sein même de la Nativité, des personnages évoquant l'astrologie et la magie. Ces astrologues couronnés étaient envoyés tous les douze ans par un roi perse, qui attendait un événement particulier.

Reprenons les indications. Ces trois envoyés du roi des Perses suivent une étoile à cinq branches. À la verticale de

celle-ci, il est dit qu'ils trouvèrent une grotte dans laquelle était un *christos*, le messie des juifs. Cette légende est, en fait, la transposition dans notre monde d'une histoire qui se passe dans l'autre. La conjonction des constellations de la Vierge, des Ânes, de ce qui deviendra le Cancer ou l'Écrevisse et du Taureau. Évidemment, pour les faire tenir dans une grotte, il a fallu les descendre sur Terre. Les noms des constellations sont devenus un bœuf, un âne et une femme. Très vite, la grotte a été convertie en étable et, dans l'étable, on a ajouté des bergers. On notera au passage que les personnages de la Nativité ont bien changé depuis leurs descriptions primitives, suivant la vision archétypale des croyants (il est très peu probable que les protagonistes de la Nativité, habitant Bethléem, soient de grands blonds aux yeux bleus comme nous les voyons aujourd'hui).

Les trois Rois Mages couronnés de laurier (l'or y est), un noir, un blanc, un rouge, guidés par une étoile à cinq branches, sont des chercheurs, qui cheminent longuement, traversant l'œuvre au noir, l'œuvre au blanc et l'œuvre au rouge, en quête de lumière. « Visite l'intérieur de la terre et tu trouveras la pierre cachée », souffle le VITRIOL. Dans la grotte à l'intérieur de la terre, l'enfant était là.

Ils portent des noms qui ne peuvent être compris qu'en perse.

Le plus vieux est Melchior, *Mael-Aor*, ce qui signifie littéralement « le seigneur des nains », celui qui possède les connaissances des forces de la Terre. On rapproche le terme « gnome » de « gnose », dérivés du grec *gnosis*, « connaissance », les nains étant traditionnellement considérés comme les génies de la Terre. Il est à remarquer que, dans l'histoire, des corporations de nains ont été réellement employées pour travailler dans les mines (voir les

nains de Venise). Melchior est noir, comme la terre. C'est un vieillard, comme Chronos, il représente le temps qui passe. Il apporte la myrrhe, qui sert à embaumer les morts. Il est l'œuvre au noir, la mort des apparences.

Le plus jeune est Gaspard, apparenté à un terme iranien qui signifie « gardien du trésor », celui qui conserve les forces célestes. Son présent est de l'or – le mot hébreu *aor* signifie « amour » ou « lumière ».

Le dernier est Balthazar, *Baal Zar*, c'est « le serviteur de Baal » (un autre nom de Dieu), mais on peut l'entendre aussi comme étant « le serviteur du hasard ». Il est représenté entre les deux autres, dans la force de l'âge. Il fait le lien entre les forces d'en haut et les forces d'en bas. Il apporte l'encens, ce parfum qui relie le haut et le bas et qui est utilisé dans toutes les liturgies.

Rassembler les forces d'en haut et les forces d'en bas : le trio des Rois Mages est une allégorie du Grand Art. Trouver l'étoile à cinq branches, pour eux, est comme trouver la conjonction au centre du creuset, la quintessence, représentée ici par le Christ. Le « cristal » parfait au centre du creuset.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. En échange de leurs présents, la Sainte Famille remet aux trois rois un coffret en leur disant : vous ne pourrez l'ouvrir que quand vous serez de retour chez vous. En chemin, les Rois Mages n'y tiennent plus, ils ouvrent le coffret. Quelle fut leur déception en ne découvrant qu'une simple pierre rouge ! Ils sont si déçus qu'ils la jettent dans un puits. Immédiatement, des flammes en sortent. Se rendant compte de leur erreur, ils essaient de rattraper la pierre, mais c'est trop tard. La seule chose qu'ils peuvent récupérer est le feu. Ils le ramènent chez eux et le partagent avec les adorateurs du feu : les zoroastriens. On

peut voir ce feu secret comme la transmission d'une même lumière faisant le pont entre la religion chrétienne et le zoroastrisme.

Mais cette pierre est bien antérieure à la Nativité. Dans l'Ancien Testament, c'est celle qui permet à Salomon de bâtir son temple. Avec les Tables de la Loi et la mystérieuse manne, elle est aussi dans l'Arche d'Alliance, sur le bâton de Aaron qui permit à Moïse d'ouvrir la mer Rouge.

Moïse était en marche pour la Terre promise, que l'on peut aussi entendre comme la quête de la matière première, c'est-à-dire la première matière qui est la plus proche de la lumière. Cette Terre promise est donc une porte vers Dieu.

La manne, quant à elle, est un jeu de mots compréhensible uniquement en hébreu. Le mot *man* signifie « question », « qu'est-ce que c'est ? ». Relisons l'*Exode* (16, 15) : « Les enfants d'Israël regardèrent et ils se dirent l'un à l'autre : Qu'est-ce que cela (*man*) ? Car ils ne savaient pas ce que c'était. Moïse leur dit : C'est le pain que l'Éternel vous donne pour nourriture. » On peut comprendre que, pendant quarante ans, ils se sont nourris de questions. Ce ne fut que quand ils n'eurent plus de questions qu'ils trouvèrent la Terre promise.

Relire la Bible à la lumière de l'alchimie, c'est lire l'histoire de l'homme en quête de lumière. À commencer par le fameux fruit défendu dans lequel aurait mordu Ève, la pécheresse. Déjà, ce n'était pas une pomme, mais une grenade, beaucoup plus courante dans la région et surtout symbole de l'univers : un à l'extérieur et multiple à l'intérieur. Mais « défendu », entendez bien le mot, cela veut-il dire que l'arbre de la connaissance était interdit ? Non ! Il était défendu. Et pas par n'importe qui : par des taureaux ailés portant des épées flamboyantes (que l'on appelait d'ailleurs en hébreu *keruban*, mot

qui a donné « chérubins », mais on est loin des petits anges ailés joufflus). La connaissance n'était pas interdite, mais son accès était bien défendu, ce qui est nettement différent.

Réhabilitons une autre pécheresse : la femme de Loth. Toute la famille est sommée de fuir sans se retourner. La femme de Loth se retourne néanmoins, et, en punition de sa désobéissance, elle est changée en statue de sel. Selon la façon dont on regarde les mots d'origine, on peut l'interpréter autrement : elle est devenue en sel au sens où elle a été « scellée », c'est-à-dire qu'elle a gardé le secret. Elle a vu et elle n'a rien dit, car le sel scelle. Elle a fixé le feu de Dieu, car le sel fixe le feu, ce qui est un mode d'emploi. Capter l'esprit avec le sel est un geste d'alchimiste. Ce n'était pas une punition pour un péché, au contraire.

Un autre épisode à relire à la lumière de l'alchimie, c'est celui de saint Christophe, dont le nom signifie en grec « celui qui porte (*phorein*) le Christ ». Christophe est un géant qui fait traverser le fleuve aux gens en les prenant sur son dos – une brute épaisse. Un jour, il fait traverser un petit enfant, mais l'enfant lui semble tellement lourd qu'il pense mourir noyé sous le poids de cette charge. Cet enfant, c'est le Christ, soit la lumière. Or, la lumière fait pression sur la matière (je vous ai parlé de ma bouteille d'huile d'antimoine au poids impossible). Christophe, qui n'était pas encore saint, était encore trop épais pour pouvoir laisser passer cette lumière, mais, dès qu'il a compris que l'enfant qu'il portait était le Christ, il a été touché par la grâce et n'a plus éprouvé ce poids. La lumière, passant à travers le cristal du Christos, est passée à travers lui aussi. Rectifié et sanctifié, il a pu continuer son chemin, désormais allégé.

On ne peut pas réécrire toute la Bible à l'intérieur de ce chapitre, mais pour vous donner un aperçu de ce nouvel

éclairage, je vous propose de faire le voyage à bord de l'arche de Noé et de revisiter le déluge. Pour ce faire, nous allons naviguer entre l'astronomie et la linguistique. Attachez vos ceintures.

Dans des légendes du monde entier, on parle d'un temps lointain où la Terre avait deux Lunes et était droite sur son axe. Un temps heureux, où la Terre ressemblait au paradis. Et puis, l'une des deux Lunes se serait décrochée, la Terre aurait basculé, et certaines histoires anciennes parlent même d'une grande vague. Les Aborigènes l'appellent « la dernière vague » et ils racontent qu'elle a fait le tour de la Terre.

D'un point de vue sidéral, ce n'est pas complètement absurde, car la Lune n'est pas sur le plan de l'écliptique. Les planètes du système solaire sont sur le même plan, un peu comme des yeux qui flottent à la surface d'un bouillon, si vous voulez. La Lune semble avoir été décalée. C'est pourquoi nous avons des lunes montantes et descendantes, en plus des lunes croissantes et décroissantes. La croissance dépend de la position du Soleil, qui éclaire ou non la Lune. Mais le côté montant et descendant dépend de l'inclinaison de la Terre (de 23, 26°).

On peut imaginer cette histoire : d'abord une époque où la Terre ne connaît pas de saisons, elle est droite sur son axe. Il y a des fruits toute l'année, à portée de main. Les animaux, qui se nourrissent de ces fruits, n'ont pas besoin de migrer. L'homme n'a pas besoin de se déplacer pour se nourrir. Ça ressemble drôlement au jardin d'Éden. Et puis il y a ce choc énorme : la Terre bascule sur son axe. Premier impact. Les océans, qui n'ont pas la même inertie, restent sur place, alors que la Terre bascule, ce qui produit, pour un observateur resté sur la terre ferme, une vague de plus de deux mille mètres de haut. Pour vous donner une comparaison, le tsunami du 11 mars 2011 était une vague de quatorze mètres !

Imaginez. D'abord, le silence le plus profond règne. Puis un souffle qui semble venir du lointain. Puis un mur s'approche, il barre l'horizon. Songez à la stupeur des observateurs, juste avant que le monde disparaisse dans un gigantesque engloutissement ! Ceux qui étaient loin des océans ne l'ont pas vue, mais ont entendu le bruit titanesque, subi des tremblements de terre, le réveil de volcans qui crachent et éructent... Un cataclysme. La fin du paradis, la fin d'un monde.

Après cette gigantesque vague survient le changement climatique, lié à la naissance des saisons, maintenant que la Terre est inclinée sur son axe. D'où l'obligation de se déplacer pour aller cueillir les fruits selon les saisons et pour suivre les animaux qui cherchent, eux aussi, leur nourriture. Peut-être une glaciation. Enfin, tout cela ressemble beaucoup au fait d'être chassé du paradis.

Qu'est-il resté de ce cataclysme ? Une tradition orale, transmise d'homme à homme. Traversant l'histoire de l'humanité. Laissant dans l'inconscient collectif le souvenir du déluge, de la dernière vague. Travailler maintenant à la sueur de son front en espérant un jour retrouver notre Terre perdue.

Évidemment, cet épisode ne peut s'affranchir de l'histoire de l'arche de Noé, histoire dont je vais maintenant vous dévoiler les arcanes.

Telle qu'elle est racontée dans la Bible, c'est encore une légende perse qui a été adaptée et incorporée. Pour en comprendre la portée symbolique, il est utile de savoir deux ou trois choses sur l'hébreu : à l'origine, c'est une langue qui, à l'écrit, ne comporte que des consonnes. Par exemple, Yahvé s'écrit YHWH. On ajoute des voyelles quand on la prononce, mais elles ne sont pas écrites. Pour les juifs traditionalistes,

les lettres sont mortes, ce sont des cadavres. C'est pour cette raison que la Torah est dans une boîte : c'est un cercueil. Il y a un drap autour, qui figure un linceul. Quand on va la sortir, personne ne va toucher le texte, ou alors en utilisant une baguette, un *yad*, parce qu'on ne touche pas un cadavre.

La Torah se chante : pour rendre le texte vivant, on introduit le souffle à l'intérieur des mots écrits, on vient réanimer les lettres, leur donner une âme. Elles peuvent désormais porter le verbe. On donne vie au texte par le chant ; la voyelle est le souffle de Dieu qui s'exprime à travers nous. Si vous ne connaissez pas ces voyelles, vous ne pouvez pas lire les textes : c'est un secret qui se transmet oralement et qui vient compléter la trace écrite.

Les Grecs ont dévoyé ce secret, ils ont ajouté des petits symboles pour signifier les voyelles. Par exemple, Jéhovah est seulement une interprétation de calligraphie à partir de YHWH, des petits ronds qui sont devenus des lettres parce que des copistes les ont écrits un peu plus gros. Dans la Kabbale, on dit qu'il faut savoir lire entre les lignes. C'est à prendre au pied de la lettre, puisqu'il faut lire entre les lettres ! Il est dit que celles-ci sont obligatoirement écrites en noir sur le fond blanc. Elles sont vues comme des puits. Ce qui compte est la lumière qui est autour.

L'autre base à connaître est que, pour faire des mots, en hébreu, on associe des couples de lettres qui font racine. Elles vont par deux. Enfin, dernière chose pour comprendre notre histoire de Noé, en hébreu, chaque lettre correspond à un nombre.

Forts de ces informations, reprenons le texte de la Bible. Les dimensions de l'arche sont précisément données : « Voici comment tu la feras : l'arche aura trois cents coudées de longueur, cinquante coudées de largeur et trente coudées

de hauteur. » (Genèse 6, 15), ce qui correspond à peu près à 137 mètres de long, 26 mètres de large et 16 mètres de haut. On obtient une sorte de long hangar, assez peu propice à la navigation. D'ailleurs, vous remarquerez que, sur la plupart des représentations de l'arche de Noé, il ne s'agit pas vraiment d'un bateau, mais plutôt d'une boîte. Mais que disent ces nombres en hébreu ? Les trois lettres utilisées sont *shin* (300), *nun* (50), *lamed* (30). Or, ces trois lettres mises ensemble forment le mot *lachon*, qui signifie, en hébreu, « langue », au sens de « parler une langue ».

Qu'y a-t-il dans l'arche ? Le verbe créateur. Et les couples d'animaux qui vont par deux, dans cette arche qui ressemble à la boîte de la Torah, ce sont les paires de lettres qui forment tout phonème hébraïque.

L'Éternel a retiré le verbe du monde, et provoqué son effondrement, d'où le cataclysme. Ce qui est resté, ce qui reste toujours quand on retire le mercure, l'esprit, en alchimie, c'est le sel. Un sel sans *spiritus*, mais dans lequel il reste encore du soufre, de l'agitation, de l'*animus*. Alors, imaginez un peu : une boîte dans une immensité salée et agitée, quelle image vous vient ? Un bateau sur l'océan, bien sûr.

Le déluge est comme une œuvre au noir ; il se termine par l'envol du corbeau que Noé envoie chercher la terre ferme. À son retour, signifiant son échec, Noé envoie une colombe (œuvre au blanc), qui rapporte un rameau d'olivier, signe que la terre émerge enfin de l'eau. Puis la colombe disparaît, indiquant le chemin de la terre ferme où la nouvelle lumière a pris racine. C'est la fin du Grand Œuvre.

L'arche rectangulaire n'était pas, à l'origine, un bateau, mais une arche au sens de pont entre ce qui reste de l'humanité et Dieu, comme l'arc-en-ciel, comme l'Arche d'Alliance.

Je terminerai ce survol biblique par saint Michel, l'archange bien connu, général en chef des légions célestes, qui incarne, lui aussi, la quête alchimique. On notera d'ailleurs que MIKAEL est l'anagramme d'ALKEMI.

Mikhâ'él, en hébreu, est « celui qui est comme Dieu ». Il est gardien de la voie du milieu. Il a repris la fonction de Maât, la déesse égyptienne de l'équilibre du monde : comme elle, il pèse les âmes à l'aide d'une balance, le cœur d'un côté, une plume de l'autre. Si le cœur s'est allégé de ses émotions, la balance trouve un juste équilibre et nous ouvre la voie du milieu. On le représente en guerrier, en train de terrasser le dragon. Ce serait pourtant faire erreur que d'y voir un combat dans lequel le dragon symboliserait le mal. En fait, saint Michel propose au dragon de le libérer, il lui tend la main.

Le dragon représente le feu d'en bas : c'est la lumière piégée dans la matière. C'est pourquoi on le montre crachant du feu. Michel, envoyé de Dieu avec son épée flamboyante, représente le feu d'en haut. Il ne cherche pas à tuer le dragon, mais à percer sa peau épaisse, afin que le feu d'en haut et le feu d'en bas se rejoignent. On perce un dragon comme on perce un secret. Souvenez-vous : persévérez, percez et vous verrez ! Il s'agit moins d'un combat que d'une confrontation, et même d'une communion.

Le dragon a deux possibilités. La première, accepter. Alors, la lumière d'en haut rejoint celle d'en bas en perçant la peau du dragon. C'est une commune union. Le feu d'en haut rejoint le feu d'en bas et la création est terminée.

La seconde, refuser. Alors, la lumière appuie sur la peau du dragon, qui refuse de la laisser passer. Le dragon est terrassé, c'est-à-dire remis en terre. Et ce, jusqu'à une nouvelle confrontation. Saint Michel, lui aussi, ne sera libre

que quand le dragon le sera. Ceux qui restent le plus longtemps en prison sont les gardiens.

Le dragon représente également la connaissance des choses cachées. D'ailleurs, il en a la couleur : le vert. Je me permets une digression sur cette couleur, car elle est essentielle dans notre palette symbolique.

Dans toutes les représentations alchimiques, et même symboliques au sens plus large, le vert est la couleur du secret, de la connaissance cachée, de l'envers des choses : facile à retenir, l'envers est ce qui est en vert ! La langue des oiseaux se régale des multiples homophonies de cette couleur : dans le vert on entend aussi le verre, qui symbolise la transparence, puisque la lumière passe « à tra-vert ». Tendez l'oreille : c'est la couleur du verbe, de la vertu et de la vérité. Ce qui est tout vert est ce qui est ouvert, c'est-à-dire l'inverse du verrou. Ça y est ? Vous l'entendez chanter ? Vous êtes en train d'apprendre à parler dragon.

C'est la langue verte et fleurie des troubadours... et des troubadères, les bien nommés, qui excellaient dans l'art des messages codés. La langue verte de tous les argots, qui ne sont rien d'autre que des codes conçus pour rester cachés aux oreilles des profanes. Vertes sont les grenouilles magiques que vous embrassez pour révéler un prince caché et verts de nombreux personnages gardant des secrets, de Peter Pan à maître Yoda, en passant par le serpent vert du conte de Goethe... Quant à la comptine de la souris verte, c'est tout bonnement le mode d'emploi du Grand Art, bien codé, mais bien décodable !

Ce que l'on sait moins, c'est que le diable était traditionnellement représenté en vert, comme Poséidon avec son trident. Le rouge est arrivé bien après : le diable a longtemps été le « père-vert » de service ! On le voit par exemple sur un vitrail de la cathédrale de Chartres. Le vert est, bien sûr,

la couleur de l'émeraude, qui est précisément la pierre que Lucifer portait au front.

Arrêtons-nous sur lui un instant. Lucifer ! Littéralement « celui qui porte la lumière ». Drôle de nom pour un diable censé être l'ennemi de la lumière, non ? C'est qu'on a tendance à tout confondre : ange, démon, diable, Lucifer, Satan, Belzébuth... *Shatan*, en hébreu, c'est « l'obstacle ». Satan n'est pas un personnage, il fait l'obstacle à la lumière. Il projette une ombre, et cette ombre « portée » est Lucifer. On reproche à Satan de s'être détourné du regard de l'Éternel. Notre travail d'alchimistes est de nous retourner vers la lumière, c'est pourquoi on parlera d'un « retour aux sources », en fait un retour à la source de lumière, c'est-à-dire cesser de faire obstacle et laisser la lumière passer en nous.

Lucifer, c'est l'ange déchu, l'ange de la connaissance des choses cachées. Il avait pour attribut une émeraude au front et il l'a perdue lors de sa chute sur Terre. Lucifer est le monde matériel. Et si la matière s'entend comme l'âme a tiers, on dit que c'est parce que Lucifer a entraîné dans sa chute un tiers des anges.

Il est marqué dans les textes : « À la fin des temps, même Lucifer reviendra dans l'unité. » C'est ce à quoi œuvre saint Michel quand il perce la peau du dragon pour libérer la matière et réunir les deux feux en une seule unité. Dans le *Parzifal* de Wolfram von Eschenbach (XIII^e siècle), quand le héros perce le dragon, il est éclaboussé de son sang et il a le réflexe de porter sa main souillée à la bouche : aussitôt qu'il goûte le sang du dragon, il comprend la langue des oiseaux.

Le dragon est décidément le volatile qui fait le lien entre le haut et le bas : volatile par ses ailes, et fixe par ses lourdes pattes. Il nous enseigne que la lumière peut se cacher même au sein des choses les plus viles. Et plus précisément au sein

de notre obstacle principal, à savoir nos propres peurs. Les chevaliers qui sortent vainqueurs des luttes contre les dragons sont toujours présentés comme étant « sans peur et sans reproche ». Ils sont droits, alignés, purs. Ils sont victorieux parce qu'ils dépassent leur peur. Ce que combat saint Michel, en matière de dragon, c'est ce qui nous terrifie, c'est-à-dire, littéralement, ce qui nous met en terre et nous empêche d'aller vers la lumière. Dépasse ta peur et tu ne seras pas mis en terre : tu trouveras la spiritualité (nous verrons dans un autre chapitre que la peur et la spiritualité sont les deux versants d'une même étape initiatique). Saint Michel, comme l'alchimiste, perce la peau épaisse de l'ego et va au-delà de ses terreurs afin de pardonner aux ténèbres et de les réunir dans l'unité.

Je vous ai donné là quelques clés pour relire la Bible, mais on peut appliquer ce regard alchimique à un très grand nombre de textes et de traditions. Tout l'univers des chevaliers de la Table Ronde, déjà, puisque la quête du Graal n'est autre que la quête de la pierre philosophale, celle d'une coupe destinée à recevoir de la lumière, ainsi que les noms d'Arthur et de son père, Uther Pendragon, de Merlin (qui parle la langue des merles) et de la fée Viviane. Toute l'œuvre de Rabelais, qui a volontairement semé des clés alchimiques dans ses textes. *Blanche-Neige*, *Cendrillon*, *Le Petit Poucet* et tous les contes de Grimm, qui regorgent de clés. Relisez par exemple le conte des *Sept corbeaux* : c'est tout simplement un mode d'emploi alchimique, point par point, sous forme de symboles. Mais amusez-vous également à porter cet autre regard sur *Don Quichotte*, sur *Le Petit Prince*, sur l'épopée de Gilgamesh, sur le personnage du Golem, sur *Le Magicien d'Oz*, sur le monde de Lewis Carroll, de Hergé... En fait, il y a tant à dire que je ne peux pas tout déplier ici. Rendez-vous dans le prochain livre, d'accord ? Il est en cours...

L'AGENCE DE VOYAGES ALCHIMIQUES

Je me suis présenté au début de ce livre comme un guide de voyage et comme un visiteur de prison. Ce rôle me va bien. C'est ma façon de promener le flambeau que j'ai reçu et de partager les lumières qui me furent données sur ce sujet.

Après avoir donné la Trame à des associations, j'ai cessé de la pratiquer moi-même et j'ai créé la société Orifaber, du nom d'adepte qui m'avait été donné. Par l'intermédiaire de cette structure, j'organise des conférences, des formations (sur une ou quelques journées) et des voyages thématiques. J'y dispense un enseignement qui se nourrit à la fois de références culturelles et d'exercices pratiques, car je crois qu'il y a mille chemins qui mènent à l'alchimie. Certains y entrent par la curiosité intellectuelle, d'autres ont besoin de mettre les mains à la pâte, d'autres encore seront plus enclins à vivre des expériences corporelles. À chacun sa voie vers une même sagesse : c'est délibérément que je diversifie les approches.

Mon discours reste le même : vivez joyeux, émerveillez-vous de ce monde, libérez-vous de vos émotions et dissipez votre agitation, ne vous coupez pas du *spiritus* au quotidien, accueillez l'invisible, visez des instants de bonheur où vous serez immobile, silencieux et aligné, faites vos expériences vous-même, apprenez la patience et l'humilité, acceptez de perdre vos peaux, laissez-vous guider par votre cœur, soyez

juste et droit, restez vigilant face au démon de l'ego, tenez-vous prêt à recevoir la lumière et ne perdez pas de vue que c'est elle qui vous choisit et non l'inverse...

Sans aller au bout du monde, la ville de Paris est déjà un terrain d'enquête passionnant pour tout explorateur des symboles alchimiques. J'y ai conduit des groupes d'église en église: les édifices religieux sont des livres de pierre où ont été inscrits des secrets qui ont ainsi traversé les siècles plus sûrement que sur du parchemin. À partir de 1229, l'Inquisition décrète que si Dieu a caché ses secrets dans la matière, ce n'est pas à l'homme d'aller les chercher. Les alchimistes, comme les médecins, ne peuvent plus pratiquer librement leur art. La transmission se fera dès lors sous un langage encore plus caché, mais elle ne s'éteint pas. L'une des églises parisiennes les plus significatives est celle de Saint-Étienne-du-Mont, dans le quartier Latin, près du Panthéon. L'église primitive date du VI^e siècle, mais elle s'élève sur les ruines d'une abbaye très ancienne, construite sur l'une des sept collines de Paris, que l'on appelle encore la montagne Sainte-Geneviève.

À ce propos, saviez-vous que sainte Geneviève, patronne de Paris, est une christianisation assez tardive d'Isis, dont le culte était très répandu? Il en subsiste plusieurs vestiges archéologiques mis au jour (et combien encore enfouis!), dont un temple qui lui était dédié, au bord de la Bièvre, dans cette rue chère à François Mitterrand (qui n'était pas le dernier des hommes politiques à s'intéresser à l'occulte). Parisii est le nom de la tribu de Gaulois qui peuplaient le Bassin parisien en - 300 av. J.-C. Les avis sont partagés sur l'étymologie de ce nom. Je choisis d'y lire Paris comme étant la cité des adorateurs d'Isis. Au musée de Cluny, on peut voir une pierre faîtière qui provient d'un ancien pont sur

la Bièvre, sur laquelle sont gravés deux cobras, un symbole qui évoque davantage l'Égypte que le bestiaire médiéval français. Et, bien sûr, il y a la statue d'Isis trouvée dans l'église Saint-Germain-des-Prés.

Partout en France, vous trouverez de nombreuses chapelles romanes prétendument datées de 1616, si l'on en croit les inscriptions gravées. Y compris des bâtiments qui n'ont pas du tout été construits à cette époque. Comment expliquer cette mystérieuse et récurrente date? Par un jeu graphique dont je vous révèle le code: ouvrez à peine la boucle des chiffres 6 de 1616 et vous lirez en majuscules le mot ISIS... Parfois, il subsiste même les points sur les 1, qui sont des I, comme vous pourrez le voir sur la chapelle Sainte-Catherine, à Lizio (dans le Morbihan).

Par ailleurs, nombre de Vierges à l'enfant ressemblent à s'y méprendre aux représentations d'Isis allaitant Horus. Vous remarquerez qu'à chaque représentation de la Vierge noire, il y a un bateau quelque part, même à Rocamadour, qui est au milieu des terres et bien loin de tout lieu d'embarcation. La Vierge noire, c'est Isis sur sa barque solaire. La première statue de ce genre aurait été rapportée du Liban en 435 par Jean Cassien, à Marseille: une statue en bois de noyer, sombre, basanée. Égyptienne, en somme. Elle est conservée dans l'église Saint-Victor, à Marseille, et c'est à ma connaissance le seul lieu de culte catholique où les cierges sont verts. Couleur de la connaissance cachée, souvenez-vous...

Mais revenons à Saint-Étienne-du-Mont, car cette église présente d'autres atouts que son seul emplacement archaïque: ses vitraux. À l'origine au nombre de vingt-deux, comme les lettres hébraïques ou les lames du tarot (lequel s'entend comme l'inverse de la Torah), ils ont la particularité de raconter en

langage codé les différentes étapes du Grand Art. Ils sont d'autant plus instructifs qu'on peut les observer à hauteur d'homme: chaque détail y est révélateur. Le décryptage complet pourrait fournir la matière à un livre entier. Si vous avez la curiosité d'aller les repérer sur place, vous remarquerez notamment un Christ en croix en train de bouillir dans un chaudron sur un feu de bois, tandis qu'une hostie se fait crucifier sur le manteau d'une cheminée, évoquant le travail de l'alchimiste à l'athanor. L'acronyme INRI apparaissant sur le phylactère peut, en effet, se comprendre de deux façons: *Iesus Nazarenus rex Iudaeorum* (« Jésus de Nazareth roi des Juifs »), selon le sens chrétien, mais aussi *Igne natura renovatur integra* (« par le feu la nature est retrouvée intacte »), ce qui est, pour le coup, un précepte alchimique, les alchimistes étant surnommés *frater igne*, soit « frères par le feu ».

À Notre-Dame de Paris, le portail du Christ est un gigantesque grimoire d'alchimie à lui tout seul. Toute la partie gauche révèle la philosophie de l'œuvre et la partie droite, le mode d'emploi. Regardez bien sur le côté des doubles portes. À gauche et en haut se trouve une porte ouverte, alors qu'à droite elle est fermée. Les vierges folles de gauche portent des coupes dont les flammes vont vers le haut, alors que celles de droite vont vers le bas. Il serait très long de vous expliquer en détail tout le portail, mais je peux vous en donner un exemple: le fameux lion vert des alchimistes.

La formule vous en est révélée sur le premier cartouche, en bas et à droite, représentant un guerrier portant curieusement une jupe, tenant une épée dans sa main droite et un écu au lion dans sa main gauche. Le vitrail de la grande roue ouest ajoute une information de couleur: ce lion est vert.

Comment l'interpréter? Ce guerrier est martial: Mars est le dieu de la guerre. Mais Mars est aussi le symbole

alchimique du fer. Le lion est un animal agressif, qui attaque le guerrier. Nous devons chercher un produit qui attaque la matière première, ce ne peut être qu'un acide. Peut-on faire un acide avec du fer ? Bien sûr. Prendre deux parties égales de soufre pour une de limaille de fer. Mettre le sulfure obtenu dans de l'eau de pluie. Le résultat en est un acide de couleur jaune... alors que la couleur que nous cherchons est le vert.

Une fois de plus, un message caché est à décoder. Pour le découvrir, il faut s'attarder cette fois à la robe du guerrier : s'il porte une robe, c'est qu'il a quelque chose de féminin, donc un rapport avec Vénus, laquelle est la déesse liée au cuivre. Or, nous pouvons faire un acide avec du sulfate de cuivre, comme indiqué précédemment. Et là, l'acide est bleu. Eh bien, voilà le secret : en assemblant l'acide jaune et l'acide bleu, Mars et Vénus, l'homme et la femme, nous obtenons un acide double vert. Une noce chimique en quelque sorte. Vous saurez maintenant, quand vous lirez un livre d'alchimie, ce que peut être le lion vert.

Parmi de nombreuses autres clés, vous verrez aussi à Saint-Étienne-du-Mont un chien (ou un loup) gris, qui symbolise la matière première, ainsi que l'âne Timon faisant danser les alchimistes, qui n'est autre que l'anagramme de l'antimoine. Quant à l'alchimiste lui-même, il est représenté par un personnage de couleur orange, celui qui cherche l'« or en je ». Amusez-vous, oui, âme usez-vous : c'est ainsi que vous retrouverez le sourire et la lumière ! Car l'alchimie est une voie joyeuse.

Je pourrais consacrer un livre entier à vous décrypter les symboles alchimiques de Notre-Dame de Paris ou encore de la cathédrale de Chartres et du Mont-Saint-Michel. D'ailleurs, je l'ai parfois fait, sous la forme de guides, et je

vous invite à regarder aussi *Le Voyage alchimique*, la série de sept documentaires que j'ai tournée avec Georges Combes, et qui suivent un chemin initiatique passant par ces lieux sacrés. Je suis allé si souvent au Mont-Saint-Michel que j'ai fini par avoir un droit de parole. Au début, mes explications choquaient, elles n'entraient pas dans le discours convenu, mais elles ont fini par être quelquefois acceptées. Ce fut pour moi un grand moment, car c'est un endroit qui m'est cher.

Je vous ai livré quelques clés iconographiques, mais ce que j'ai cherché à transmettre aux groupes qui m'ont suivi n'est pas de l'ordre du cours théorique et dépasse ce décryptage des symboles. Il s'agit surtout de leur faire expérimenter le processus alchimique. Pas seulement avec l'intellect déchiffrant le sens de représentations visuelles, mais aussi avec leur corps, leur façon de vivre un certain rapport à l'espace, que ce soit dans des édifices ou dans des cadres naturels.

Je m'explique. Si les édifices sacrés sont alchimiques, ce n'est pas seulement dans leurs ornements. Les clés sont faites pour être vécues, ressenties, éprouvées physiquement, même quand le visiteur n'en est pas conscient. S'il y a un portail d'entrée au nord d'une cathédrale, c'est parce que c'est le point le moins lumineux : le parcours de l'apprenti doit commencer par un endroit où il ne risque pas d'être ébloui par une lumière trop forte. Si certaines portes sont basses ou si certains escaliers sont taillés de telle sorte que vous ne pouvez les gravir que penché en avant, ce n'est pas un hasard. C'est pour dégager votre nuque. Si, dans les certains lieux sacrés, votre regard est attiré vers le haut, par une voûte étoilée ou par un vitrail, vous obligeant à lever la tête, c'est pour ouvrir votre cœur. Si certaines colonnes sont placées à des endroits qui ne se justifient pas du point de vue architectural, c'est qu'elles ont un autre sens. Par exemple, vous éviter de vous mettre là.

Les cathédrales sont de véritables machines à rectification, qui vous obligent à vous aligner. C'est de la posture sans y penser, que vous prenez simplement en suivant le cheminement prescrit, à condition de le suivre dans le bon sens – ce que savait faire n'importe quel pèlerin autrefois, mais que l'on ignore souvent aujourd'hui, y compris les autorités chargées des rénovations. Tout avait un sens. On pouvait mettre un siècle pour construire une cathédrale, pierre après pierre, histoire après histoire.

Les jardins du château de Versailles, où j'ai organisé aussi des visites, contiennent également de nombreux secrets. Parmi les ornements, il y a une partie visible, qui sert le pouvoir du roi, mais aussi une partie invisible, qui répond à une quête spirituelle. Quand on part du château pour aller dans le jardin, on a le choix entre trois voies initiatiques, à partir de la statue dite du « Point du Jour », laquelle porte une étoile à cinq branches sur le sommet de la tête : la voie du milieu, celle du grand canal, la voie des bosquets et celle des fontaines.

Le Nôtre a délibérément conçu les jardins sur le modèle de l'Arbre des Sephirot. Pas seulement par adhésion à une vision kabbalistique du monde, mais parce que ce schéma est opérant ! Quand le roi allait réfléchir à des plans de guerre, il se rendait dans le bosquet de l'Encelade. Quand il cherchait la paix et l'harmonie, il allait se recueillir auprès de la fontaine hexagonale du bosquet des Dômes. Je reviendrai sur ces symboles quand j'aborderai le chapitre sur les mondes.

Au passage, je vous rappelle comment se déroulait traditionnellement le sacre du roi : il paraissait vêtu de sept chasubles, chacune portant une couleur, et il les retirait jusqu'à ne plus porter que la chasuble blanche. Là, il était oint, recevant de la Sainte Ampoule le pouvoir de porter

la lumière, symbolisée par la couronne. Il devait le prouver en soignant les écrouelles, c'est-à-dire faire un miracle. Étymologiquement, un miracle, c'est ce qui est « étonnant à l'œil » (la même racine que le verbe mirer, « regarder »). Il nous invite à observer non pas le miracle lui-même, mais sa source. Dans le sacre du roi, nous avons, là encore, un processus alchimique : passer à travers les couleurs, se dépouiller des sept voiles afin de recevoir la lumière.

J'ai emmené des groupes à la rencontre de lieux sacrés, en éclairant de ma lanterne les symboles qu'y avaient laissés les hommes du passé. Mais pas seulement. Je les ai invités à me suivre d'une autre manière aussi. À traverser des portes qui n'étaient pas en pierre. À ressentir des choses qui n'étaient pas gravées, sinon dans le vent. Et à voyager pas seulement dans l'espace, mais aussi dans le temps, à ma façon. Mais pour vous raconter ces expériences aux frontières de l'étrange, il va falloir que nous franchissions ici, ensemble, une porte supplémentaire. Celle qui sépare votre réalité d'une autre réalité, invisible, impalpable, et pourtant manifeste à qui veut bien l'accueillir.

Si vous n'avez pas froid aux yeux, venez faire, avec moi, vos premiers pas dans la réalité non ordinaire.

BIENVENUE DANS LA RÉALITÉ NON ORDINAIRE

Dans ces pages, nous avons flirté avec l'impossible. Je vous ai parlé de salamandre, d'invocations, de portes vers d'autres réalités. Mais nous ne les avons pas encore franchies.

Si vous êtes arrivé à ce stade du chemin, si vous m'avez suivi jusqu'à ce chapitre, c'est peut-être que vous êtes prêt. Vous avez eu le temps de comprendre que je n'étais pas du genre « flyé », selon l'expression en vogue, qui évoque bien cet envol douteux vers les hautes sphères de certains illuminés. Je pense avoir toujours gardé les pieds sur terre et je n'ai pas eu à renier mon côté cartésien pour m'ouvrir à d'autres hypothèses d'explication du monde. Si vous me preniez pour un New Age à queue-de-cheval qui se met des plumes partout et se nourrit de trois rondelles de carottes en se chatouillant les chakras, ça m'agacerait prodigieusement, car je ne suis pas cela.

Oui, je suis à la base très rationnel. Et, oui, je suis pourtant ouvert à l'irrationnel. Par curiosité intellectuelle. Par expérience aussi. Quand on me demande si je crois à ceci ou à cela, je réponds: ce sont des faits. Les croyances ne m'intéressent pas, ou alors d'un point de vue ethnologique, mais ce n'est pas mon domaine. Je n'ai jamais incité personne à « croire ». Au contraire, je répète aux groupes qui me suivent en voyage: soyez objectifs, ne perdez pas votre discernement! Je m'attache également, dans les exercices

auxquels je les convie, à ne pas faire de suggestion. Je crée des « ambiances » et je propose aux gens d'en faire l'épreuve par leurs cinq sens. Je ne souhaite jouer ni les gourous pour impressionner les crédules, ni les prestidigitateurs pour convaincre les incrédules.

Il ne s'agit pas de croyances, je le répète. J'en suis simplement venu à constater qu'il y a des choses qui se passent, des choses qui nous dépassent, et ce n'est pas parce qu'on ne sait pas comment les nommer ni comment les expliquer qu'elles n'existent pas. Il s'agit plus d'humilité que de crédulité. Et comme j'en ai eu aussi la curiosité, j'ai cherché. J'ai expérimenté. J'ai lu et écouté. J'ai testé ce qu'on me disait. J'ai compris des choses. J'en ai accepté d'autres sans les comprendre. Et je sais que je ne suis pas au bout de mes surprises. Ni vous, sans doute !

Enfant, je n'ai reçu aucune éducation spirituelle, ni, encore moins, ésotérique. Une éducation bourgeoise classique : finis ton assiette, ne mets pas tes coudes sur la table et dis bonjour à la dame. Mais pas de prières ni d'anges gardiens. Pas plus de superstitions que ça non plus, à part chez le grand-père de mes vacances à la campagne. C'est pourquoi, quand il m'est arrivé une première chose étrange, alors que j'avais une dizaine d'années, je n'en ai parlé à personne.

C'était en fin de journée, dans une zone pavillonnaire. Je suis dans la rue, je joue, seul. Il y a une réunion de famille, je m'en suis échappé, je m'amuse dehors. Il y a des arbres, un parc au fond. Et puis, tout à coup, je me tourne et je vois une silhouette immense, de la grandeur des arbres ! Je dis une silhouette, mais en fait je vois à travers. Elle a une tête, un corps allongé, des bras qui balancent, et elle avance à grands pas, à pas de géant, même. Elle marche vers moi, fluide comme le vent dans les arbres, mais ce n'est pas seulement

du vent, les feuilles tourbillonnent d'arbre en arbre, c'est très impressionnant.

Je la regarde, sidéré, pendant deux secondes, et puis je lâche tout et je détale. Si mes chaussures n'avaient pas été bien lacées, elles restaient sur place tellement j'ai bondi ! Je suis rentré dans la maison me cacher sous la table. J'étais terrorisé. Je le suis resté longtemps.

Ce qui m'a frappé, c'est que c'était vraiment tangible, même si c'était transparent. Et que c'est arrivé soudainement, alors que je n'avais pas du tout l'esprit à ça, je jouais tranquillement : ça m'a pris par surprise. Cette vision est revenue souvent sans que je puisse l'expliquer. Quand j'y repense aujourd'hui, je l'appelle le marcheur ou le voyageur, mais je ne sais pas ce que c'était.

Et puis j'ai grandi. Et comme n'importe quel grand couillon de vingt ans, j'ai voulu jouer au magiste, alors que je n'avais pas du tout les épaules pour ça. Aujourd'hui, je le dis à mes élèves : dès lors que vous commencez à mettre un pied dans le spiritisme, même si c'est simplement pour jouer au Ouija avec des amis, vous devenez visible à l'invisible, c'est comme un phare qui s'allume : vous êtes repéré, c'est irréversible. Ce n'est pas forcément grave, mais ça peut le devenir.

À l'époque, je n'avais aucune idée de ce que ces forces-là pouvaient signifier, de l'ampleur de leur puissance. Je n'étais même pas sûr d'y croire. « On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans » disait Rimbaud. À vingt ans non plus. J'avais récupéré un grimoire de magie du XIX^e siècle, le *Dictionnaire infernal* de Collin de Plancy. Je vous donne le sous-titre complet, c'est savoureux : *Répertoire universel des êtres, des personnages, des livres, des faits et des choses qui tiennent aux apparitions, à la magie, au commerce de l'enfer, aux démons, aux sorciers, aux*

sciences occultes, etc. Je me retrouve avec un copain dans une grange, à la campagne, et on décide de tester une invocation. Juste pour se donner des frissons. Pour rigoler. Sauf qu'on a vite arrêté de rigoler ! C'était à la tombée de la nuit, forcément. On lance notre imprécation. Et là on voit des empreintes dans la paille, autour de nous : on est deux et on les voit très nettement tous les deux, des empreintes de pas qui se rapprochent. Là, je peux vous dire qu'on a jeté le livre par terre et qu'on a pris nos jambes à notre cou. Mais ça ne s'est pas fini là ! Car, tout du long de notre fuite, on a senti qu'on était suivis. Pas seulement une impression : sur les bâtiments, dans les rues du village, il y avait des gouttières. On courait, on courait et, au fur et à mesure, on entendait des « krrkkk » et on voyait les gouttières s'écrabouiller comme sous une main de fer !

Depuis, je dis toujours à mes élèves : n'ouvrez pas des portes si vous ne savez pas les refermer ! Car des formules d'ouverture, vous en trouverez facilement dans des livres ou sur Internet, mais on lit rarement comment refermer ces portes. Et qu'est-ce qui se passe exactement ? On ne sait pas et on ne le maîtrise pas.

Quand vous jouez à faire tourner un verre ou une table, que vous invoquez Tata Germaine ou Tonton Léon et que quelqu'un vous répond, sont-ce vraiment bien Tata Germaine ou Tonton Léon ? Il n'est pas dans la nature des défunts de rester dans notre monde, mais de continuer leur chemin. Soit ils passent dans le monde d'au-dessus, soit ils se réincarnent. De toute façon, ils ne sont plus ceux que vous avez connus. A fortiori, que penser d'une réponse prétendument donnée par Napoléon ou Cléopâtre ? Alors, si ce ne sont pas eux qui répondent, qui est-ce ? Et surtout pourquoi ?

Je crois qu'il existe des entités qui ne nous sont pas visibles, mais ce n'est pas parce qu'on ne les voit pas qu'elles

n'existent pas. En Islande, par exemple, ce que l'on appelle *Huldufólk*, « le peuple caché », est pris très au sérieux. Plus de la moitié de la population y croit dur comme fer, à tel point que le gouvernement, encore récemment, a dû suspendre la création d'une autoroute (reliant la péninsule d'Alftanes à Reykjavik) sous la pression des défenseurs des elfes, et ce n'est pas le premier cas : le petit peuple fait véritablement partie des considérations du quotidien.

Nous n'avons pas, en France, d'équivalent aussi institutionnalisé, mais, pour avoir passé mes vacances près de Souillac, dans le Lot, je me souviens d'un projet d'autoroute pour lequel, concernant un tronçon précis, les Anciens disaient : non, il ne faut pas le construire là, ça va porter malheur. Bien sûr, personne n'en a tenu compte, mais il s'est passé des choses bizarres, des failles se sont ouvertes au cours du chantier, des engins sont tombés dedans. Les géologues consultés n'ont rien compris au phénomène, mais au bout de huit engins irrécupérables, on a décidé de dévier le tracé. Des histoires comme ça, vous en trouverez à foison.

Quand vous vous promenez en forêt, voyez-vous beaucoup d'animaux ? Non. Et pourtant nous savons tous qu'ils sont là. Même si vous vous déplacez avec la plus grande discrétion. Alors que penser d'un peuple dont les membres font 25 cm de haut, et intelligents, en plus ? Nous n'avons aucune chance de les voir, sauf s'ils le veulent ou lors de quelque rencontre fortuite.

Faites la simple expérience de regarder un stéréogramme, ces images constituées de motifs géométriques en deux dimensions. Après un certain temps d'accoutumance de votre regard (en gros, le regard flou), vous verrez apparaître un objet qui semble être en trois dimensions. L'image de cet objet existe depuis le début de l'expérience, mais votre

œil ordinaire ne sait pas le voir. L'œil doit se mettre dans une disposition particulière pour le rendre visible. Les gens qui sont capables de voir les auras opèrent une gymnastique oculaire comparable.

Et s'il existait un monde invisible d'un autre ordre, pour la perception duquel il nous manquerait le sens adéquat, mais qui n'en existe pas moins, à une fréquence que nous n'arrivons pas à capter ?

Quand vous avez un chien qui ne veut absolument pas entrer dans un lieu, qui tourne sur lui-même en gémissant, qu'est-ce qu'il sent ? Quand vous voyez un chat qui semble obsédé par un papillon imaginaire, qui bat l'air de ses pattes alors que, visiblement, il n'y a rien, est-ce vraiment imaginaire ? Est-ce lui qui délire ou vous qui ne voyez pas ?

On pourrait même se poser la question des bébés, dont le regard s'illumine parfois, comme s'ils venaient de voir quelque chose qui nous échappe et qui les fait sourire. On dit d'ailleurs dans ces cas-là qu'ils sourient aux anges. Je suis persuadé que les petits enfants voient beaucoup plus de choses que nous. Et puis, vers sept ans, ils « attrapent » l'âge de raison comme on attrape un rhume. Ils se calent sur notre monde et perdent la faculté de voir l'extraordinaire. Encouragés en cela par les adultes, qui leur disent : « Tu es grand maintenant, tu ne vas pas croire à ces contes de fées. » Mais emmenez un groupe d'enfants à la chasse aux trolls en forêt, ils ne manqueront pas d'en voir partout.

Quelle est la frontière entre la réalité et l'imagination ? Vous me parlerez de la force de la suggestion. Je vous parlerai de la force de l'aveuglement. Je vous laisse vous renseigner vous-même grâce à Internet sur le « test du gorille invisible » et sur ce que les psychologues appellent notre cécité d'inattention...

Pour ma part, je me satisfais bien de cette notion vaste et vague de « réalité non ordinaire ». La nature a horreur du vide. Voire des vides. Sachant que la vie est l'une des manières que l'univers a trouvées pour dissiper son agitation, nous pouvons imaginer une multitude de vies, d'agitations et d'univers.

Je crois qu'il existe plusieurs mondes simultanés qui, la plupart du temps, s'ignorent, mais avec des portes, à certains endroits ou à certains moments, qui permettent à certains êtres de franchir ces frontières. Et d'entrer en interaction les uns avec les autres.

J'ai appris à communiquer avec certaines de ces forces, à les invoquer, à les révoquer. On m'a transmis des choses, par exemple comment faire passer le feu. Dans les hôpitaux, les services des grands brûlés travaillent avec des passeurs de feu : personne ne sait comment ça marche, mais ça marche, et le patient n'a pas besoin d'y croire. C'est une prière chrétienne. Elle fonctionne même si ce n'est pas votre croyance. Voyez la puissance de l'archétype.

J'ai pratiqué la trame du monde, que d'autres nomment la géobiologie de l'habitat : détecter, dans une maison, non seulement les failles géologiques et les cours d'eau souterrains dont les énergies peuvent perturber les lieux, mais aussi les présences invisibles, qui peuvent être des âmes de défunts plus ou moins inoffensifs ou de vraies forces agressives. Le souvenir le plus frappant (vous allez voir : c'est le mot), c'est une énorme maison près de Saint-Tropez, que des propriétaires n'arrivaient pas à vendre. À chaque visite, tout le monde sent qu'il y a une atmosphère bizarre et désagréable qui émane des lieux, les volets qui claquent de façon injustifiée, quelque chose qui fait peur aux visiteurs sans qu'on puisse expliquer quoi. Devant ces événements inquiétants,

les propriétaires, qui avaient entendu parler de moi, décident de faire appel à mes services. Je me rends là-bas avec l'agent immobilier, les propriétaires sont absents, c'est lui qui a la clé. Et il ricane, il me prend pour un fou. Mais c'est son boulot d'aller m'ouvrir.

Je fais ce que j'ai à faire: en effet, je sens qu'il y a une force très puissante qui habite dans cette maison et qui ne veut pas qu'on bouleverse ses petites habitudes. Je procède à un rituel, je fais sortir la force et je scelle la maison, c'est-à-dire que je l'entoure d'une enceinte de protection invisible. Nous sortons, l'agent et moi, et nous regardons la maison de l'extérieur. Et là il se passe un truc de fou: la force veut à tout prix rentrer dans la maison, mais elle se cogne à la protection que j'ai mise en place. Elle reste invisible, mais elle cogne si fort qu'on dirait le bruit d'un train qui viendrait se fracasser dessus. Elle reprend son élan, puis elle cogne à nouveau, comme un bélier sur une lourde porte. La terre tremble, des fissures apparaissent sur la maison, le bruit est assourdissant et l'agent immobilier est blême! Je dirais même vert: je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi vert! Il n'a plus du tout envie de rire, il ne comprend rien. Et puis ça s'arrête, la force renonce et part. Plus rien. Trois semaines après, la maison est vendue. J'ai bien dit au propriétaire de prévenir les nouveaux arrivants que cette force était chez elle et qu'elle reviendrait un jour ou l'autre, mais je ne suis pas sûr qu'il ait transmis le message. Fin de l'histoire.

Des récits comme ça, j'en ai plein ma besace. Et encore, ce n'est pas mon métier. Mais j'ai un ami qui était l'un des trois exorcistes du Vatican. Si vous saviez ce qu'il m'a raconté! Car l'Église catholique et romaine croit au diable autant qu'à Dieu, alors il faut bien des exorcistes pour régler le problème très concrètement, quand vous avez des fidèles possédés qui

ont des comportements hallucinants, comme cette jeune fille qui marchait sur les murs, à l'horizontale...

Sans aller jusqu'à provoquer les forces du chaos, surtout pas, il m'est arrivé de faire vivre aux gens que j'emmenais en voyage des rencontres... hum... étranges. Et souvent involontaires. Par exemple, au cimetière du Père-Lachaise, à Paris. Nous sommes réunis à proximité de la tombe Racine, qui n'est pas celle de l'auteur classique, mais d'un douanier. Je raconte au groupe que cette tombe a la réputation d'être une porte de communication avec les morts, et d'ailleurs c'est une petite chapelle funéraire, avec une porte et quelques marches. Alors que je leur dis ces mots, on voit quelqu'un qui entre dans la chapelle funéraire. En attendant qu'il ressorte pour aller la visiter à notre tour, je leur parle des monuments autour. La nuit est en train de tomber. On attend encore un peu, il ne se passe toujours rien, le visiteur est resté à l'intérieur. On va voir : rien, personne, disparu. Là, je ne suis pas le seul à avoir des hallucinations : on est vingt à avoir vu cet individu entrer, à avoir guetté sa sortie et à avoir constaté qu'il n'y avait plus personne. Alors quoi ?

L'un des lieux que je préfère en France est Rocamadour, une vallée sacrée depuis l'époque mégalithique. S'il y a bien un endroit où vous êtes susceptible de rencontrer le petit peuple ou une forme de vie invisible, c'est celui-là. J'ai souvent emmené des groupes là-bas : c'est une étape du pèlerinage vers Saint-Jacques-de-Compostelle, on y franchit des portes invisibles qui étaient autant d'étapes initiatiques pour le pèlerin. Je les connais, aussi je guide les gens pour qu'ils fassent l'épreuve de ces portes, je les mets dans l'état où la tradition nous mettait pour que quelque chose se passe. Mais je vous l'ai dit : quand on ouvre une porte, on ne sait

pas toujours ce qu'il y a derrière. Je peux vous raconter deux anecdotes qui ont eu lieu là-bas.

La première, ça ressemble un peu à un film d'horreur. Nous profitons de la nuit pour visiter Rocamadour sans touristes. Nous sommes sur la terrasse en face de la chapelle de la Vierge noire, nous regardons paisiblement les étoiles. Soudain, une odeur fort désagréable vient à nos narines. Je connais cette odeur, et ce n'est pas une bonne nouvelle. Devant l'urgence, je rassemble mes ouailles, qui commencent à sentir qu'il se passe quelque chose d'anormal. Il nous reste à parcourir un couloir pour atteindre la sortie. Nous l'empruntons d'un pas assuré. Et là, en me retournant pour voir si tout le monde me suit, je vois une silhouette impossible masquant l'entrée du couloir. Elle ressemble à un corps de bougie fondue. Je sais qui il est. Nous ne devons pas rester là. Le groupe sent que je change de ton, je n'ai pas besoin de leur dire deux fois de se presser.

Nous avons remonté le chemin de croix en courant, en portant même ceux qui avaient de la difficulté pour marcher. Pas question de laisser quelqu'un derrière ! À chaque virage, derrière nous, nous entendions des hurlements comme vous n'en avez jamais entendu. Nous avons pu enfin atteindre les éclairages du parking, où tout s'est arrêté. Là, plus personne ne se posait la question de la véracité de la réalité non ordinaire.

En fait, c'était de notre faute, nous étions restés trop longtemps. Chacun avait passé la porte individuellement, c'était une vraie initiation, et puis on était bien, on s'était retrouvés tous ensemble sur une terrasse, au pied de la falaise, avec les étoiles déjà visibles tout en haut. Mais il était trop tard, on n'aurait pas dû ! C'est comme dans les contes de fées, il y a des interdits. Il y a une heure où les carrosses se transforment en citrouilles...

L'autre fois, c'était dans la vallée de l'Alzou, juste à côté. Nous sommes sur les ruines d'un ancien moulin, le moulin de la Mouline, nous observons les dryades, qui sont des esprits de l'air et qui se manifestent en faisant bouger les arbres alors qu'il n'y a pas de vent.

C'est plutôt doux, comme un courant d'air qui passe. Du fait que l'Alzou est situé sur une ligne du monde, c'est-à-dire un courant tellurique puissant, on peut supposer que certaines forces suivent ce courant, comme les baleines suivent les courants marins. La plupart des forces, j'en suis convaincu, ignorent complètement les humains. Mais, ce jour-là, par notre façon de travailler, nous avons attiré l'attention de l'une d'entre elles. Et elle n'avait rien de doux.

À 15 heures, en plein été, la nuit est tombée. Un silence total s'est mis à régner. Pas une mouche ne volait. Plus aucun chant d'oiseau. On avait l'impression qu'une menace tellement énorme planait sur nous que chaque être vivant se recroquevillait en priant pour que ça ne lui tombe pas dessus. C'est le sentiment que tous ont eu à cet instant.

Je n'ai pas eu à dire « Taisez-vous ! », nous avons tous la sensation d'être une proie, ce qui est assez rare, pour un être humain. Nous sommes restés comme ça figés pendant trois ou quatre longues minutes. Et puis c'est passé. Un oiseau s'est remis à chanter, puis un autre, la lumière est revenue. C'était fini, on était sain et sauf. Certains en parlent encore comme de la peur de leur vie.

Ces deux fois-là, je ne peux pas dire que je n'y étais pour rien, mais je n'avais pas prévu que les choses prendraient cette tournure. Pour d'autres voyages, au contraire, la rencontre avec les forces de la nature fait officiellement partie du programme.

Il faut d'abord que je vous explique ce qu'on appelle les « élémentaux ». Ce sont des esprits qui ont choisi comme corps des éléments. De la terre, de l'eau, de l'air et du feu. Pour moi, ce sont des âmes, qui ont choisi de s'incarner non pas dans de la chair comme nous, mais dans d'autres véhicules. Aussi diverses que les âmes des humains. Certaines sont des brutes, d'autres des philosophes. Elles aussi, comme n'importe quelle forme de l'univers, cherchent à dissiper leur agitation.

N'avez-vous jamais vu dans un cours d'eau un élémental ? Il se remarque par une masse d'eau remontant le courant ou à une tache d'eau qui semble d'une densité différente, comme de l'huile. En outre, elle est délimitée par un fil. J'ai même vu, un jour, une tache émeraude remontant une cascade. Dans une maison, quand vous avez une zone qui reste inexplicablement humide, alors qu'il n'y a pas de fuite, et ce, malgré tous les efforts que vous avez faits pour assainir les murs, il est possible qu'un élémental de l'eau ait élu domicile. On peut convaincre cet élémental de rejoindre une bassine d'eau pour pouvoir ensuite le ramener dans une rivière et ainsi libérer les lieux. Même si ça peut paraître étrange, c'est un rituel utilisé depuis la nuit des temps.

Un élémental de la terre peut s'installer dans une pierre. On peut supposer que, quand il veut communiquer, il finit par prendre la forme de l'espèce à qui il veut s'adresser : un homme, un ours ou un lézard...

L'élémental du feu, j'en ai déjà parlé, c'est la salamandre. Je l'invoque au creuset, mais aussi lors des cérémonies d'équinoxe, que je fais chaque année avec une quarantaine de personnes. Il n'est pas rare qu'il se manifeste par des serpents de feu tournant autour des participants.

Quant à l'élémental de l'air, c'est un sylphe. S'il s'attache à un bosquet, on a coutume de l'appeler un sylvestre ou une

dryade. En font partie aussi les djinns qui déclenchent les tourbillons de sable dans le désert ou de neige en montagne.

Le monde occidental moderne se gausse de ces croyances, mais, dans l'histoire de l'humanité, c'est assez récent que l'on vive sans « esprits » – que l'on peut entendre au singulier aussi : sans *spiritus*. Il n'y a pas si longtemps, tous les bâtisseurs incluait un porte-bonheur dans la maison, un bouquet dans la charpente, des clous croisés... Maison dont l'emplacement avait été soigneusement choisi pour être en accord avec l'environnement. Quand on pendait la crémaillère, c'était pour nourrir les amis avec le premier feu, inviter l'esprit de la maison à partager une fête inaugurale. D'ailleurs il y a des maisons dans lesquelles on se sent tout de suite bien, au contraire d'autres. On peut se demander pourquoi. Et puis, regardez certaines tempêtes qui détruisent seulement une rue ou bien qui tournent à angle droit ! C'est impossible d'un point de vue météorologique. Pourtant, on le constate, comme les feux « intelligents » dont je vous parlais et que connaissent bien les pompiers. À force de vivre dans une société d'écrans, on a fait écran avec tout le monde sensible et invisible. On est fasciné par *Harry Potter* mais on ne croit plus aux colères du ciel quand éclate un orage...

J'ai appris à communiquer avec les intercesseurs que sont les élémentaux, et notamment à déclencher des orages. J'ai même appris à des élèves à le faire avec moi, à l'aide du « bâton-tonnerre ». Pour l'actionner, nous nous réunissons dans des lieux particulièrement chargés. Par exemple, sur le mont Saint-Hilaire, au Québec. Ce jour-là, j'avais un groupe de soixante personnes, il faisait très beau. Je leur avais dit : « Équipez-vous pour la pluie, le ciel va nous tomber sur la tête. » Certains nouveaux sont arrivés en short, avec un grand

sourire sceptique. Ceux qui me connaissent bien avaient l'équipement de pluie complet, je peux vous le dire.

Nous avons invoqué les élémentaux et ils ont répondu présent plutôt deux fois qu'une. Une tempête s'est levée, mais une tempête ! Hallucinante. Au point de faire tomber des arbres. Et sur nous, précisément. Les gens qui nous hébergeaient à l'hôtel ont vu ça au loin, ils s'inquiétaient pour nous : ils étaient au sec, eux, mais ils voyaient que les éléments se déchaînaient au-dessus du mont. On en a parlé à la radio : « un épiphénomène étrange, les météorologues ne comprennent pas... » Et pour cause !

Et ça, je l'ai fait des dizaines de fois. Dans les jardins de Versailles aussi, devant le conservateur, et je lui ai expliqué qu'il y avait un élémental de l'eau qui habitait dans la maison du gardien : il m'a dit qu'ils avaient tout fait pour traiter l'humidité, en vain. Quand j'ai déclenché une tempête devant lui, il a accepté d'entendre parler d'élémentaux.

Mais ce ne sont que des mots, vous pouvez mettre les vôtres à la place, chaque culture met les siens, et d'autres se voilent la face. Néanmoins, quand les gens assistent à ça, ils sont complètement déboussolés. Je le vois dans les groupes quand il y a des couples au sein desquels l'une des personnes est très enthousiaste et assiste aux formations que je dispense depuis des années, et l'autre n'est là que pour suivre sa femme ou son mari, mais arrive les bras croisés en faisant la grimace. Ceux qui sont vraiment transformés, à la fin de ces stages, sont ceux-là. Parce que toute leur vision de la réalité est bouleversée.

Je peux vous raconter une autre expérience à La Réunion, parce que c'est l'exercice inverse du mont Saint-Hilaire. Nous sommes au-dessus du cirque du Cilaos. Le cirque est couvert de nuages, comme à son habitude à cette heure-là. Je

suis avec un groupe pour travailler sur les éléments. Je leur dis : « Nous allons dégager le cirque. » C'est difficile à croire ; et pourtant... Il y en a qui filment. Et soudain, c'est comme si une immense bulle invisible montait du fond du cirque et écartait les nuages. Le cirque est maintenant entièrement dégagé. Mais, bien sûr, les nuages sont repoussés sur les bords. Je reçois un coup de téléphone d'un ami qui me dit : « Où es-tu ? Je suis sûr que c'est toi ! » Car, sur la commune de Saint-Leu, survient un déferlement de nuages et de pluie absolument inhabituels en cette saison. Tellement inhabituel qu'on en parle toute la journée à la radio, en le qualifiant de phénomène surnaturel. N'oublions pas que nous sommes à la Réunion, où les gens sont habitués au surnaturel.

C'est aussi à La Réunion qu'il nous est arrivé de rencontrer un élémental de la terre d'une façon tout à fait cocasse, mais qui aurait pu finir encore plus mal. Je fais travailler le groupe sur les forces de la terre, toujours avec le bâton-tonnerre. L'une des participantes éprouve l'envie irrésistible de planter son bâton dans la terre. Peu de temps après, elle m'appelle parce qu'elle n'arrive pas à le retirer, elle dit que ce n'est pas elle qui l'a enfoncé. Quand elle tire le bâton, elle sent que « ça » résiste à l'autre bout. Et là, devant les yeux médusés de tout le groupe, on voit le bâton, à demi enfoui, qui se met à fendre la terre, comme une lame de couteau dans un gâteau, et qui entraîne la femme sur plusieurs mètres, jusqu'à buter contre une pierre fichée dans le sol. Elle ne se démonte pas, s'agenouille et creuse la terre tout autour de la pierre, auquel le bâton semble aimanté. « N'y touche pas ! », lui dis-je. Mais les stagiaires ne sont pas toujours obéissants. Elle déterre la pierre, la prend dans sa main et se redresse. Nous sommes trente personnes autour d'elle. Et, devant nos yeux ébahis, nous avons tous vu la pierre mordre sa main et sauter par

terre. Je ne dis pas « tomber », je dis « sauter » ! Laissant sur sa main une réelle trace de morsure.

Comme elle était un peu entêtée, elle ne s'est pas démontée, elle a voulu emporter la pierre, malgré mes vives récriminations. Dans les jours qui ont suivi, elle a accumulé toutes sortes de problèmes. À tel point qu'elle est revenue déposer la pierre à l'endroit initial, bien que ça lui ait demandé de faire deux fois cinq heures de route en voiture. Je le dis souvent aux gens, et notamment aux gens qui vont mal : on ne rapporte pas impunément dans sa maison des souvenirs de balades ou de voyages, même s'il s'agit parfois de simples cailloux. Sans parler des statuettes africaines, des portes des morts tibétaines et autres objets de culte que l'on trouve sur le marché. Un objet de culte est bien dans un lieu de culte. N'oubliez pas que la réalité non ordinaire existe et que ce n'est pas un jeu.

Parfois, ces phénomènes surnaturels ne sont pas visibles à l'œil nu, mais seulement sur les photographies. Je vous parlais du bébé qui avait le nez en l'air et semblait sourire aux anges. Parfois, en prenant une photo de la scène, on se rend compte que son regard est justement dirigé vers une tache lumineuse ou en forme de spirale que l'on ne voyait pas à l'œil nu. Qu'a-t-il vu qui vous a échappé ?

J'ai eu également l'occasion de filmer des orbes dans une caverne des gorges de Galamus, dans les Pyrénées-Orientales, ces petites taches de lumière qui s'agitent en tous sens. À l'œil, on ne les voyait pas, mais tout le groupe les a filmées, et je peux vous dire qu'elles étaient si nombreuses, si mobiles et si lumineuses, au milieu d'une grotte obscure, que ça n'avait rien à voir avec des effets optiques dus à des poussières sur l'objectif, comme certains le prétendent parfois !

Ce qu'il m'a été donné de voir de plus étonnant en la matière, c'est la photo de groupe qu'a prise l'un des

membres, un peu à l'écart, lors de notre voyage sur l'île de Pâques. Là encore, je dois faire court, sinon il faudrait tout un livre pour raconter ce voyage, mais, en deux mots, disons que nous étions au pied de la rangée de moai qui se dresse face à l'océan.

Mon hypothèse – tenez-vous bien – est que ces statues monumentales sont des antennes-relais véhiculant la connaissance des Grands Anciens, une civilisation avancée qui aurait existé il y a très longtemps et qui aurait disparu en grande partie au moment du déluge (souvenez-vous du décrochement de la deuxième Lune), il y a 12 500 ans. Cette connaissance aurait été transmise par divers intermédiaires aux Incas, et ce serait eux, lors de l'expédition ordonnée par Tupak Yupanqui, qui auraient réalisé les statues de l'île de Pâques, dont le nom n'est pas *moai*, qui veut dire « statue », mais *mata kité urani*, « ceux qui nous regardent du ciel ». Par la suite, les Polynésiens les auraient utilisées comme objets de culte, mais la véritable raison d'être de ces monuments colossaux était de faire de l'île le « nombril du monde », comme Cuzco qui veut aussi dire le nombril du monde. Un relais de la tradition des Grands Anciens.

La photo qui a été faite est éblouissante : on me voit parler au groupe, je suis précisément en train de leur expliquer ce principe d'antennes-relais. Les immenses moai sont derrière moi, face au continent américain. On voit sur la photo un inexplicable faisceau lumineux, extrêmement net, qui part des statues, irradie vers l'horizon et me traverse, avec une immense auréole vert fluorescent au-dessus de moi, comme si j'étais transformé en parabole ! Je regrette que ce livre ne soit pas en couleurs afin de pouvoir la partager avec vous. Garantie sans trucage ! C'était seulement une photo souvenir, prise par l'un des membres du groupe, tout à fait digne de

foi. Quand il l'a prise, il ne voyait rien de cette lumière: elle n'est apparue que sur l'image. Comme si, précisément, l'énergie que je décrivais était visible.

Je sais que je lâche un gros pavé dans la mare, et je n'ai pas la place de déployer cette hypothèse ici, mais j'ai toujours trouvé étrange que notre histoire ait comme un gros trou de vingt-cinq mille ans. L'homme de Cro-Magnon, c'est - 30 000 ans, et il a déjà notre capacité cérébrale. Notre histoire à nous, c'est environ - 5 000 ans. Qu'est-ce que l'homme a bien pu faire pendant ce temps? Aucune évolution? L'homme reste à fabriquer des flèches et des lances? Nous, tous les deux mille ans, on fait une civilisation. Et lui, en vingt-cinq mille ans, rien du tout?

Je préfère encore croire qu'il y a bien eu plusieurs civilisations, dont l'une a été engloutie quelque part dans l'Atlantique, au moment de la bascule de la Terre. L'Atlantide, peut-être. J'ai coutume de dire que notre histoire est aussi mitée que « mythée »: il y a plein de trous dedans! Mais quand on parle de tradition antédiluvienne, j'aime à prendre le mot au pied de la lettre et à croire qu'elle pourrait dater, en effet, d'avant le déluge...

Une autre possibilité serait qu'il ait existé une espèce de dinosaure ayant échappé au cataclysme qui les a fait disparaître, ainsi que 90 % de la vie sur Terre. On pourrait parfaitement imaginer que l'évolution sélectionne de petites unités bipèdes finissant par vivre en communauté. Ils ont eu 65 millions d'années pour évoluer. Nous, nous avons mis 6 millions d'années pour descendre du lémurien.

Vous imaginez? Semblables à nous, sauf qu'ils auraient été reptiliens au lieu de mammifères. Je les appelle les « Grands Anciens ». Et on peut imaginer qu'ils aient croisé notre civilisation, que la fin de la leur ait coïncidé avec le

début de la nôtre, et qu'ils aient eu envie d'aider un peu des sauvages comme nous. Ce qui pourrait expliquer pourquoi, dans toutes les cultures, dans toutes les civilisations, dans tous les mythes archaïques, celui qui transmet la connaissance est un lézard, un dragon ou un serpent. Étonnante coïncidence, non ?

Les plus anciennes traces de notre civilisation remontent aux Sumériens, et que décrivent-ils quand ils arrivent pour s'installer entre le Tigre et l'Euphrate ? Une ville avec des immenses murs de basalte noir d'une centaine de mètres de haut, sans porte ni fenêtre, mais avec seulement un chemin de ronde sur lequel ils voient passer des lézards bipèdes. Ils racontent que c'est eux qui leur ont appris l'agriculture, l'irrigation, etc. Et les Incas racontent une histoire semblable. C'est curieux...

Voilà le genre de réalité non ordinaire vers laquelle j'ouvre les portes du « pourquoi pas ? » Mais comme vous n'avez peut-être pas l'occasion d'aller baigner dans l'atmosphère magique de l'île de Pâques, et que vous n'avez probablement pas de bâton-tonnerre, je vais finir ce chapitre en vous permettant malgré tout de faire par vous-même une expérience, où que vous viviez. Pas donnée à tout le monde, mais pas du domaine de l'impossible non plus. Il s'agit d'entraîner votre attention à détecter une couleur qui ne fait pas partie des sept couleurs de l'arc-en-ciel, la huitième couleur, que les initiés appellent « l'octarine » – mot qui a été repris par l'écrivain Terry Pratchett dans le premier livre des *Annales du Disque-Monde*.

Je vous révèle là une information un peu secrète : c'est la couleur de la magie. Bien difficile à décrire, car c'est un vert pêche orangé, et qui a une autre particularité, c'est qu'elle a une densité, comme si elle était veloutée. Le plus facile est

peut-être de l'apercevoir au lever ou au coucher du soleil, quand on voit du vert et l'orangé qui serait comme caché dessous. Mais on peut voir des taches d'octarine au sol, n'importe où, par exemple dans une forêt ou dans un lieu sacré, et également en ville. Si vous voyez au sol une tache de cette couleur, comme une tache de lumière, mais qui ne s'explique pas par une trouée de soleil à cet endroit, comme si cette lumière émanait du sol, c'est peut-être de l'octarine.

En fait, c'est une couleur d'interférence entre deux mondes. Comme si un homme invisible marchait dans de l'eau : on ne le verrait pas mais on verrait les éclaboussures. La percevoir régulièrement nécessite un apprentissage. Certains la voient naturellement. C'est elle qui peut permettre de trouver un véritable objet de pouvoir. Elle jalonne aussi les chemins sacrés. Quand l'une de ces taches est visible sur le mur d'un monument sacré, mettez la main dessus. Vous aurez la surprise de voir une autre tache apparaître plus loin. Allez-y. Une autre tache apparaît, et ainsi de suite : voilà un ancien chemin redécouvert. Certains mettent des croix dessus. C'est l'une des manières qui m'ont permis de préparer bien des voyages.

Repérer l'octarine, c'est un peu comme la cueillette des champignons. Vous pouvez passer dix fois devant sans les voir, alors que celui qui a l'œil les verra tout de suite. Il faut se faire l'œil. Je suis un peu un cueilleur d'octarine. Mon rôle est de vous apprendre à mettre le doigt sur des choses que vous n'avez pas encore vues pour vous permettre de trouver votre chemin.

LES DIFFÉRENTS MONDES

Quand j'ai parlé de la mort, j'ai évoqué les différents mondes représentés par l'Arbre des Sephirot, que l'on appelle aussi « l'arbre des portes et des ponts ». Ce n'est qu'une représentation. Celle de l'oignon me semble plus juste : nous sommes enfermés au cœur d'un oignon dont les peaux successives sont autant de strates de réalité à franchir, et qui correspondent aussi à des étapes de la matière à la lumière. Si l'on reprenait la métaphore de la prison, on dirait que ces mondes ou ces strates sont les différentes cellules de la prison, dans lesquelles il faut passer pour atteindre la sortie. D'ailleurs, j'aime entendre les deux sens du mot « pièce » : les cachots qui nous enferment et les pièces de théâtre où se joue un jeu qui n'est qu'une facette de la réalité.

La Kabbale dit que notre vie est constituée d'étapes que nous franchissons tous les sept ans. Il y a toujours un bon et un mauvais côté. En voici la liste.

7 ans : l'ouverture d'esprit, la spiritualité *vs* la peur. C'est à cet âge que les enfants ont des terreurs nocturnes, mais c'est aussi l'âge de raison.

14 ans : l'écoute. C'est à cet âge que l'on apprend à écouter l'univers, mais c'est aussi l'âge auquel on se sent incompris.

21 ans : entendre l'autre. L'incompréhension. C'est l'épreuve du couple.

28 ans : c'est le moment de choisir entre l'altruisme, le don de soi, la bienfaisance ou l'orgueil, la vanité, l'égoïsme.

35 ans : la force de construire *vs* la colère, la violence. Le choix s'offre entre la construction ou la destruction.

42 ans : c'est l'âge de la puissance et du pouvoir ; il s'agit d'apprendre à ne pas y succomber.

49 ans : rassembler ce qui est épars *vs* le chaos.

Puis le cycle recommence.

56 ans : retour au début du cycle. Dans le meilleur des cas, grâce au cycle précédent, on a dépassé nos peurs et trouvé la spiritualité.

Chacune de ces étapes correspond à ce qu'on appelle un monde. Avec, pour chaque monde, un symbole, une couleur, une note de musique, un ange, un métal, une pierre, un jour de la semaine, un dieu... et même un nain de *Blanche-Neige*. Walt Disney étant un initié, il a voulu nous donner des indications à peine voilées sur ces sept étapes à travers ses sept nains, les sept gnomes (de gnose, la connaissance).

J'enseigne les différentes caractéristiques de ces mondes. Je raconte leurs représentations archétypales, à raison d'un monde par jour. J'emmène mes élèves dans une sorte de rêve dirigé au cours duquel ils visualisent ce monde et en vivent symboliquement les épreuves. J'appelle cette expérience « le voyage entre les mondes ».

DESCRIPTION DES MONDES

Le dixième monde est celui dans lequel nous vivons, dont nous n'avons pas plus à faire que d'y vivre, ce qui n'est déjà pas mal. Le premier et le deuxième monde nous sont inaccessibles, comme je vous l'ai expliqué : le premier correspond en quelque sorte au point initial, l'unité, et le deuxième au trait, l'idée que l'unité a de se fractionner. Ce n'est qu'à partir

du troisième monde que l'on peut définir l'espace pour la première fois, cet espace qui nous est enfin accessible. C'est pourquoi ($10 - 3 = 7$) nous avons sept étapes à franchir.

Je ne pourrai les évoquer que succinctement ici, mais vous allez voir que nous retrouverons les sept âges de la vie. Chaque monde, comme chaque âge, a un bon côté et un mauvais côté, pile et face de la même pièce (encore une pièce !). À nous de choisir le côté qui nous est le plus favorable. Les attributs correspondants (couleur, pierre, symbole...) nous aident à nous mettre sous l'influence de ces mondes et à « régler » en nous ce que nous avons à résoudre dans ce domaine. Nous ne sommes pas égaux : certains mondes nous parlent plus que d'autres. Parcourons-les rapidement pour avoir déjà quelques outils bien utiles.

Le **neuvième monde** est le plus proche du nôtre. J'y reviendrai dans le chapitre sur le rêve. Sa couleur est le violet et sa pierre, l'améthyste. Le bon côté, c'est la spiritualité (notez que le violet est la couleur des évêques). Le mauvais côté est la peur. L'épreuve consiste à dépasser sa peur pour s'ouvrir au spirituel, sous l'égide de l'archange Gabriel, qui veut dire le porteur de la parole. Le symbole en est l'étoile à neuf branches ou le croissant. Le métal, c'est l'argent. Porter un bijou en argent serti d'une améthyste peut vous aider à maîtriser vos peurs. Vous savez maintenant que l'argent est associé à Diane (ou Hécate) et à la Lune, donc au lundi. La note est la première de la gamme, le do – les autres suivront dans l'ordre à mesure que l'on remonte les mondes. Quant au nain, c'est Simplet ; il est lunaire et apparemment peureux, mais, comme dit la parabole de Mathieu, « heureux les simples d'esprit, car le royaume des cieux est à eux. »

Le **huitième monde** est celui de l'écoute du monde, qui peut être intuition (écoute de ce qui vient de l'intérieur) ou inspiration

(écoute de l'univers). L'archange est Raphaël, celui qui guide ou qui guérit (ce qui explique que, quand on ne peut plus rien pour une personne malade, on dit qu'il est « perdu », mais s'il retrouve son chemin il est guéri). La pierre est la cornaline ou la calcite, de couleur orange. Le mercure est son métal, sa planète et son dieu (Hermès chez les Grecs, messager des dieux), associé au mercredi. La note est le ré. La forme est l'octogone, la forme du bosquet de l'Obélisque, où le roi venait pour réfléchir, souvenez-vous de la visite des jardins de Versailles, mais aussi celle de sa baignoire dans les galeries de l'Orangerie. L'autre façon de représenter l'octogone est un double carré superposé en quinconce, comme dans les claustras des mosquées. Le bon côté de ce monde est la capacité d'entendre et de corriger; le mauvais côté est de voir des signes partout, d'être éthéré, volatile. Le nain de Walt Disney est Dormeur, celui qui rêve et qui reçoit les messages des dieux.

Le **septième monde**, c'est la relation à l'autre, avec pour bon côté sa compréhension et pour mauvais côté l'excès de sensiblerie, comme en témoigne le nain Timide. Le métal associé est le cuivre (il est recommandé d'en porter pour guérir des chagrins d'amour, par exemple), et la pierre, l'émeraude ou l'aventurine. La couleur est le vert, on le retrouvera dans les logos voulant témoigner d'une ouverture vers l'autre. Le symbole est l'étoile à sept branches. La note est le mi. C'est un monde féminin, placé sous le signe de Vénus (Aphrodite), la déesse et la planète correspondant au vendredi. Un monde où se joue la place que l'on prend par rapport aux autres, l'image de soi qu'ils nous renvoient. Placer un objet en cuivre dans une salle de réunion ne peut que favoriser l'écoute les uns des autres. L'ange est Anaël, celui qui embrasse: on le voit souvent représenté tenant dans ses bras un bébé qu'il protège de ses ailes.

Le **sixième monde** est celui de l'équilibre, le point de bascule entre le don de soi et l'orgueil. Le métal associé est l'or (du mot hébreu *aor*, « lumière »). À cette étape, il vous est donné de choisir entre briller (ce que fait le gourou, et pour briller il faut être bien poli) ou éclairer (ce que fait le maître, et pour éclairer il faut être transparent). Le nain associé ne pouvait être que Prof. Comme la couleur est le jaune, la pierre est la topaze impériale ou la citrine. Le symbole est l'étoile à six branches, le sceau de Salomon. C'est le monde du Soleil, associé au dimanche (*sunday* en anglais). La note est le fa, celle qui donne la clé. L'ange est Michaël, dont on a déjà parlé : l'ange rectificateur, qui fait passer la lumière à travers vous, d'où le symbole associé de l'épée.

Le **cinquième monde** est celui de la force, qui peut prendre la forme de la colère ou de la violence, c'est le mauvais côté, ou de la capacité de construire, c'est le bon côté. Le métal associé sera naturellement le fer (entendre le « faire » aussi), associé à Mars, le dieu de la guerre, et par conséquent à la planète du même nom et au mardi. Quelle autre couleur que le rouge, bien sûr ? Avec pour pierre le grenat, le rubis ou le jaspé rouge, les pierres de la passion torride. Le symbole est l'étoile à cinq branches, conçue sur le nombre d'or, signe des bâtisseurs – et d'ailleurs on peut prendre la forme de cette étoile de tout son corps, en se dressant, debout, jambes écartées, bras tendus et écartés en l'air, et tête dressée aussi, pendant quelques instants, quand on a besoin de « reprendre des forces », comme on dit. La note est le sol, et sur ce sol vous bâtirez. Le nain est Atchoum, éternuer étant un acte dynamique, et l'ange, Samaël, l'ange du poison, ce qui n'est pas forcément négatif, car c'est celui qui vous pique, qui vous éperonne, qui insémine en vous la force d'agir, que vous pouvez – ou non – tourner en poison.

Le **quatrième monde** correspond à la puissance, et par conséquent au pouvoir. On peut en faire une base solide ou, au contraire, verser dans la manipulation et la vengeance. D'ailleurs, l'ange associé est Sachiel, l'ange de la vengeance, l'exécuteur de l'Éternel. Ce monde du pouvoir ne pouvait qu'être celui du dieu des dieux, Jupiter, qui donne aussi sa planète et son jour de la semaine : le jeudi. Le nain est Joyeux, il est jovial donc jovien, habitant de Jupiter. La couleur de ce monde est le bleu, d'où le saphir et la sodalite comme pierres associées, qui sont des pierres apaisantes. La forme est le carré, que l'on retrouve sur de nombreux logos de marques cherchant à évoquer la notion de pouvoir. Le métal est l'étain, qui représente la puissance statique, par comparaison avec le fer, qui est la force dynamique. La note est le la : donner le la, c'est un pouvoir, c'est montrer l'exemple qui devra être suivi.

Le **troisième monde** est celui du choix entre rassembler ce qui est éparé ou céder au chaos. C'est le monde noir de l'obsidienne ou de la tourmaline, auxquelles sont associés le plomb et Saturne, le dieu et la planète du samedi, Saturne étant Chronos : là commence le temps. Le symbole en est le delta, un triangle particulier au nombre d'or. La note est le si. Le nain est Grincheux : forcément, comme il est d'humeur morose, on le dit « saturnien ». L'ange est Kabiël.

Un dernier archange arpente l'arbre ; il n'est dans aucun monde mais les visite tous. C'est Azraël, l'ange de la mort. Il est pourtant très beau avec ses ailes noires et veloutées. Je lis dans vos pensées : je suis sûr que vous avez en tête le chat des Schtroumpf ! Après tout, ce n'est pas idiot : les chats, du fait qu'ils savent voyager entre les mondes, ont cette réputation d'être psychopompes, c'est-à-dire de guider les morts...

Le rêve dirigé est une bonne méthode pour se mettre sous l'influence de ces mondes et de s'y laisser porter. Pour ce

faire, je les décris, je plante le décor, avec une liste bien précise d'éléments, de matériaux, de couleurs et d'ambiances. Ce qui est très curieux, c'est que certains me racontent avoir vu ces portes en rêve avant que je les décrive, ce qui peut nous laisser penser que ces mondes existent vraiment...

LA CARTE MÉTALLIQUE

Vous aurez remarqué que, si l'on s'éloigne du laboratoire dans le descriptif des différents mondes, on ne quitte pas l'alchimie pour autant, car il s'agit toujours de faire le pont entre l'expérimentateur et l'expérience.

J'ai tiré de ces correspondances entre les mondes et les éléments ce que j'appelle la « carte métallique ». C'est en quelque sorte une carte d'identité, personnelle, qui est fondée sur la proportion de chacun des sept métaux alchimiques que nous avons tous en nous. Je vous les rappelle : le plomb, l'étain, le fer, le mercure, le cuivre, l'argent et l'or. Pour l'alchimiste, il s'agit du même métal à des étapes d'agitation différentes. C'est comme si chacun dépendait du nombre d'ombres qui le composent. Le plomb a sept ombres. Si je le purifie, je lui retire une ombre et il devient de l'étain. La plus grande purification advient quand je lui retire six ombres. Il n'en reste qu'une, c'est alors de l'or. Le but de l'alchimiste est de retirer cette dernière ombre. Alors, le métal disparaît en lumière, car c'est l'ombre qui maintient la forme.

Je pense que ces sept métaux sont présents en nous, non pas dans le sang, mais dans l'ADN, plus précisément dans les liens qui relient les bases de l'ADN, comme des fils. Or, comme dans n'importe quel composant électronique ou électrique, selon la nature du fil, l'information ne va pas passer de la même façon. Ces métaux vont avoir une influence sur

le caractère de chaque individu. Connaître le pourcentage précis de chaque métal chez un individu revient, en quelque sorte, à déterminer un mode d'emploi pour se débarrasser de son agitation. D'aucuns diront la mission de son âme, son chemin de vie.

La manière dont se manifestera une émotion sera indiquée par sa carte métallique. Par exemple, quelqu'un qui aura beaucoup d'argent manifestera de la peur ; un autre qui aura beaucoup de fer la manifestera par de la colère.

Nous avons une combinaison de ces métaux, mais dans des proportions très variables. Ils vont interagir pour jouer sur notre comportement. Prenons l'exemple de quelqu'un qui aurait du mercure, du cuivre et du fer comme métaux dominants : le mercure signifie l'écoute, le cuivre, les autres, et le fer, la colère. L'interprétation que nous pouvons en faire est la suivante : « les autres ne m'écoutent pas et ça me met en colère ».

Les indications de cette carte métallique peuvent être extrêmement pertinentes. Les solutions peuvent être liées à un travail non pas psychanalytique, mais purement mécanique. Par exemple, si je suis souvent en colère, porter du fer ou un grenat peut améliorer la situation. On notera que ces matériaux peuvent chauffer et ainsi transformer l'énergie de la colère en chaleur, ce qui est une bonne manière de s'en débarrasser, de la même manière que jeter un seau d'eau froide à quelqu'un le calme : dès lors, l'énergie de la colère doit être utilisée pour maintenir la température du corps.

Nous fonctionnons par affinité, en utilisant le même métal que celui qui semble pathogène. C'est bien une logique alchimique. Nous travaillons sur le métal principal non pas pour le faire disparaître, mais pour l'aligner. Ce n'est pas de la compensation, mais de la rectification. Je n'efface pas ma

colère, je ne la rejette pas non plus sur les autres. Je la transmutes en force de construire. De même, ma peur deviendra ouverture d'esprit.

Autre exemple : une rupture sentimentale est caractérisée par une énergie qui se perd. J'envoyais mon amour à l'autre, qui me le renvoyait. Si cette relation cyclique est rompue, l'énergie que j'envoie ne m'est plus retournée et c'est bien sûr comme un grand vide. C'est d'ailleurs une expression que nous employons : « ton départ a laissé un grand vide ». Ce qui implique une dépression, comme son nom l'indique. Porter du cuivre ou une émeraude, dans ce moment-là, peut aider à rétablir une circulation autonome normale.

Par ailleurs, il arrive que notre corps ait besoin de ces métaux. Il va alors les attaquer en rendant acide sa sueur. C'est pourquoi votre bracelet d'argent ou de cuivre va noircir. Les sels obtenus sont désormais biodisponibles et peuvent être absorbés par le corps. Ce mécanisme peut aussi se produire sur des métaux pathogènes. C'est pourquoi on a supprimé le nickel des boutons et de l'alliage qu'on en faisait avec l'or pour faire de l'or blanc : parce que c'est un allergène.

Petite digression sur les allergies. L'allergie est une soupape qu'a trouvée l'organisme pour se libérer d'une énergie surnuméraire. Supprimez l'allergène sans dissiper l'énergie, le corps trouvera une autre soupape ailleurs. D'ailleurs, vous pouvez guérir d'asthme et faire de l'eczéma. Le corps saturé d'énergie cherche la première « excuse » qui passe comme exutoire. Que ce soit un pollen, un poil de chien ou tout autre intrus. La réaction sera violente, disproportionnée.

Les surfaces les plus grandes en contact avec l'environnement, qu'elles soient à l'extérieur comme la peau ou à l'intérieur comme les poumons ou les muqueuses, sont

souvent le siège de ces manifestations. Si nous faisons baisser la pression à l'intérieur du corps, les allergies deviennent moins violentes, comme lors de vacances ou d'un changement d'environnement ou d'alimentation.

Je referme cet aparté sur les allergies pour revenir à la question plus vaste: que faire pour « travailler » sur ses émotions, en fonction de ce qu'a révélé la carte métallique (ou toute autre méthode)? L'alchimiste réalisera des élixirs planétaires en faisant tremper pendant une nuit une pierre correspondant à l'émotion (voir chapitre sur les mondes) dans de l'eau pure contenue dans une bouteille de verre à l'abri des rayons du soleil et de la lune. On en boira ensuite toute la journée.

Ceux qui pratiquent la méditation peuvent méditer à partir d'un support de la couleur correspondant au monde. On dit souvent que les goûts et les couleurs ne s'expliquent pas. Je crois que si on se sent attiré par certaines couleurs plutôt que par d'autres, ce n'est pas anodin. Vous pourrez remarquer que votre attirance pour telle ou telle couleur évolue au cours de votre vie: ces variations correspondent à des périodes et à des ambiances émotionnellement différentes.

On peut également tisser des correspondances avec des plantes, mais je ne les ai volontairement pas incluses dans le récapitulatif des mondes, au chapitre précédent, parce que l'alchimie végétale est une discipline complexe qui nécessite un apprentissage. Même si l'on parle de médecine douce, on tue très bien les gens avec des plantes.

On notera que toutes les plantes du monde cristallisent selon sept formes différentes. Il suffit d'en prendre un substrat, d'en extraire les sels et de les regarder au microscope. Ce chiffre n'est pas sorti du chapeau pointu d'un alchimiste, c'est une constante de notre univers, et pas seulement d'une manière métaphysique, mais physique.

Alors la pierre, la plante, la couleur, le métal, le symbole... Au final, chacun choisira de privilégier le sens qui est pour lui majeur. Un musicien, par exemple, sera particulièrement sensible au bien-être que lui procure la note qui correspond à son métal majoritaire, et c'est ainsi, par affinité, qu'il choisira un bol chantant dont les vibrations lui font intuitivement du bien. Un graphiste passera par la couleur. Et un cuisinier – pourquoi pas ? – inventera des plats correspondant à chaque monde...

Connaître sa carte métallique peut s'avérer utile pour savoir dans quel sens aller, mécaniquement et métaphysiquement, pour avancer sur son chemin. On pourrait fabriquer une machine qui éditerait cette carte, mais je me suis toujours refusé à l'envisager, car les conséquences pourraient être dramatiques dans la société. Imaginez que l'on utilise la carte métallique pour effectuer un recrutement ou pour choisir son partenaire ! C'est le danger de l'eugénisme.

Alors, comment faire pour établir la carte métallique d'un individu ? Par l'intermédiaire d'un expérimentateur, qui va se rendre extrêmement sensible à la présence des métaux dans un corps. En l'occurrence, l'expérimentateur, c'est moi. Par crainte des dérives, je n'ai pas transmis ce savoir-faire. Il est pourtant possible de l'acquérir avec les exercices adéquats. J'y songerai sans doute un jour. En fait, je ne suis pas loin de croire que la sensibilité aux métaux est un sens que nous avons tous autrefois et que l'espèce a perdu parce qu'elle n'en avait plus besoin. C'est en retrouvant cette capacité enfouie que l'on peut apprendre à la développer.

Voici quelques pistes.

La première étape consiste à apprendre à reconnaître chacun des métaux par tous les sens.

Le goût: qui n'a jamais senti un goût métallique en prenant un métal dans la main? Apprendre à différencier les sept métaux sans les voir, mais au goût.

Le toucher: apprendre à repérer les métaux en les touchant, sans les regarder. Refaire cette expérience sans les toucher mais en gardant la main au-dessus.

La vue: les distinguer en les regardant.

L'ouïe: les distinguer au son ou au « craqué ».

L'odorat: eh oui, les métaux ont une odeur.

L'étape suivante consiste à transposer ces sensations en touchant une personne. Je mets la main sur quelqu'un et j'ai par exemple un goût métallique dans la bouche. Évidemment, avec une grande sensibilité et un long apprentissage, il devient possible de faire la différence entre plusieurs métaux, voire de déterminer les dominantes.

Il m'arrive de travailler sur ce thème avec des participants et d'interpréter leurs cartes métalliques, que je présente sous la forme d'un diagramme circulaire, un camembert. Il ne s'agit pas d'un tour de passe-passe ni de l'équivalent d'un thème astral ou je ne sais quel portrait magique, il s'agit d'aider les chercheurs, lesquels sont censés être sur une voie alchimique, à savoir dans quel sens axer leurs efforts. Pour certains, il s'agira de dépasser leurs peurs; pour d'autres, de transmuter leur colère ou de dompter leur orgueil...

J'interprète parfois les cartes métalliques d'un couple; les résultats sont édifiants. Nous attirons souvent les semblables, ce qui, si c'est mal compris, peut créer des conflits. La lecture comparée nous permet de savoir où sont les points d'achoppement et les oppositions.

Par exemple, on peut avoir une femme avec beaucoup de cuivre, que la question de savoir quelle place elle a dans la société et dans le couple rend très sensible aux remarques

(ou à l'absence de remarque) de son compagnon. Lequel a par exemple tellement de mercure qu'il ne s'en rend même pas compte, parce qu'il évolue dans une sphère où la communication n'a pas de mots. Ou bien une personne si « riche en fer », et donc si forte, qu'elle n'a aucune idée de ce que peut éprouver l'autre au fort taux d'argent quand il/elle témoigne de sa peur d'échouer.

L'autre chose à savoir, c'est que les métaux fonctionnent par affinité. Par exemple, si vous fréquentez quelqu'un de colérique, il va finir par littéralement déteindre sur vous. C'est comme s'il rajoutait du métal au vôtre. Le risque est de vivre les problèmes des autres sans jamais pouvoir s'occuper des siens. Plus vous êtes sensible, et plus c'est vrai. C'est pourquoi les Anciens fabriquaient un objet réputé protecteur, non pas par sa forme, mais par sa composition. Il était composé des métaux complémentaires à la carte métallique. De ce fait, rien ne pouvait entrer. Cela ne réglait pas nos problèmes, mais nous empêchait d'attraper ceux des autres.

C'est un principe très ancien que l'influence des métaux sur les hommes. Je n'ai fait que l'adapter à ce concept de carte métallique.

Dans tous les cas, il faut savoir qu'il n'y a pas de mauvaise carte métallique. On a quelque chose à vivre, on vient pour ça, c'est tout. Quand l'un des métaux est quasiment absent de notre carte, ça ne veut pas dire qu'on en manque, ça peut signifier que c'est un problème que l'on a déjà réglé ou ce n'est pas notre problème majeur. Certains ne connaissent ni la peur ni la colère, pour d'autres c'est un vrai handicap. Si la communication est pour certains une évidence, pour d'autres c'est un apprentissage. Nous ne sommes pas égaux.

Quand j'expose ce principe, on me pose souvent la question du déterminisme. Qu'en est-il de notre libre arbitre

si nous arrivons au monde avec une carte qui nous prédestine ? Je crois, bien sûr, au libre arbitre. La carte métallique n'est rien d'autre que la manifestation d'un faisceau de probabilité et chacun est libre de le suivre ou non. Elle ne vous détermine pas plus (mais pas moins) que les autres données génétiques, culturelles, sociales, etc., qui vous ont été données. D'ailleurs, quand j'interprète des cartes au sein d'un groupe, il peut arriver que plusieurs personnes aient des cartes proches et néanmoins des destins différents. Certains sont en accord avec leurs métaux et d'autres non. En accord ou en opposition.

La carte donne une orientation sur le chemin à suivre, mais elle ne le trace pas à votre place...

QUE SE PASSE-T-IL QUAND ON RÊVE ?

Dans le chapitre sur les mondes, je vous avais promis que nous ferions escale plus longuement à l'orée du neuvième monde, le plus proche de nous, qui vivons dans le dixième. En fait, vous connaissez déjà cette contrée, puisque c'est le monde de nos rêves.

Quand vous rêvez, vous marchez, parlez, touchez des gens, et pourtant votre corps est raide dans votre lit. Vous avez deux corps, l'un qui dort et qui est inerte, l'autre qui rêve et est dans l'action. Le corps de notre monde, nous le connaissons bien. C'est pourquoi je vais vous parler du corps du rêve, celui du neuvième monde.

Dans le monde du rêve, le temps, l'espace et la matière ne sont pas les mêmes. En quelques minutes, vous pouvez faire un rêve qui vous semble durer des heures. L'espace ne compte pas : vous pouvez passer instantanément d'un bout à l'autre de l'univers. La matière n'obéit pas aux mêmes codes : vous traversez les murs, les personnages changent de visage ou n'en ont pas. Tout est possible. Y compris vous libérer des émotions que vous avez « faites » dans le monde réel (les rêves compensatoires qui font suite à votre journée éprouvante). Le contraire est vrai aussi : vous pouvez « attraper » des émotions dans les rêves et les ramener dans la réalité (si un proche a un comportement détestable dans un rêve, vous lui en voudrez au réveil).

En fait, il y a deux types de rêves : ceux dont parle la psychanalyse, qui vous font rejouer des rôles destinés à vous libérer du soufre, et ceux qui sont de véritables voyages dans un autre univers. Ces derniers ne sont pas semblables, ils peuvent être identifiés grâce à une texture distincte, une sorte de différence de résolution d'image.

Dans cette zone à l'orée du neuvième monde, vous pouvez être amené, que vous vous en souveniez ou non, à croiser d'autres rêveurs, ainsi que les âmes des personnes récemment décédées qui n'ont pas encore franchi la porte de ce monde, car vous êtes à la même fréquence. Oui, à les croiser pour de vrai.

On a maintes fois constaté que les grandes inventions de l'homme avaient eu lieu simultanément à plusieurs endroits du globe : la photographie, les logarithmes, le thermomètre, la machine à écrire, le bateau à vapeur, etc. Dans le domaine des arts, c'est encore plus notable : il semblerait que des idées soient « dans l'air du temps » et se répandent comme un souffle, un rire ou un bâillement, à moins que la source d'inspiration, invisible, soit la même. Ce mystère peut trouver une explication dans cette conception du rêve : les rêveurs, qu'ils en soient conscients ou non (et ils ne le sont pas souvent), communiquent entre eux par l'intermédiaire de leur corps du neuvième monde. Jules Verne, comme tous les visionnaires, devait être un grand voyageur d'entre les mondes. Il en a rapporté toutes sortes d'idées et de concepts qui n'étaient pas de son époque.

Dès que vous avez une idée, vous avez intérêt à la réaliser le plus vite possible. Si vous rêvez dessus, elle devient accessible à tous les rêveurs. Les idées volent et les idées se font voler. L'information circule. Car cette zone étrange où les lois du dixième monde n'ont plus cours est une base de

connaissances qui totalise toutes les mémoires individuelles. Le plus fort, c'est que ce n'est pas limité dans le temps. Ici est la mémoire de l'humanité, et peut-être aussi son futur. Je vous accorde que c'est vertigineux. C'est ce que les hindous appellent « la mémoire akashique ». Jung parle de l'inconscient collectif.

Souvenez-vous du nombre de fois où vous vous êtes réveillé un matin en disant : « Cette nuit, j'ai eu une super idée ! » Il est très probable que cette idée ne vienne pas de vous. Autre exemple : vous vous couchez avec un problème insoluble et vous vous réveillez avec la solution. Ne dit-on pas que la nuit porte conseil ? Vous avez trouvé la réponse dans cette immense bibliothèque, celle dont je vous ai parlé, celle à laquelle la pierre donne accès sans restriction. La réponse à toutes les questions.

Souvenez-vous de ces rêves où vous entendez une musique extraordinaire ou une phrase essentielle. Vous vous promettez de ne jamais l'oublier... ce que vous faites inmanquablement au réveil. Mais ces informations sont-elles vraiment oubliées ? Juste avant le réveil, vous vous souveniez d'absolument chaque détail. Et pourtant, au réveil, plus la moindre trace de souvenir. C'est comme si on débranchait une prise. C'est bien le cas. La mémoire totale n'est pas dans notre corps physique, mais dans le corps du neuvième monde. Tant que vous êtes dedans, vous y avez accès. Dès que vous vous réveillez, vous revenez dans le corps du dixième monde et vous n'avez plus accès à cette mémoire. Les seuls souvenirs que vous pouvez ramener sont ceux qui sont liés à une charge émotionnelle.

En général, nous nous souvenons peu de nos rêves et nous les dirigeons encore moins. Nous les subissons sans même savoir que nous rêvons. C'est pour nous une réalité aussi

tangible que celle de notre vie quotidienne. Un enfant qui se réveille le matin dans un lit mouillé est le premier surpris : il est persuadé d'être allé aux toilettes. Et il y est allé ! Mais pas avec le bon corps, il s'est déplacé avec le corps du rêve. C'est comme quand, couché dans votre lit, vous entendez le robinet de la salle de bains qui goutte. Au bout d'un moment, dans un demi-sommeil, n'y tenant plus, vous vous levez pour fermer ce foutu robinet. Vous vous recouchez. Et là, stupeur, vous l'entendez qui goutte toujours. C'est simple, vous ne vous êtes jamais levé. Ce qui prouve que, sans vous en rendre compte, vous pouvez vous déplacer dans le monde réel avec le corps du rêve.

Alors, comment faire pour diriger ses rêves ? Comment sortir du corps pour explorer le monde sans les limites de ce corps de chair, à travers le temps et l'espace ? C'est ce que certains appellent le voyage astral ou le dédoublement.

La difficulté des exercices préparatoires réside dans le fait que notre corps ne veut pas nous laisser partir. Pour lui, ça ressemble à la mort. Il se dit que, si vous partez, vous ne reviendrez pas. Par conséquent, il va tout faire pour vous empêcher de partir. Sa première technique : les démangeaisons. Alors que vous vous efforcez de vous concentrer, elles vont devenir irrésistibles. Puis, si cela ne suffit pas, vous ressentirez une peur terrible, que j'oserais qualifier de viscérale.

Nous, Occidentaux, n'avons pas l'habitude de dissocier nos corps. Quand vous voyez des sages entrer en méditation et rester parfaitement immobiles pendant des heures, voire pendant des années, un bras en l'air ou dans une abracadabrante position de fakir, oubliant de se nourrir, c'est simple, ils ne sont tout simplement plus dans ce corps-là. Le bras en l'air, l'estomac vide ou je ne sais quelle position ne leur coûte absolument plus rien. Nous imaginons qu'il suffit

d'être immobile pour sortir de notre corps, alors que c'est le fait d'en sortir qui nous rend immobile.

La première méthode consiste à leurrer le mental. S'allonger sur le dos, les yeux fermés, les bras le long du corps. Rien n'est croisé. Rien n'est trop serré. Il est inutile de faire cet exercice en étant fatigué. Si vous êtes fatigué, vous vous endormirez, ce qui n'est pas le but. Vous ne pensez à rien de particulier. La respiration est tranquille. C'est là que les démangeaisons vont commencer. Ce n'est pas la peine de tenter d'y résister. Je l'ai fait pendant des heures en espérant que ça passe. Eh bien, ça ne passe pas. Alors grattez-vous.

Dans cet état, vous allez maintenant vous redresser physiquement pour vous asseoir. Puis vous vous recouchez. Ensuite, vous recommencez cet exercice, mais en vous asseyant de moins en moins. Jusqu'à finir par le faire sans vous asseoir du tout. Vous sentez seulement les muscles qui se contractent, juste à la limite du mouvement. Enfin, vous limitez encore les muscles jusqu'à faire un mouvement intérieur. C'est-à-dire uniquement une intention de mouvement.

Vous pourrez avoir l'impression physique de vous asseoir, sauf qu'au moment où vous ouvrez les yeux, vous êtes allongé. Imaginez votre tête. Généralement, cette première expérience est si impressionnante que l'on arrête cet exercice pour plusieurs jours, voire plusieurs mois. Jusqu'à avoir de nouveau le courage de le poursuivre. C'est la première étape. La seconde consiste à se lever, puis à marcher.

Nous ne sommes évidemment pas égaux devant cet exercice. Certains y arrivent tout de suite alors que d'autres n'y arriveront jamais. Il est à remarquer que les premiers effets peuvent ne se manifester qu'après des mois de travail.

D'autres voies sont possibles afin d'obtenir le même résultat. Des yogis se privent de boisson pendant un certain

temps. Ils s'allongent ensuite en posant un verre d'eau hors d'atteinte. En se concentrant dessus sans bouger, le corps du rêve peut être tenté d'aller rejoindre le verre.

Je me souviens également d'un exercice que nous avait fait faire un maître, alors que je pratiquais les arts martiaux. Nous étions assis, les yeux fermés. Il nous dit : « Maintenant, levez-vous sans vous lever et allez courir en faisant le tour de la pièce ! » La surprise passée, nous nous sommes piqués au jeu. C'était le maître, après tout. Au bout d'un certain temps, nous avons tous la sensation de courir autour de la pièce, encouragés par le maître qui, lui, nous voyait vraiment courir. À un moment, il nous dit : « Arrêtez-vous et ouvrez les yeux ! » Nous étions bien sûr assis.

Ces techniques sont utilisées depuis la nuit des temps, en Orient aussi bien qu'en Occident. C'est aussi de cette façon que voyagent les chamanes. Au moyen de plantes sorcières ou du rituel adéquat, leur corps du rêve prend possession d'un animal. C'est ce qu'ils appellent leur totem. Ils peuvent alors survoler un territoire dans le corps d'un aigle ou bien avoir la force d'un ours. Ils auront toujours sur eux la signature du totem : une plume d'aigle ou la griffe d'un ours.

Quand cette technique est acquise, nous devenons un « rêveur », c'est-à-dire celui qui est capable de diriger son rêve sans le subir, de sortir du monde onirique pour explorer notre monde avec ce nouveau véhicule.

Je me souviens parfaitement de la première fois où j'ai réussi cette expérience. Après un an de tentatives répétées, avec très peu de résultats, j'ai fini par me dire que tout ça c'était des blagues et que je perdais mon temps. Ce jour-là, je me couche sans faire cet exercice inutile. Je ferme les yeux et les rouvre instantanément. Sauf que je ne suis plus dans mon lit, mais en bas de chez moi, en train de regarder l'immeuble

d'en face. Mon acuité est complètement différente. J'ai l'impression que tout est plus précis, plus net. Bon, je me dis quand même que ce n'est qu'un rêve, après tout. En levant la tête, je regarde au quatrième étage, où je vois une fenêtre allumée. Je me dis : tiens c'est drôle cette fenêtre. Et pff ! Me voici nez à nez avec elle. Je regarde en bas et vois cette perspective plongeante comme si j'étais effectivement à la hauteur de la fenêtre.

J'ai alors pensé à une maison de campagne. Stupeur, j'ai eu la sensation de faire le même chemin que celui que nous empruntons pour y aller, mais vu du haut. Comme si je volais au-dessus de la route. Arrivé à la maison, je voyais chaque détail avec une incroyable précision. Je me souviens avoir remarqué un plant de groseilles parfaitement mûres. Et là, j'ai pris peur. Je me suis dit : « Ça, ce n'est pas un rêve ! » Instantanément, j'ai été pris dans un tourbillon qui m'a ramené au pied de mon lit. J'ai eu l'impression de me couler dans mon corps comme un liquide. Réveil brutal, je m'assois dans mon lit, le cœur battant et couvert de sueur, en me promettant de ne jamais plus recommencer cette expérience. Promesse que, bien sûr, je n'ai pas tenue...

Encore aujourd'hui, je n'ai pas vaincu toutes mes peurs : quand je voyage dans le corps du neuvième monde, je dois rester à proximité d'un mur, sinon j'ai le vertige, ce qui est idiot. De même, j'ai toujours préféré passer par les portes, ce qui n'est pas nécessaire quand on n'a pas de corps. En traversant un mur, j'éprouve une résistance qui n'existe que dans mon esprit. Mais je ne peux pas renoncer à cette perception de la matière comme si j'étais solide. Question d'habitude sans doute. Quoi qu'il arrive, on reste humain.

Alors, bien sûr, ma première réaction a été de me dire que j'avais rêvé. Mais c'est autre chose. Voir le monde matériel

avec le corps du neuvième monde est le même type de perception que ceux qui font une NDE. Ils décrivent leur opération comme vue d'au-dessus. Les rationalistes disent que ce n'est qu'une construction de notre cerveau. Mais qu'en dire quand le patient sort de la pièce et est capable de décrire précisément ce qu'il a vu ? Pour être bien sûr, je suis allé voir sur place ce que j'avais vu en « rêve » : tout était exact. Ce n'était pas un rêve.

Mais le vertige ne fait que commencer. Songez à l'infini des possibles qui s'ouvre désormais. Une fois que vous savez voyager, vous pouvez rencontrer d'autres voyageurs et échanger de l'information – cette fois, sciemment. Je dis « sciemment », mais d'une façon différente, comme si c'était une conversation d'âme à âme. Un échange se passant de barrière et d'interprétation. Révéler ce rêve ailé, tel Mercure portant le message.

Comme le temps ne s'écoule pas pareil (souvenez-vous de la différence entre le temps objectif et le temps du rêve), le rêveur peut explorer aussi le passé et les futurs possibles.

À propos de révélation, je vais vous délivrer là le secret qui est peut-être le plus important de ce livre. La transmission de maître à disciple ne se fait que pour 10 % dans notre monde. Les 90 % se confient dans le monde du rêve. Je dis souvent à mes élèves ou à ceux qui aspirent à devenir mes disciples : apprenez à voyager et venez me rejoindre entre les mondes. Là, il y a une salle de classe sans porte ni fenêtre ni horaires, où l'enseignement est dispensé à qui est capable de le recevoir. C'est la manière de transmettre la plus pertinente, parce qu'elle passe à travers notre ego, elle touche droit au cœur sans emprunter les détours de l'interprétation. On peut l'appeler « la science infuse » : elle relève plus de la connaissance (comprise) que du savoir (appris).

À outils ordinaires, action ordinaire. Pour pouvoir faire des actions extraordinaires, il faut un outil extraordinaire. C'est le corps du neuvième monde. Tout acte magique a pour source ce corps. Nous avons tous essayé sans succès de bouger une petite cuillère grâce à la force de notre esprit. Ou bien de devenir invisibles. Pour cela, nous avons une logique de concentration mêlée d'espoir et de croyance, mais ce n'est pas ainsi que ça marche. Je vous rappelle que le corps physique vous maintient dans le dixième monde. Il faut soit le surprendre, soit le shunter. La pratique coutumière du rêve permet de transférer sa conscience dans le corps du rêve, même sans dormir. Je vous renvoie aux témoignages de dédoublement, comme cette religieuse arrêtée par les Nazis qui se retrouve dans son monastère (mère Yvonne-Aimée de Malestroit, résistante décorée de la Légion d'honneur).

Quand je vois toute l'histoire d'un lieu se dérouler sous mes yeux, simplement en posant la main sur un menhir, de quelle main s'agit-il ? J'utilise évidemment cette perception pour bâtir mes voyages. Retrouver des rituels ou des histoires passées. Vous remarquerez que quand je parle d'histoire, je n'en parle jamais au passé, mais toujours comme un présent.

Mais revenons à vous, lecteur, en supposant que vous n'êtes ni magiste, ni alchimiste. Vous avez pourtant accès à ce corps du neuvième monde en dehors du rêve. Vous marchez dans la rue, et vous avez une drôle d'impression : « hum, je ne le sens pas, je ne devrais pas aller par-là ». Vous retenez vos pas et là, devant vous, à l'endroit où vous auriez dû être, un camion déboûle. Encore tout tremblant, vous remerciez votre ange gardien. Eh bien c'est ça, l'ange gardien : le corps du neuvième monde. Ce qui explique pourquoi nous en avons tous un. Votre conscience est passée dans le corps du rêve. Il se trouve qu'il voit non

seulement plus loin, mais aussi plus tard. C'est comme monter sur une échelle et voir ce qui va se passer dans dix minutes. Revenu dans votre corps physique, il ne vous reste plus que l'impression, comme quand on oublie un rêve en en gardant le sentiment.

Ces événements se produisent fortuitement, même s'il y a des gens qui sont plus sensibles à cet échange. Il est probable que les médiums fonctionnent ainsi. D'ailleurs, médium veut dire « entre ». C'est aussi de cette façon que l'on peut expliquer l'impression de « déjà-vu » que l'on éprouve parfois.

À ce propos, il m'est arrivé une anecdote amusante, qui m'a valu une bosse. Je visite une maison que je ne connais pas et qui est à vendre. Au détour d'une pièce, je m'apprête à prendre un couloir... et m'écrase contre le mur. Le vendeur me ramasse. Encore sonné, je dis : « Je ne comprends pas, j'étais sûr qu'il y avait un couloir ici. » Le vendeur est tout aussi abasourdi. Il me répond : « Il y avait bien un couloir qui commençait ici, oui, mais on l'a muré il y a vingt ans. » Je peux vous jurer que ce couloir, je l'avais vu ! C'est seulement plus tard que j'ai compris ce qui s'était passé.

Une autre fois, je suis sur un pont et j'attends une amie. Je la vois arriver, je descends pour aller à sa rencontre et je ne la trouve plus. Je cherche partout, je remonte sur le pont et je la vois à nouveau. Je descends et je lui demande pourquoi elle s'est cachée. Elle ne comprend rien : elle vient juste d'arriver, c'est tout. Mais j'avais anticipé la scène : je l'avais vue arriver exactement là d'où elle est venue, habillée comme elle était habillée... Cette fois, j'avais dix minutes d'avance.

Prenons maintenant l'exemple de l'enfant qui n'écoute plus en classe parce qu'il est « parti dans ses rêves ». Il n'est effectivement plus là. Il n'entend plus, ne voit plus avec son corps physique. À tel point qu'il faut le ramener, la maîtresse

lui mettant la main sur l'épaule en lui disant : « Tu étais où ? »
Et l'enfant, surpris, revient dans notre monde.

Vous connaissez cet état quand vous conduisez : votre esprit vagabonde, vous n'êtes plus là, et pourtant vous respectez toutes les règles de la conduite. Alors, qui conduit ? Le temps lui-même semble différent. Vous vous dites : « Tiens, déjà arrivé ! Je n'ai pas vu le temps passer. »

Scène suivante : vous marchez dans la rue, perdu dans vos pensées. Soudain, quelqu'un vous bouscule. L'espace d'un instant, vous ne savez plus qui vous êtes, ni où, ni quand : c'est comme si le corps du neuvième monde avait continué son chemin, celui que vous auriez dû faire. Il en résulte un décalage. Simplement le temps de retrouver vos esprits, ou plutôt que l'esprit retrouve le corps.

Lors d'un accident de voiture, certains racontent que le temps s'écoule au ralenti. Les morceaux de verre passent devant vous avec lenteur. C'est comme si vous étiez observateur. Le processus est le même que quand on fait une syncope. Si la situation devient trop dangereuse, l'esprit s'enfuit avec le corps du rêve. C'est pourquoi il est inanimé, c'est-à-dire sans âme. Dès l'alerte finie, il pointe son nez. Et c'est là qu'on le réanime, ce qui veut dire qu'on lui rend son âme. Évidemment, la première chose que vous demandez, c'est : « Où suis-je ? » Ce qui prouve bien que vous étiez ailleurs.

Quant aux somnambules, c'est bien avec leur corps du neuvième monde qu'ils se déplacent dans leur rêve. À ceci près qu'ils entraînent leur corps physique sans s'en rendre compte.

Je vous suggère de faire cette expérience tout simplement dans la rue d'une ville animée, par exemple en traversant une avenue sur un passage clouté, face à un groupe de piétons

qui s'avancent vers vous d'un pas déterminé, probablement occupés par leurs propres pensées ou par leur téléphone portable. Fermez les yeux et marchez en confiance: je vous parie que vous ne percuterez personne. Non pas que les gens vous évitent, mais vos antennes du neuvième monde vous guideront. On m'a relaté aussi cette expérience proposée par un chamane à ses élèves, consistant à marcher pieds nus et les yeux bandés dans un champ semé de chardons. Vous le traversez sans vous piquer, car le moindre doute vous laisserait un souvenir cuisant. Je dirais que, quand on ferme les yeux, on peut donner la main à *quelque chose d'autre*. Il y en a qui parlent de confiance, d'autres de foi.

Vous qui êtes apparemment encore en vie à l'heure où vous lisez ces lignes, allez savoir combien de fois vous avez échappé de justesse à la mort parce que vous n'aviez pas fait certaines choses? Pris un détour qui vous a permis d'éviter une route où vous attendait une fatale plaque de verglas, échappé à ce virus qui vous attendait dans tel magasin, mais vous êtes entré finalement dans celui d'à côté, changé vos plans de sortie, ce soir-là, qui vous ont fait louper la rencontre de la personne qui vous aurait proposé un jour une balade en montagne à l'issue fatale... qui sait? Sans vous en rendre compte, vous avez échappé mille fois au pire grâce à la petite voix silencieuse, celle du corps du neuvième monde.

Peut-être avez-vous vécu aussi des épisodes marquants au cours desquels vous avez eu tout à fait conscience d'avoir échappé au pire. Cela m'est arrivé deux fois dans l'adolescence. Je ne les oublierai pas.

Je suis avec ma mère, nous revenons du ski, où elle s'est cassé le pied. Nous nous apprêtons à monter dans le train qui nous ramène à Paris; nous avons des couchettes réservées dans la dernière voiture. Je suis sur le point de monter en

premier, et là j'ai une vision d'horreur, un trou noir, comme un puits. Il n'y a plus de train devant moi, le wagon est du vide noir et j'ai les poils hérissés de partout. Je refuse catégoriquement de monter, je fais un scandale sur le quai. Ma mère insiste, mais j'insiste encore plus : rien ne me fera monter dans ce wagon. Elle capitule, on monte à l'avant du train, alors qu'elle a le pied cassé et que, dans l'autre wagon, nous avons des couchettes. Mais rien n'y fait, je ne peux pas résister au trou noir qui me repousse. Bien sûr, elle râle et elle m'en veut. Puis, dans la nuit, une avalanche s'abat sur le train. Le dernier wagon se décroche et il s'écrase contre une locomotive qui montait...

L'histoire se répète alors que j'ai seize ans. Je suis au cinéma avec un copain, au Berlitz, je me souviens, à Paris. On s'apprête à s'asseoir, et là encore j'ai la vision du trou noir à l'emplacement de mon siège. Une intuition irréprouvable qu'il faut partir. Comme avec ma mère, on se dispute, je fais un scandale : rien ne pourra me faire accepter de prendre cette place. Alors mon copain cède, on va s'installer au balcon et il me traite de tous les noms, « Je n'irai plus jamais au cinéma avec toi », etc. Moi je fais la sourde oreille et je regarde le plafond en me disant : ce serait marrant qu'il tombe. Marrant, façon de parler. Sauf que c'est ce qui s'est passé : le plafond est tombé ce jour-là sur les gens qui étaient assis en bas. Là où nous aurions dû nous asseoir initialement.

Je ne crois pas que l'on puisse voir l'avenir au sens où tout serait déjà écrit, mais je crois qu'on peut parfois avoir accès à la connaissance d'une ligne de probabilité. Et en choisir une autre.

Ce livre tout entier ne fait, finalement, qu'osciller entre les deux pôles du rationnel et de l'irrationnel. Vous êtes en train de jouer le jeu. Et moi dans tout ça, qui tiens la plume,

quel est mon rôle, quel est mon unique objectif? L'éveil.
Nous avons pris l'habitude, toute notre vie, de rêver après
nous être endormis. Eh bien ici, vous rêverez *après* vous être
éveillé.

UNE AUTRE VISION DU TEMPS

L'une des expériences les plus perturbantes, à propos du temps, qu'il m'ait été donné de vivre s'est déroulée dans le cadre de cours d'arts martiaux que j'ai suivis avec un vieux maître de l'esquive japonais. Parfaitement calme et sûr de lui, malgré sa très petite corpulence, il nous disait : « Attaquez-moi ! » Mais, à peine avait-on esquissé un geste qu'il était déjà derrière nous. On avait beau regarder de tous nos yeux, il allait tellement vite que c'était inhumain. Il était là, et puis il n'était plus là. On ne voyait pas la transition entre les deux. Un saut dans l'espace instantané. À tel point que ça ressemblait plus à un saut dans le temps. Quand on lui demandait quel était son secret, il rigolait. Et puis il ajoutait, sans se départir de son sourire : « Je marche normalement. Mais mes secondes n'ont pas la même longueur que les vôtres. »

C'était incompréhensible, mais il n'y avait pas d'autre interprétation possible. Et j'ai compris plus tard que, oui, le temps est subjectif. Nous en faisons l'expérience chaque jour. Fixez une horloge pendant cinq pleines minutes : le temps vous semblera long. Détournez la tête, soyez dans l'action, n'importe laquelle, et hop ! Cinq nouvelles minutes se seront écoulées *en un rien de temps*. L'horloge bat le même rythme en apparence, mais vous n'en faites pas la même chose, vous ne le percevez pas de la même manière, je suis même persuadé qu'il ne vous impacte pas de la même façon.

J'en suis venu à croire que nous avons chacun notre ligne de temps, laquelle est plus ou moins parallèle à celle de nos voisins. Mais cette ligne n'est pas droite : comme la lumière et comme le son, elle est sinusoïdale, elle forme des vagues successives.

Or, les autres énergies qui procèdent par ondes sont soumises à ce que l'on appelle « l'effet Doppler ». Le son, notamment. Écoutez une voiture qui passe devant vous à grande vitesse : le son qu'elle produit en arrivant vous semblera plus aigu que celui qu'elle produit en s'éloignant de vous. (L'expérience vous paraîtra encore plus perceptible si la voiture est équipée d'une sirène de véhicule d'urgence.) C'est qu'elle comprime les ondes du son à l'avant (effet aigu) et distend les ondes à l'arrière (effet grave). C'est un fait mesurable. Il a permis notamment de déterminer le sens du mouvement de la matière à l'intérieur de la Voie lactée : quand vous voyez une étoile à dominante bleue, c'est qu'elle se rapproche de vous, si elle est à dominante rouge, c'est qu'elle s'éloigne, car cet effet fonctionne aussi avec le rayonnement lumineux. Pourquoi ne fonctionnerait-il pas avec le temps ? Il doit être possible de comprimer et de déprimer les lignes de temps en fonction d'un mobile qui va suffisamment vite.

Toute notre science physique et mathématique repose sur la théorie de la relativité d'Einstein, $E = mc^2$, qui dit que l'énergie est égale à la masse multipliée par la vitesse de la lumière au carré. Et, comme la vitesse de la lumière est une constante et un maximum, on ne peut ni accélérer ni ralentir le temps dans notre univers. Je vous renvoie aussi aux équations de Lorentz. Si le temps est constant, c'est parce qu'on a établi que nul corps possédant une masse ne pouvait aller plus vite que la vitesse de la lumière (laquelle correspond environ à huit fois le tour de la Terre en une seconde).

En 2011, lors de l'expérience Opera, le laboratoire du CERN, à Genève, a néanmoins enregistré des neutrinos se déplaçant à 6 kilomètres par seconde de plus que la vitesse de la lumière. La nouvelle a été publiée par le CERN et par le CNRS. L'une des hypothèses qui en ont été tirées, c'est que ces particules pourraient avoir « trouvé un raccourci dans une autre dimension », selon les mots de Pierre Binétruy, directeur du laboratoire AstroParticule et Cosmologie de Paris.

Cette découverte a beaucoup remué le monde scientifique, au point qu'on l'a étouffée en arguant qu'elle devait s'expliquer par des erreurs de matériel, ce qui est difficile à admettre pour un laboratoire de ce calibre. Mais peut-être moins difficile à admettre, toutefois, que la remise en question de la loi de la relativité et donc de la possibilité des voyages dans le temps : souvenez-vous de Superman, capable de remonter le temps en tournant autour de la Terre dans son sens inverse plus vite que la lumière.

Je dirais même que, si cette découverte est inacceptable pour l'esprit humain, c'est parce que toucher au temps, c'est toucher à Dieu. L'homme est piégé dans le temps qui passe ; Dieu est éternité, on l'appelle l'Éternel (vous ne verrez jamais une horloge à l'intérieur d'un édifice sacré, seulement à l'extérieur). Vouloir modifier le cours du temps, c'est défier Dieu, lequel a posé comme première règle de l'homme « Il y eut un soir, il y eut un matin. » Le tabou suprême.

Néanmoins, laissons-nous aller à une pensée vertigineuse (la pensée n'ayant pas de masse, elle peut aller plus vite que la lumière). La lumière mettant environ 300 000 km/s pour nous parvenir, plus l'étoile que nous regardons est lointaine, plus nous voyons son passé. Par exemple, la lumière du Soleil met 8 minutes pour nous parvenir. Pour l'étoile Polaire, c'est

430 ans. Nous avons accès au passé de ces étoiles. Imaginez que nous sommes sur la Polaire et que nous regardons la Terre. Eh bien nous verrions peut-être l'exécution de Marie Stuart en 1587.

Imaginons que nous puissions avoir une énergie qui nous permette de nous éloigner de la Terre plus vite que la vitesse de la lumière. La distance deviendrait un indicateur de temps. Si je me déplace à une année-lumière, je vois ce qui s'est passé il y a un an. Si c'est à mille années-lumière, ce qui s'est passé il y a mille ans. Nous pourrions remonter le temps. Sans action possible bien sûr. Ce ne seraient que des images.

Nous voyons tout de suite qu'il est pour le moment inimaginable de déplacer un vaisseau spatial à de telles vitesses. Du moins d'une manière conventionnelle.

C'est pourquoi Einstein avait pressenti ce qu'il appelait des « trous de ver ». Imaginez une feuille de papier, avec un point A et un point B dessinés dessus, chacun à une extrémité de cette feuille, et un ver déterminé à rejoindre ces deux points. Si l'on plie la feuille en deux, de telle sorte que le point A touche le point B, le ver aura plus vite fait, pour les rejoindre, de percer la feuille plutôt que de ramper pour traverser toute sa surface plane. Si le temps n'est pas linéaire mais qu'il s'apparente à des montagnes russes de papier, et si nous trouvons moyen de faire des trous dedans à la façon du ver, alors nous « gagnons du temps » : nous opérons des sauts dans le temps, de A à B, sans le parcourir dans toute sa durée.

Vous est-il déjà arrivé de perdre vos clés chez vous ? Vous fouillez partout, elles ne sont nulle part. Et, au bout de dix minutes, vous les retrouvez à un endroit que vous avez déjà fouillé dix fois. Êtes-vous en train de devenir fou ? Avez-vous

eu « un moment d'absence »? Ou bien est-ce que vos clés ont eu un moment d'absence?

Eh bien voilà l'explication : vous n'avez pas perdu vos clés dans l'espace, mais dans le temps ! Elles sont bien à l'endroit où vous avez cherché, mais dans dix minutes. Une anomalie de contraction-détente du temps s'est produite (comme si les plis du temps se touchaient), ce que certains appellent un « frac-temps ». Les caméras de surveillance branchées 24 heures sur 24 enregistrent parfois des anomalies comparables : des objets qui disparaissent puis réapparaissent sans explication. Si nous réussissons un jour à voyager de galaxie en galaxie, je suppose que ce sera de cette façon. Les voyages dans le temps pourraient procéder d'une semblable traversée transversale des plis du temps.

Pour moi, le passé n'est pas révolu. Ce n'est pas parce que nous avons vécu un événement qu'il a disparu. L'écoulement du temps, c'est comme passer dans les pièces d'une maison. Ce n'est pas parce que nous changeons de pièce que la précédente devient vide. Quant au futur, ce n'est qu'un faisceau de probabilité dépendant de la quantité d'énergie dont je dispose.

Par exemple, à l'instant où je vous parle, je suis dans une ligne du temps où il est très probable que dans quelques secondes je me gratte le nez, et très peu probable que j'aie des ailes. Pourtant, il y a une ligne de temps dans laquelle j'ai des ailes, mais elle est tellement loin de moi que, pour l'atteindre, il me faudrait disposer d'une énergie considérable, une énergie si énorme que je ne le ferai jamais. Mais ça ne veut pas dire que ce n'est pas possible, c'est juste extrêmement peu probable.

Si, devant l'Everest, on me donne une petite cuillère en me demandant de le déplacer, je dirai : ce n'est pas possible. Alors

que si. Ça prendrait juste du temps. Quand on a fait les pyramides, on a bien créé des montagnes. Il était très peu probable que, deux mille cinq cents ans av. J.-C., des hommes soient capables de construire une pyramide de 150 m de haut sans grue ni moteur. Pourtant, ils l'ont fait. Il était très improbable que nous arrivions à provoquer une soudaine tempête au milieu d'une belle journée, par un ciel dégagé, au mont Saint-Hilaire; pourtant, en invoquant suffisamment d'énergies, nous l'avons fait. C'était également très peu probable que je parvienne à faire la pierre philosophale après quinze années de tentatives, et la plupart des gens vous diront que c'est impossible de faire de l'or à partir du plomb, mais souvenez-vous de la devise écrite au fronton du laboratoire: « Il ne savait pas que c'était impossible, alors il l'a fait. »

Tout ça pour dire qu'il y a une différence entre le possible et le probable. Cela dépend finalement de la notion de temps. Je vous ai déjà parlé de ce point d'immobilité que cherche l'alchimiste. Le premier travail est de créer une bulle de non-causalité, un éternel moment présent dans lequel les causes et les effets n'ont pas cours. C'est uniquement dans cette bulle qu'il devient possible de faire des choses qui ne sont pas possibles à l'extérieur. C'est une autre réalité.

Ce possible dépend de la quantité d'énergie, de sa concentration en une seule action. L'alchimie en est un exemple. La pierre n'est-elle pas l'ultime concentration? C'est ce que nous appelons le but, dans notre vie. Préparer la manifestation en en anticipant la forme. Voyez comme un mourant sera capable de repousser sa mort pour attendre l'arrivée d'un être cher.

Vous êtes-vous déjà demandé comment les derviches tourneurs étaient capables de danser aussi longtemps sans chuter, pris de vertiges? Leur exploit semble surhumain.

C'est qu'ils atteignent, en fait, par cette voie mystique, un point d'immobilité, hors de l'écoulement du temps. Ce ne sont plus eux qui bougent, mais le reste de l'univers.

Ceci dit, voyons maintenant comment et pourquoi utiliser le corps du neuvième monde pour transcender le temps.

Quand je prépare un voyage, j'aime à « rêver » les lieux que je vais visiter. Je corrobore ensuite en allant sur place ou en cherchant des réponses dans les écrits historiques. Mais la source de l'information initiale n'est pas dans notre réalité, elle me parvient autrement.

C'est au cours de l'un de ces « voyages dans le temps » que j'ai pu découvrir ce qu'il était advenu de la bibliothèque d'Alexandrie. C'était tellement énorme, tellement palpitant ! Je n'ai jamais pu croire que Jules César, qui était un fin lettré, ait pu mettre le feu à ce temple de la connaissance. J'ai passé des mois à tout corroborer, à me rendre sur les lieux, à consulter toutes sortes de documents archéologiques afin de trouver les preuves tangibles de ce qui m'était apparu. Ces preuves, je les ai trouvées et réunies. Mais je vais vous laisser sur votre faim, car cette révélation sera l'objet de quatre romans que je suis en train de préparer.

Quand j'emmène un groupe en voyage, il m'arrive de procéder à des évocations (à ne pas confondre avec les invocations, dont je vous ai déjà parlé). Elles consistent à faire revivre au groupe un moment du passé, pas un récit qui en dresse le décor et l'atmosphère, mais un récit au cours duquel je parle plus vite que je ne pense : je me laisse traverser par les mots qui me viennent, jusqu'à ce que la vision se précise de plus en plus, non seulement pour moi, mais pour ceux qui m'écoutent. Et là, il se passe quelque chose de si étrange que nous en venons à éprouver des sensations physiques propres au contexte du récit, voire à partager ces visions.

Par exemple, nous sommes en Égypte sur les ruines d'un temple, dans un désert de sable, par 40 °C. J'invite le groupe à considérer un bout de mosaïque qui subsiste, et, peu à peu, en paroles, nous prolongeons cette mosaïque, jusqu'à reconstituer le temple tout entier. « Regardez bien cette mosaïque. Imaginez les formes ici, voyez-les s'étendre, prolongez le motif : le sol apparaît. Prolongez la base de cette colonne ici, remontez-la, imaginez, elle va jusqu'en haut, et il y a d'autres colonnes semblables ici, là... » et ainsi de suite. Une fois le décor posé, il devient animé : on voit les prêtres qui arrivent. « Regardez : ils ont des peaux de léopard, ils tiennent un pot avec du feu, on voit les flammes qui sont à l'intérieur... »

Là, je vous garantis que nous sentons la pénombre du temple, nonobstant le grand soleil du désert l'après-midi. D'ailleurs, malgré la température réelle, tout le monde a froid, je vois des frissons parcourir les membres du groupe.

Ce n'est pas exactement de l'imagination : je me mets dans un état particulier qui permet à la vision de s'imposer, de s'étendre, de devenir de plus en plus nette, et je la partage avec une telle conviction que je gagne mon auditoire. J'attrape un fil et je le déroule, je ne sais pas moi-même où je vais, mais j'y vais, je dévide la bobine. Les choses apparaissent, de plus en plus tangibles, avec des sensations, des odeurs. Parfois, comme du coin de l'œil, les autres personnes arrivent à voir le décor, elles aussi, et nous partageons une même vision. C'est une expérience commune très forte.

D'ailleurs, on parle de copains, littéralement ceux qui partagent le pain, je vous le rappelle, mais la langue des oiseaux pourrait bien jouer sur le mot « content » : être content ou con-temps, et a fortiori être heureux ensemble, c'est partager un temps commun, faire coïncider nos lignes

du temps. Partager une contemplation (ouvrir le temple), laquelle consiste à être immobile et à observer autour de nous. S'asseoir sur le bord de la rivière et regarder l'eau passer. S'asseoir au bord du fleuve du temps et regarder dériver toutes les étapes historiques d'un lieu, comme ce temple d'autrefois ressurgi du désert.

Je vous en avais parlé au cours du récit de mon pèlerinage à Saint-Jacques. Parce que nous sommes des hommes pris dans le cours du temps, la première épreuve de cet être de matière épris de lumière que nous sommes, c'est l'épreuve du temps. Non seulement parce que ce pèlerinage *prend du temps* (dans mon cas, une année), mais surtout parce qu'il enseigne comment *prendre son temps*, c'est-à-dire s'accorder des pauses, ce qui revient à mettre le temps sur « pause » et à s'accorder au rythme du monde.

Nous vivons dans une véritable addiction au temps. Je l'ai vu quand nous avons séjourné sur l'île de Pâques. Là-bas, ni le téléphone ni Internet ne fonctionnaient, et les habitants semblaient vivre sans mesurer le temps. Certains membres du groupe ont cru devenir fous, les premiers jours, tant l'accoutumance est puissante. Et puis tout le monde s'y est fait, je dirais même que nous en avons éprouvé comme une libération. Au point que certains ont eu beaucoup de mal à s'en remettre quand ils ont retrouvé leur rythme, une fois retournés chez eux. Il y en a même qui me témoignent qu'ils ne s'en sont pas remis. Ils conservent l'inconsolable nostalgie de ce non-temps éphémère. « Ô temps, suspends ton vol ! »

J'avais déjà éprouvé ce rapport disons flexible au temps au sein de la communauté des Indiens Navajos. Déjà, le fuseau horaire n'est pas le même, au sein de la réserve, que dans le reste de l'Arizona. « *Indian time* », ils répètent ces mots. Et là-bas vous pouvez convenir d'un rendez-vous avec

quelqu'un, qui arrive trois jours plus tard. Devant votre étonnement, il vous répond : « Je suis venu. »

Je crois que plus un pays est industrialisé, plus on y est esclave du temps. Un temps qui morcelle, condamne, contraint, pressurise et juge. S'il est vrai que le temps, c'est de l'argent, comme on dit, alors l'éternité, c'est de l'or ! La langue des oiseaux se régale : être tenté (dans ce monde de tentations), c'est être temps T. Mais l'éternité, c'est l'éther nie T, c'est l'éther sans la Terre, c'est le corps éthéré du neuvième monde qui nie les contraintes terrestres et s'affranchit du temps humain. Le sage médite sans compter son temps, sans que le temps qui passe ne l'affecte. À mon échelle, il m'est arrivé de passer huit jours enfermé dans mon laboratoire, parfaitement absorbé dans mes recherches, sans plus aucune mesure du temps, libéré des contraintes du manger et du dormir, content d'une autre nourriture et tendu vers la quête de ce point de stase. Qu'importe le rythme régulier du tic-tac si mon temps à moi n'est pas mesurable.

On me pose souvent la question de la fameuse immortalité des alchimistes. On peut y répondre de plusieurs façons. Bien sûr, l'alchimiste réalisé est capable de concocter des remèdes qui l'aideront à vivre plus vieux et en meilleure santé, d'une part, ce qui ne signifie pas l'immortalité, mais un allongement de la vie. D'autre part, l'adepte, par l'ingestion de la pierre, a senti son corps accroître ses différentes facultés (sensorielles, métaboliques, musculaires...). On peut supposer que celles-ci freinent le processus de dégénérescence, ce qui ne signifie toujours pas l'immortalité, mais la vieillesse repoussée. Du fait qu'il affine tous les niveaux de sa perception, l'adepte gagne également en information sur les dangers qui pourraient menacer sa vie, comme les pressentiments funestes dont je vous ai parlé : encore une façon de prolonger la vie, si

on réduit le risque d'accidents. On peut dire également que l'ingestion de la pierre, par la rectification qu'opère la lumière, rend plus uniforme le message délivré aux cellules du corps : l'information de cohérence du corps est renforcée, ce qui va à l'encontre, également, de cette dégénérescence naturelle. Plein de bonnes raisons d'étirer la durée. On en reparle dans une centaine d'années, d'accord ?

Jusque-là, nous n'en sommes qu'à évoquer des moyens de lutter contre la course du temps, mais sans s'affranchir de son cours. Pour continuer cette énumération, qui va du plus rationnel au plus mystique, vous l'aurez remarqué, je pourrais vous rappeler ce qu'il est dit de l'adepte qui avale la pierre : à la première ingestion, il est ici mais a accès au dehors. C'est comme être dans une maison, ouvrir la fenêtre et regarder dehors. À la deuxième ingestion, il est ailleurs : dans le jardin de la maison où il se promène, et de temps en temps il regarde dans la maison. La troisième fois, il sort du jardin et perd la maison de vue. On peut imaginer que l'alchimiste qui prend la pierre une deuxième fois va voyager en dehors du temps humain. Un jour qu'il aura passé dans le jardin est peut-être cinquante ans dans la maison. Imaginez la tête des gens de la maison voyant revenir le voyageur qui n'aura vieilli que d'un jour. À leurs yeux, il est forcément immortel. C'est une hypothèse qui pourrait expliquer quelques étrangetés liées à des alchimistes par le passé, je pense notamment au comte de Saint-Germain, au XVIII^e siècle.

En matière de longévité, vous remarquerez au passage que les grands champions restent les patriarches de la Bible : Mathusalem (969 ans), Noé (950 ans), Abraham (175 ans), Jacob (147 ans). Leur longévité décroît en fonction de leur éloignement des origines ; ils figurent une sorte de dé-divination. Plus je m'éloigne de la lumière, plus je m'éloigne de l'éternité et de la sagesse.

Être immortel dans ce monde, aucun alchimiste ne le voudrait : ce serait être piégé dans le temps, voir ses proches vieillir et mourir. Et comment entamer le voyage suivant pour vider son âme de tout le soufre qu'elle contient encore ? Il peut toutefois être tenté de rester plus longtemps pour finir ce qu'il avait commencé.

À l'alchimiste l'immortalité est offerte, il a le choix de l'accepter ou de la refuser. Il est comme un homme sortant des décombres après un tremblement de terre. Il a le choix de rester à l'extérieur pour aider les sauveteurs ou bien de retourner dans le chaos pour dire à ceux qui sont enterrés qu'il y a une sortie et des sauveteurs. Mais sera-t-il entendu ?

L'ALCHIMIE DANS LE MONDE DES HOMMES

J'ai toujours œuvré à faire sortir l'alchimie du laboratoire. À en trouver toutes sortes d'applications dans la cité. Il y eut mes premières inventions métallurgiques, puis les produits dont je vous ai parlé, d'abord destinés à l'Afrique, et enfin la méthode thérapeutique de la Trame. Il y eut la carte métallique, les conférences, les formations dans des domaines divers (rêve éveillé, calligraphie, pratique de l'oratoire, géobiologie de l'habitat, voyages oniriques dans les sept mondes...) et les cérémonies de solstice et d'équinoxe. Il y eut aussi – et il y a toujours – les voyages bien réels organisés en France et à l'étranger, avec la collaboration précieuse de ma compagne, Charlotte, qui est en charge de toute l'organisation logistique. Elle y ajoute sa part de *spiritus* toute féminine, qui participe de la chaleur humaine émanant des moments partagés en groupe, et à laquelle tous les stagiaires, comme moi-même, sommes très attachés.

J'ai également collaboré avec le monde de l'entreprise, principalement sous forme de conseil, qui fut d'abord technique, et qui est aujourd'hui d'ordre artistique, voire philosophique.

Restons chronologiques, humains que nous sommes. Durant mon époque d'alchimie opérative, laquelle est moins mon actualité à présent, j'ai travaillé avec des bijoutiers. On a souvent parlé de l'or sortant de l'athanor. Mais saviez-vous

que les alchimistes font également pousser toutes sortes de pierres, y compris des pierres précieuses ? Ne vous attendez pas à ce que je vous donne ici la recette, je ne l'ai jamais révélée, c'est tout un savoir-faire. Je me contente de répondre aux curieux que je procède comme fait la nature.

Dans la nature, les pierres poussent à partir d'un germe cristallin, une graine minérale. On dit que l'alchimiste fait comme un bon jardinier : il sème, arrose, met dans une ambiance particulière, attend... et ça pousse. Comme dans la nature. Mais en accélérant la génération. Une améthyste pousse en une semaine au lieu de quelques millions d'années. Et attention, je vous parle de pierres véritables, hein ? Pas de pierres de synthèse. Vous pouvez les faire analyser chez un bijoutier ou dans n'importe quel laboratoire, elles sont parfaitement « normales ». Et brutes, évidemment.

Petit cours de minéralogie accéléré, lui aussi. D'un point de vue scientifique, il existe dans la nature seulement sept modes de cristallisation (cubique, hexagonal, quadratique, rhomboédrique, orthorhombique, monoclinique et triclinique). En alchimie, on associe chaque pierre à un monde, mais le mode de cristallisation ne correspond pas au monde dédié. Par exemple, pour reprendre notre améthyste, son mode de cristallisation est hexagonal : elle forme des cristaux à six côtés, comme son nom l'indique. Or, ce n'est pas la pierre du sixième monde, mais du neuvième.

L'alchimiste est capable de faire perdre à la pierre son message de cristallisation naturel (comme je vous avais dit que l'eau pure perdait son message de cristallisation et ne savait plus comme se transformer en glace, à moins qu'une impureté lui réapprenne ce message), donc de remplacer son *spiritus*, son message, afin de la contraindre à se cristalliser autrement, dans le mode qui correspond à son monde. C'est

par exemple de cette façon que l'on transmute un rubis en escarboucle, qui signifie étymologiquement « petit charbon », et qui est réputée avoir, en effet, l'éclat (et la symbolique divine) du charbon ardent.

L'alchimiste, comme un bon jardinier, aime à offrir les fruits de son travail. Ce que je fais à l'occasion pour ceux qui s'adonnent à la lithothérapie ou pour réaliser des élixirs planétaires.

Nous utilisons également ces minéraux pour voyager en rêve sous l'influence des différents mondes avec l'aide de la pierre correspondante – respectivement: améthyste, calcite orange, aventurine, citrine, jaspe rouge, sodalite et obsidienne – posée sur un point choisi du corps (la gorge, le cœur ou le front). Ces sept pierres, plus une, le quartz, forment ce que les Anciens appelaient l'oracle, un tirage de pierres répondant aux questions.

Pour en revenir à mon parcours d'alchimiste au grand jour, j'ai donné des conseils techniques, mais surtout artistiques (j'oserais presque dire spirituels), à des grands bijoutiers, avec qui j'ai mis au point une collection de diamants carrés incluant une étoile, laquelle apparaissait quand on bougeait le bijou. Elle a connu un grand succès. Pour un autre, nous avons réalisé des bagues avec des châteaux dessus, chaque château correspondant à l'archétype des portes des différents mondes de l'Arbre des Sephirot. J'ai créé aussi une collection que j'ai appelée « Noces chymiques », où j'ai fait un alliage d'or jaune et d'or blanc dans un même anneau, sans rupture de continuité. C'est une prouesse technique qui n'avait jamais été réalisée, parce que ces deux métaux ont des points de fusion très différents. Mais rien n'est impossible pour un alchimiste...

J'ai travaillé avec un enlumineur. J'ai appris le secret du vernis des Stradivarius à un luthier, je ne peux pas vous le

révéler ici, mais c'est à base d'un produit très courant, qu'il faut savoir chauffer habilement jusqu'au point exact où il prend une couleur rouge, avec presque autant de doigté que lorsqu'on vitrifie du métal : encore un exemple de dialogue avec la matière. À ce propos, j'ai aussi travaillé avec des forgerons d'épées.

Rien n'est plus proche de l'alchimie que la cuisine. J'ai créé des recettes pour un livre de cuisine et j'ai accompagné des chefs dans l'élaboration de leurs cartes. Et ce n'est pas un hasard si le moine Dom Pérignon, qui est réputé avoir inventé le champagne, s'intéressait à l'alchimie : s'il y a bien une opération alchimique par excellence, c'est celle qui consiste à faire du vin. Comme le dit Rabelais, le vin est divin...

J'ai également participé à un symposium d'aromathérapie, où j'ai expliqué à de grands parfumeurs ce qu'était l'essence même du parfum, son esprit. Et puis j'ai créé des parfums moi-même. Récemment, j'ai été contacté par un grand groupe de cosmétique, qui m'a demandé de réfléchir avec eux à la notion de déodorant. Là, il ne s'agissait pas de collaborer techniquement, mais plutôt de discuter de l'esprit. Ça tombe bien pour un cosmétique (l'ordre de l'univers, le cosmos). L'idée même de déodorant, quand on y regarde bien, est contre nature. Notre odeur fait partie de notre identité. Je les invite alors à faire des ré-odorants.

Les sollicitations les plus récentes des grands groupes qui me contactent portent désormais moins sur le côté opératif de l'alchimie, afin de trouver des applications pratiques à mes procédés de laboratoire, que sur l'esprit de l'alchimie, sa philosophie. Ce qu'on me demande, c'est d'apporter du sens, un « supplément d'âme ».

Tout ce que je vous ai raconté sur les symboles et les couleurs liés aux différents mondes peut paraître ésotérique,

mais vous les retrouvez de manière très pragmatique dans les logos. J'en fais souvent l'analyse auprès de marques. Une entreprise sans esprit ne fonctionne pas. C'est cet esprit bienfaisant, humaniste, dont j'aimerais désormais aider les grands groupes à accoucher. Une société où tout le monde trouve son compte. Sur ce sujet, il y aurait matière à faire tout un livre.

Aujourd'hui, c'est de cette façon que je répands la « bonne parole ». Et le message est toujours le même, à savoir le principe d'éveil. Je crois plus que jamais que notre société se meurt d'un manque d'éveil. Certains appellent cette aridité un manque de spiritualité. Je suis d'accord, même si je me méfie des religions et je n'adhère à aucun dogme, donc je préfère parler de *spiritus*. Si mon discours est optimiste, c'est parce que je pense que ce monde est merveilleux. Je n'encourage à rien d'autre qu'à cet éveil, censé rendre tout un chacun à la fois plus conscient de la beauté du monde et plus actif à la préserver.

AZOTH OU LES LETTRES DANSÉES

Moi qui suis visiteur de prison, je ne me promène pas avec un attaché-case, mais avec une boîte à outils. Je l'ouvre et je déballe. C'est à mon interlocuteur de piocher dans la boîte l'outil qui lui sera le plus utile. Certains ont besoin d'œuvrer dans la matière; je leur donne les premiers modes d'emploi opératifs. D'autres arrivent à l'alchimie par la curiosité intellectuelle; je les alimente aussi. D'autres encore sont en recherche de « développement personnel »: j'ai beau m'inscrire peu dans cette mouvance, je comprends leur demande et je leur donne, à eux aussi, un os à ronger. Aux spirituels je donne du grain à moudre, aux charnels je conseille des exercices physiques. Multiples sont les voies vers une même et singulière lumière.

Il y a des amateurs de burin, comme moi, et des orfèvres, des ballerines et des guerriers, des méditatifs silencieux, des grandes gueules qui cherchent la joute, des expressifs, des intuitifs, des soignants, des blessés, des doués de leurs mains et des souples du genou, des assoiffés de connaissance, des curieux et des sceptiques, des qui veulent sauver le monde et des qui veulent devenir le roi de la prison, des hommes et des femmes, des pèlerins prêts à tout perdre, des fans d'absolu, des fidèles et de simples touristes, des scientifiques et des poètes, des comiques, des futurs moines et d'anciennes brutes, des têtus, des impatientes, des trop mous qui ne s'y

mettent pas pour de vrai, des durs à cuire qui s'obstinent à côté de la plaque, des qui brassent de l'air et des timides qui n'y croient pas assez, des dépressifs qui donnent sa chance à la petite étincelle, des enflammés qui planent, des terriens qui creusent, des assidus de l'ombre, des qui cherchent un père, un maître ou un gourou, des qui cherchent juste un frisson, des suspendus à vos lèvres et des dilettantes intermittents du spectacle. Le panel de mon auditoire est si varié qu'il me serait bien impossible d'en classifier les multiples portraits.

J'ai un fichier de cinq mille personnes désireuses de participer aux formations, voyages ou cérémonies. Quand ma compagne publie le programme annuel, les huit cents places sont réservées en deux heures. J'ai, pour chaque événement, une liste d'attente de plusieurs centaines de personnes, hélas frustrées de ne pas pouvoir y participer et qui attendent parfois plusieurs années avant de pouvoir se joindre à nous. Comme je ne pratique pas encore la bilocation, je n'ai pas de solution ! Sinon les livres, comme celui-ci. Je ne vais pas me plaindre de ce succès, mais il m'amène à me poser des questions sur les supports de transmission les plus adéquats.

Je reçois de très nombreux messages de personnes que je ne connais pas, mais qui témoignent de l'impact de mes paroles. « Il y a dix ans, je vous ai entendu dire ça, et ça a changé ma vie. » Je ne sais plus ce que j'ai dit, bien sûr, et la personne en question n'est pas nécessairement devenue alchimiste. Mais elle s'est emparée de ce petit bout de vérité-là, au détour d'un propos plus global, pour la faire sienne et voir son monde autrement.

Des adeptes, je vous l'ai dit, il n'y en a que dix par siècle. Ce n'est pas dans l'espoir de guider un jour, jusqu'au point ultime, un vrai disciple que je m'emploie à diffuser ainsi ce à quoi je crois. C'est parce que je crois profondément que

l'alchimie peut nous nourrir, chacun, à proportion de ce que l'on en attend. D'où la multiplicité des outils, qui sont autant de points d'entrée possibles dans un art universel.

Parmi ces outils, j'ai parlé des conférences, des livres, des films, des stages, des voyages, des formations et de la pratique de la Trame. J'aimerais vous présenter aussi ce que m'a inspiré l'étude de l'hébreu. Non seulement un autre regard sur la Bible, mais aussi une danse – oui, aussi curieux que cela puisse paraître de prime abord. La danse des lettres hébraïques, que j'ai appelée « Azoth », et qui est aussi le seul art martial qui soit né en Europe. Parce que, loin du laboratoire et loin des bibliothèques, il y a une voie d'accès à l'alchimie qui passe par le corps. C'est un outil comme un autre. Il me permettra de vous raconter ensuite ce que l'on appelle « la voie royale ».

Souvenez-vous de ce que je vous ai dit de l'alphabet hébraïque, d'une part, et de l'Arbre des Sephirot, d'autre part. Ils ont en commun le nombre 22. Il y a vingt-deux chemins qui relient les sphères de l'Arbre et autant de lettres en hébreu. Les deux premières, *aleph* et *beth*, ont donné notre mot « alphabet ». Si l'on considère que la création est née du fractionnement de l'unité, pour retrouver cette unité, l'homme doit franchir des étapes : vingt-deux échelons de l'échelle des sages.

Chacune de ces lettres hébraïques correspond à une vibration, d'autant qu'il ne s'agit que de consonnes. La vision kabbalistique du monde consiste à considérer que ces vingt-deux vibrations ont créé l'univers. On en a fait des mots, mais il s'agissait d'un alphabet sacré qui n'était pas destiné à être un langage usuel.

Chaque lettre est une machine. Sa forme vient du schème (qui a donné « schéma ») qui est à l'intérieur : la force

masculine de Dieu, l'action. Le simple fait de calligraphier une lettre en appelle à cette force. Les livres religieux hébraïques sont d'ailleurs enfermés : on les considère comme véritablement doués d'action. En insufflant la voyelle à ces consonnes, on y réveille le souffle de Dieu, on les anime.

Il y a deux manières de comprendre les vibrations de ces lettres : exotérique et ésotérique.

La manière exotérique (entendre : vue de l'extérieur), c'est de chercher à ces lettres une ressemblance figurative et d'en tirer des mots du quotidien. L'*aleph* ressemble à une tête de vache, le *beth* est une maison, le *guimel*, un chameau, etc.

La manière ésotérique (de l'intérieur), c'est de comprendre que la vibration initiale de l'univers est en quelque sorte une partition que l'on ne pouvait pas traduire en une seule note, alors on l'a décomposée en vingt-deux notes, qui sont autant de séquences de cette vibration. On les a chantées sur du sable et le sable a pris une forme. Ces formes sont les lettres ; leur graphisme est celui du son. Chaque lettre est un vingt-deuxième de la manifestation de la création.

Ce n'est pas rien ! Pour prendre simplement l'exemple de la première lettre, l'*aleph*, on dirait une sorte de X, mais regardez-y de plus près : il faut y voir la flamme d'en haut qui rejoint la flamme d'en bas au moyen d'une branche, laquelle figure la voie du milieu, l'équilibre entre le haut et le bas.

Je vous l'ai expliqué dans le chapitre sur la trame du monde : la vibration crée la forme. Mais l'inverse est également vrai : la forme crée la vibration. J'ai fait cette expérience, dont j'ai tiré ensuite une discipline, qui consiste à prendre soi-même la forme de ces lettres. Mon hypothèse : si je suis capable de prendre la forme de la lettre, je vais manifester sa vibration, et si je suis capable de manifester les vingt-deux formes, je

détiendrai le secret de la création. Mieux : je l'incarnerai. Je recevrai l'illumination : je suis dans chaque chose et chaque chose est en moi.

À partir de cette réflexion, je me suis posé la question : ça veut dire quoi, prendre la forme de la lettre ? La dessiner ? J'enseigne, en effet, une manière de dessiner les lettres hébraïques. (Ce n'est pas exactement de la calligraphie.) Mais ce geste de la main seule ne me suffisait pas, je voulais que le corps tout entier y participe. Ces glyphes sont affaire d'énergie : l'énergie circule à l'intérieur du tracé ; on doit pouvoir la faire circuler de la même façon à travers le corps.

J'ai inventé des mouvements qui calquent le schéma de la lettre, et j'y ai ajouté des inspirations et des expirations : une gestuelle animée par le souffle. J'appelle cette danse « la voie de l'équilibre » : chaque lettre est une façon bien précise d'atteindre un point d'équilibre agissant sur le corps. La danse de chaque lettre va dégager trois types d'énergie : une qui projette, une qui reçoit et une qui neutralise.

Dans l'expression « art martial », on entend Mars, le dieu de la guerre, et en effet c'est une technique de combat, et on entend l'art, car c'est aussi un art, c'est-à-dire un mode d'expression qui trouve sa fin en lui-même. En tant qu'art martial, l'Azoth est à la fois une technique de combat, quand on la pratique à deux, et un art dansé, qui peut se pratiquer seul.

On a le choix entre trois rythmes : le sel, le soufre ou le mercure. Lentement, c'est une prouesse de grâce et d'équilibre. Plus vite et accompagnés d'une respiration puissante, ces gestes sont d'une puissance inouïe. On devient aussi bien capables de projeter l'adversaire à l'autre bout de la pièce sans même le toucher que de rester sur un point fixe inamovible. Puissance n'est pas violence. Ce sera le but de cet

apprentissage. Cet art est bien plus subtil qu'il peut y paraître de prime abord. En outre, on n'apprend pas seulement le mouvement des lettres, mais aussi leur enchaînement.

Le cycle d'apprentissage se déroule en trois étapes, qui rappellent celles du Grand Œuvre.

La première étape est la voie de la gestuelle, c'est la phase d'initiation. Les élèves apprennent les vingt-deux mouvements de base et les respirations correspondantes. C'est aussi l'expérience d'un rééquilibrage du corps, qui passe par la décristallisation des émotions. C'est l'œuvre au noir, solitaire.

La deuxième étape est la voie de la confrontation : il ne s'agit plus de travailler sur soi-même, mais dans le rapport à l'autre, donc d'apprendre à surmonter les obstacles extérieurs, qu'ils soient matériels ou spirituels. L'apprentissage se fait en binôme, au sein duquel, par des exercices de projection, de réception et de neutralisation, on cherchera à trouver l'équilibre dans sa relation à autrui. On peut la comparer à l'œuvre au blanc : la cohabitation pacifique des contraires.

La dernière étape est la voie de la sagesse : un voyage intérieur. Cette fois, pas de mouvement, mais la vocalisation des lettres. C'est, bien sûr, l'œuvre au rouge, l'accomplissement du cheminement qui permet d'éprouver l'unité en soi, de ne faire qu'un avec l'univers. Si l'équilibre est parfait, elle peut mener à l'illumination, laquelle achève la rectification.

Une fois que les gens ont appris à faire toute la série des lettres, je les emmène danser dans des lieux extraordinaires, où il se dégage une énergie exceptionnelle, avec laquelle nous faisons corps. Par exemple, devant la falaise de Rocamadour ou dans le cirque du Fer-à-Cheval ou encore sur une plage de Carnac, en Bretagne, les pieds dans l'eau. C'est dans la beauté de cette danse, vivifiante à respirer, bonne pour

le corps tout entier et équilibrante pour l'esprit, que nous faisons connaissance, dans le respect de l'autre et pourtant avec un certain accès à son intimité. Le corps révèle beaucoup de soi. Nous enchaînons les séries, lettre après lettre, parfois pendant plusieurs heures d'affilée. Nous oublions l'effort, pris dans ce rythme naturel, embarqués par la beauté du spectacle et par la cohésion du groupe.

Je vais encore vous parler de réalité non ordinaire, mais en dansant les lettres dans la nature il se passe des choses extraordinaires, comme si la nature nous répondait. Par exemple, au moment où l'on fait le geste d'embrasser toute la vallée d'un tour de main et de l'envoyer vers le ciel, on assiste à l'envol d'une nuée d'oiseaux, en parfaite synchronisation avec le mouvement. Et même si c'est une coïncidence, elle tombe drôlement bien. Ou alors un papillon se pose sur ma main et reste posé tout au long de l'enchaînement, sans être dérangé le moins du monde par mes mouvements.

Plus étonnant encore: les animaux sauvages viennent nous voir. Comme si, par ces mouvements, nous cessions de représenter une menace. Si l'on est au bord d'une forêt, nous voyons poindre des chevreuils. Un jour, c'est un troupeau de mouflons qui a descendu la vallée pour venir nous regarder, intrigués mais paisibles, à deux mètres de nous. Un vétérinaire faisait partie du groupe. Il a dit: « Des animaux sauvages qui s'approchent si près sans crainte? C'est impossible. » (Bon, maintenant vous savez ce que je pense de ce mot...) Il y avait même des bébés mouflons. Tout le troupeau nous regardait en se posant la question de savoir si nous étions, nous aussi, des mouflons, mais avec une drôle de tête. Et puis, des touristes sont passés au loin, à deux cents mètres environ. Les mouflons les ont aperçus et ils ont détalé aussitôt. Peut-être en se demandant pourquoi nous ne les suivions pas...

Passer à travers une lettre, ce n'est pas rien, car elles ont des vertus. Il y a la lettre de la mère, la lettre du père, celle de l'enfant... Ça en fait revivre, des choses ! Certaines personnes sont de vrais menhirs quand elles arrivent, et puis elles se découvrent une souplesse insoupçonnée. D'autres sont très à l'aise dans leur corps (j'ai des danseurs, des professeurs d'arts martiaux), et pourtant, même ceux-là peuvent bloquer sur une lettre précise, ne pas trouver l'équilibre. Et puis, un jour qui n'est pas fait comme un autre, ils passent à travers, ils ont assimilé quelque chose.

Quand je vois que quelqu'un bloque, je ne fais pas de la psychanalyse, vous avez compris que ce n'est pas mon truc, d'ailleurs je n'en ai pas la compétence. Je l'encourage à laisser sortir dans les gestes ce qui bloque, et la personne se libère d'un poids.

J'ai créé une école d'arts martiaux afin de transmettre cette voie des lettres, que j'ai appelée « Azoth » – c'est un autre nom de la matière première du Grand Œuvre et ça signifie aussi « de A à Z ». J'ai transmis cette voie à mon disciple, Jean-Michel, qui chapeaute l'école et en gère l'enseignement. Un ancien champion d'arts martiaux et énergétiques chinois, qui a eu à cœur d'investir ensuite cette voie issue de la culture occidentale. Cette fois, je n'ai pas fait l'erreur que j'ai pu commettre avec d'autres transmissions en imaginant une démocratie. Je l'ai conçue à l'instar de toutes les écoles d'arts martiaux comme une synarchie. Seuls les maîtres ont le pouvoir de transmettre.

C'est un outil de plus, un outil puissant, en parfaite ligne de la voie que je suis. L'intérêt étant de fournir plusieurs portes d'accès suivant la sensibilité de chacun.

LA VOIE ROYALE

À ce stade du livre, j'ai déjà employé, pour vous parler, plus de quatre-vingt mille mots. Pourtant, je vous ai dit que vous pourriez n'en retenir que trois, les essentiels. Vous en souvenez-vous ?

Immobile. Silencieux. Aligné.

Vous les retrouverez partout, dans toutes les voies initiatiques, qu'ils soient formulés de cette façon ou d'une autre. Les Extrêmes Orientaux parlent de contemplation, de rectification, de méditation, d'impermanence, mais c'est la même chose. Mécaniquement, si l'on veut que la lumière passe à travers un corps, il n'y a que ces trois constantes. Si vous faites du yoga, on vous parlera aussi d'alignement, d'immobilité et de silence.

Je l'ai formulé ainsi parce que c'est facile à comprendre et à retenir. La personne lambda qui me demande : « Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ? », je lui dis : « Il faut commencer par être immobile, silencieux et aligné. »

L'outil de l'univers est le même que celui du sage : rassembler ce qui est épars, prendre deux choses de natures différentes et les associer pour les neutraliser. En vous, il s'agira d'associer l'esprit aux émotions, d'en faire une teinture en les mélangeant, de comprendre vos émotions, de fixer ce qui est ingérable, épais, pour ne remonter que cette teinture pure, de la concentrer en un seul point, puis de la libérer dans l'univers.

Réaliser ces étapes, que je vais vous détailler, consiste à suivre la voie royale. Je vous ai parlé de la voie sèche et de la voie humide, de la voie végétale ou minérale. La voie royale consiste à pratiquer le Grand Œuvre à l'intérieur de son propre corps. On peut avoir tendance à croire que c'est plus facile, parce qu'il n'y a pas de contraintes matérielles. C'est au contraire la voie la plus difficile. Mais on peut amener des apprentis sur ce chemin et leur faire toucher du doigt, en peu de temps, à quoi ressemblent ces exercices. Il y en a même qui pourront entrevoir la révélation. C'est ce que je fais régulièrement.

Absolument aucun prérequis n'est nécessaire, pas même celui d'y croire. Ce n'est pas une question de croyance, mais de pratique. Il n'y a aucune analyse psychanalytique, seulement une mise en condition mécanique. Permettre au mental l'émergence de quelque chose qu'il ne maîtrise pas, ce que j'appelle la lumière. Vous pouvez vous rendre prêt à l'accueillir, façonner la coupe où la recevoir.

J'irais même plus loin dans le paradoxe. Quand j'accueille les stagiaires de la voie royale, je leur explique le principe des exercices que nous allons faire et je les avertis de la sorte :

« Quand nous avons le choix entre changer et rester pareils, dans 100 % des cas nous choisissons de rester pareils. Ça vous choque ? Tant mieux. Mais je vous le dis : vous ne pouvez changer que si vous n'avez pas le choix. Une voie initiatique est comme un pont de planches. À chaque pas, la planche que vous venez de quitter tombe. Si vous ne revenez pas en arrière, c'est que vous ne pouvez pas.

« Il faudra dissiper votre agitation et comprendre vos pensées. Les questions sont des agitations, ce sont des désirs de réponse. Comprendre, c'est littéralement mettre à l'intérieur de soi sans avoir besoin de réponses. La voie ne

répondra jamais à vos questions, mais elle fera qu'un jour vous n'en aurez plus. Ce n'est pas du tout la même chose. Tant que vous avez des questions et des réponses, vous êtes dans les causes et les effets. Mais la fin de la quête est un effet sans cause.

« Renoncer à cette logique est difficile pour nous. Quand je fais quelque chose, je veux qu'il y ait une raison. Pourtant ce n'est pas vrai : la beauté, la bonté, l'altruisme se font sans cause, sinon ça devient une bonne action, et on attend un retour. Par exemple, vous êtes en période de régime. Après une dure journée, vous rentrez et vous vous jetez sur une tablette de chocolat. C'est normal, vous y avez droit, en compensation de votre journée. Nous nous inventons des règles de récompense, y compris dans une quête mystique. Pourtant, je vous le dis : nous n'avons *droit* à rien, nous cherchons l'essence. Donner un sens aux choses, c'est se priver de l'essence. »

Tout le paradoxe est d'accepter de nous en remettre à quelque chose qui nous dépasse et nous transforme malgré nous, même si nous ne l'expliquons pas. Vous trouverez des parallèles avec toutes sortes de voies initiatiques, comme l'éveil de la Kundalini en Inde. Mais j'ai choisi, comme pour l'Azoth, d'adapter ce principe à notre culture occidentale. J'ai mis au point une méthode composée d'exercices physiques et respiratoires.

La seule manière de faire sortir le soufre qui est en nous est de l'expulser par le souffle. La place laissée libre pourra désormais se remplir de lumière. La pression de celle-ci va dégager « les tuyaux » par tous les endroits de moindre résistance du corps, c'est-à-dire les plus fragiles (ce sont des lieux où se manifestent déjà des douleurs), mais aussi sous forme de bâillements, d'éternuements, par l'envie de se moucher,

de cracher, de tousser. Quand le groupe se met aux exercices, vous imaginez la cacophonie ! Je prévois toujours plusieurs boîtes de mouchoirs.

J'ai appelé les exercices de la voie royale « les sept principes de la maîtrise ». En voici la description.

1. Déterminer le point de gorge (le soufre).
2. Déterminer le point du cœur (le mercure).
3. Déterminer le point du sacrum (le sel).
4. Réaliser une teinture en mélangeant le soufre avec le mercure.

5. La faire descendre dans le sacrum : là, le sel va garder les impuretés afin qu'elles soient évacuées.

6. Remonter les deux natures dans le cœur et les fusionner par compression.

7. Libérer le mélange en expansion.

Je vous en ai parlé dans le chapitre sur la trame du monde : nous ne sommes coupés de rien, nous sommes reliés à tout, notre âme est en interaction permanente avec l'univers. Mais il existe trois points privilégiés de circulation de l'information, ce sont ces trois points qu'il s'agira de déterminer au préalable (gorge, cœur, sacrum).

Détaillons à présent les exercices. Je ne prétends pas que vous pourrez les faire chez vous à partir de ces simples descriptifs : comme toute pratique physique, rien ne vaut l'exemple du geste. Et puis il est souvent plus facile en groupe de déclencher la « vague ». Néanmoins, leur descriptif vous permettra d'en comprendre la teneur et de faire le lien avec les principes alchimiques qui tissent le fil de ces pages.

Les exercices se font sur de simples tapis de sol. Ils commencent assis en tailleur, afin que le sacrum soit au contact du sol. Idéalement, on les pratiquerait en extérieur, dans l'herbe : la fonction de « prise de terre » du sacrum n'en

fonctionnerait que mieux. Mais la pratique en intérieur, et même à l'étage d'une maison, n'entrave pas la réussite du processus.

La vraie lumière, qui, par principe, est droite, devient sinusoïdale dès lors qu'elle entre dans la bulle de notre monde, en y rencontrant la résistance de la matière. Pour l'accueillir, nous allons commencer par effectuer, nous aussi, un mouvement sinusoïdal, que j'appelle le mouvement du serpent. Assis en tailleur, on ondule comme si l'on était une algue dans l'eau. Se voir en algue aide à trouver la fluidité idéale : le mouvement latéral part des lombaires, qui entraînent les épaules, puis la tête, en dernier, aussi molle que possible. Quand les épaules se dirigent vers la droite, la tête penche du côté opposé, vers la gauche. Ce n'est surtout pas la tête qui dirige le mouvement de haut en bas, bien au contraire : c'est un mouvement qui part du bas et qui nécessite le plus de souplesse possible dans la taille et dans le cou. Le dos est relâché. Tous les membres sont relâchés, d'ailleurs. On doit arriver à un mouvement régulier de balancier, agréable, un rythme dans lequel on se sent bien, le poids du corps passant d'une fesse à l'autre. Aussi agréable qu'une danse. Il vous fera bâiller. Bâillez ! Et de façon sonore, de préférence. Libérez-vous !

Ce geste n'est pas difficile. Pourtant, il est intéressant de voir comme certaines personnes y opposent une résistance : leurs mouvements sont chaotiques, elles se mettent en colère parce qu'elles n'y arrivent pas, elles deviennent rouges (évacuation thermique du soufre). Et puis il y a celles qui pilotent tout du mental, donc on voit que c'est la tête qui dirige le mouvement. Quoi qu'il en soit, vous pouvez vous amuser à observer votre comportement, mais vous finirez par y arriver...

Je prends le temps de détailler ce mouvement, et j'irai plus vite par la suite, parce que, si vous deviez ne retenir qu'un exercice, ce serait celui-ci. En dehors de toute quête extatique, je vous conseille de réaliser cet exercice tout simple cinq minutes par jour. Vous pouvez le prolonger pendant deux heures si vous en avez envie, il n'y aura pas d'effet secondaire, sinon que vous serez plongé dans un drôle de flottement, comme un bercement que vous pourrez éprouver encore longtemps après dans la journée, même lors de vos occupations.

Pratiquer cet exercice cinq minutes par jour peut changer votre vie. Je pèse mes mots. Non seulement il dénoue vos tensions, mais surtout il vous permet d'évacuer en douceur vos émotions. Faites le test de vous y adonner à un moment où l'émotion vous submerge (peur, stress, tristesse, colère...) et vous vous sentirez mieux. Si vous réussissez à trouver le bon rythme, la justesse du balancement, la souplesse sans heurt, je peux vous parier que vous trouverez aussi l'équilibre en vous. Il m'arrive d'enseigner cet exercice en entreprise, dans les bureaux. Le climat change et s'apaise. Vous pouvez aussi calmer un enfant en lui proposant de faire l'algue. C'est une façon de se mettre à l'unisson du rythme de l'univers.

En outre, il permet d'éviter les accumulations, qui deviennent pathogènes à la longue. De rétablir la circulation du flux avant l'apparition des symptômes, qui sont un engorgement. C'est une logique simple... mais plus orientale qu'occidentale. Enfin, libérer son soufre de cette façon, c'est éviter de le renvoyer à quelqu'un, qui vous le renverra ou le renverra à quelqu'un d'autre, sur le principe des dominos, avec cette particularité bien humaine que nous avons d'amplifier ce soufre en le gardant pour nous un certain temps, ce qui fait qu'il sortira décuplé (avec potentiellement des dégâts

décuplés sur son destinataire, qui fabriquera du soufre à son tour, etc.).

Pour parfaire la première étape de la voie royale, on ajoute à l'exercice du serpent des respirations particulières, notamment des râles libérateurs, ainsi que des temps de pause, le corps replié, tête en avant, voire au sol, si la souplesse le permet. L'envie de se moucher et de tousser en sera accrue: c'est très bien, on fait sortir tout ce qui doit sortir, c'est ça de moins à l'intérieur.

Le point du soufre est situé dans le petit creux du bas du cou, entre les deux clavicules. Il touche le larynx, mais il est lié aussi à la septième cervicale (souvenez-vous: celle que les portes basses des églises vous poussent à fléchir, celle par laquelle pénètre l'épée du toréador qui rectifie le taureau, tout se rejoint...). Ce point déclenche tout ce qui est émotionnel. Le simple fait d'en parler ou d'y toucher fait que la gorge se serre, au sens propre comme au figuré.

Ces premiers gestes servent à dépoussiérer le point de gorge. Une étape qui provoque déjà chez certaines personnes des émotions, lesquelles peuvent se manifester par des larmes ou des cris. Nous ne sommes pas là pour savoir d'où viennent ces émotions, ni pour y associer des images. Nous n'identifions rien, nous laissons sortir ce qui sort, c'est tout. Morve ou rage, larmes de rhume ou de chagrin, tout à la fois. Tout ce qui fait obstacle, en somme. Le corps n'attendait que cela et se réjouit de les expulser.

En outre, ce balancement, qui est aussi un bercement, vous met dans un autre rapport au temps. Une fois que le rythme est pris, on n'a plus envie d'arrêter, le geste se fait sans effort, on ne regarde plus l'heure qui passe. Pour un peu, on serait hors du temps, et c'est finalement le premier apprentissage, comme vous l'aurez compris: retrouver le

paradis, l'éternité perdue, ne plus rien attendre. Or, c'est quand on n'attend rien que tout arrive au bon moment. Cette notion philosophique de la quête est sous-jacente à cet exercice apparemment anodin. D'ailleurs, vous allez vous sentir flottant. Fermez les yeux pendant que vous faites l'algue un moment, puis ouvrez-les : on en arrive à percevoir le monde alentour comme dans un brouillard. Certaines personnes, par ce seul exercice, en viennent à voir chez leurs voisins ce que d'aucuns appellent l'aura.

Pour libérer le point de la gorge, nous allons faire des mouvements sinusoïdaux, mais, cette fois, dans un autre axe, c'est-à-dire d'avant en arrière. Toujours assis, nous plongeons la tête en avant, comme si nous cherchions à passer la tête sous un rideau tendu devant nous et à le ramener en nous redressant. Nous répétons ce mouvement pendant deux minutes.

Une fois ouvert le point de gorge, nous allons nous attaquer au point du cœur. Il est situé à deux doigts du sternum vers la droite, un tout petit peu décalé par rapport au plexus solaire. C'est le point de légèreté (nous avons bien un point de gravité). Toujours assis, on tend les bras devant soi, poignets pliés à 90°, les doigts en l'air, le plus tendus vers soi possible. On tient, on ne fait rien, on attend, une douleur monte. On reste le temps qu'on peut, puis on se lâche, on respire. On répète l'exercice plusieurs fois, on a chaud, on a froid, ça circule et c'est très bien. En fait, on provoque une décharge du système nerveux, d'abord dans la partie haute du corps, puis dans la partie basse.

Partie basse : assis, jambes allongées, bras tendus un peu derrière soi en appui, on contracte les fesses puis on tapote les mollets par terre, en alternant celui de droite et celui de gauche, sur un rythme rapide. Facile au début, puis, au bout

de quelques minutes, l'effort devient quasiment insoutenable. Le geste déclenche un mécanisme de circulation de l'énergie, une résistance, donc des douleurs: c'est normal. Quand subitement on arrête tout, on ne sent plus ses jambes et les pieds sont gelés. On sent un froid pénétrant, fruit de l'élimination du soufre. On reste dans cet état quelques instants, puis on remet son corps en mouvement (on bouge les bras, les jambes, on tourne la tête). Et ce, jusqu'à ce que la chaleur revienne: c'est un exercice qui fait circuler à la fois le soufre et le mercure.

Il va falloir maintenant procéder au mélange pour créer la teinture. Il s'agit d'avalier notre gorge dans notre cœur. Il n'y a rien à avaler, mais justement c'est difficile d'avalier du rien. On a tendance à repousser la septième cervicale vers l'extérieur. On va sentir comme quelque chose qui descend. Ce geste va agir sur le système digestif. Il est possible d'avoir envie de roter ou d'avoir l'impression que quelque chose est coincé.

Il s'agit à présent de faire descendre la teinture dans le sacrum. Pour ce faire, nous démarrons debout, les deux mains l'une sur l'autre, au niveau du cœur, paume vers le bas, poumons pleins. En soufflant, nous descendons les mains vers le bas en poussant et en étirant bien les bras. Cet exercice peut être reproduit plusieurs fois. Il doit être interrompu en cas de vertige.

L'exercice suivant consiste à fabriquer ce que j'appelle « la boule bleue ». Si la pierre philosophale minérale est un petit cristal rouge, celle que l'on fait à l'intérieur de soi est traditionnellement représentée sous la forme d'une boule bleue. Comme une sphère de la taille d'une balle tenant entre les mains. Debout, on se baisse comme si on ramassait cette balle. Les mains de chaque côté, on la remonte au niveau du cœur en inspirant à fond.

La compression est l'outil de l'illumination. Poumons pleins, semblant tenir une balle en face de son cœur, on procède à l'explosion. On fait comme si on allait porter quelque chose d'extrêmement lourd, c'est-à-dire qu'on bloque sa respiration. Puis, on comprime cette sphère sans bouger, mais en contractant au maximum tous ses muscles : on bloque, on bloque, on bloque – pectoraux, abdominaux, cuisses, fesses, le plus possible. On reste autant qu'on peut, c'est-à-dire quelques instants. Enfin, on relâche toutes les tensions en expirant et en laissant tomber les bras.

C'est à ce moment qu'il peut se passer quelque chose. Il peut y avoir aussi un effet retard, quelques minutes après. Comme une vague qui arrive. Comme une explosion silencieuse. C'est l'illumination.

Tout le monde ne reçoit pas la lumière. Pourquoi pas ? Mais je ne l'ai jamais vu. Je n'ai jamais vu non plus de fois où elle ne descend pas du tout. Je dirais qu'elle touche entre 10 et 30 % des participants. C'est un phénomène étrange, très particulier, impossible à imiter et qui ne laisse personne indifférent. On n'est ni dans le ressenti subtil, ni dans l'effet de suggestion : c'est un raz-de-marée qui emporte les gens très loin, au point qu'ils ne peuvent plus parler pendant quelque temps.

Ils commencent par avoir des frissons irrépressibles. J'appelle ça les prémices, certains ne vont pas plus loin. Quand la vague s'approche de quelqu'un et s'apprête à le toucher, je la sens venir : je pourrais le faire en aveugle, j'ai les poils qui se dressent. D'ailleurs, quand elle touche quelqu'un, ceux qui sont autour le sentent aussi, ils éprouvent eux aussi ces frissons, qui peuvent être communicatifs et les emporter à leur tour. J'aide ceux qui sont touchés par la vague en les encourageant à prendre une respiration particulière, comme pour respirer cette vague par petites inspirations répétées.

Quand la lumière tombe, leur tête change. D'abord, la surprise, comme s'ils allaient mourir, la terreur en moins. Et immédiatement après, la grâce. C'est bien simple : on dirait des saints. D'ailleurs ils en prennent la posture : les bras s'ouvrent, la tête s'incline sur le côté, ils sourient béatement, souvent ils pleurent, parfois en douceur, parfois en exprimant des râles déchirants qui ne laissent personne indifférent, mais en souriant aussi. C'est un spectacle saisissant. Ils sont ailleurs, les yeux dans le vague, et ils rayonnent, comme s'ils étaient traversés par la lumière.

Souvent, ils restent silencieux, ils ne peuvent même pas répondre aux questions qu'on leur pose. Mais s'ils prononcent un mot, c'est généralement « merci », car la gratitude est ce que l'on éprouve à cet instant. Une gratitude pour la chance d'exister, un « merci » que l'on ne sait pas à qui adresser, mais la sensation de bonheur, éprouvée à cet instant, est si incommensurable que l'on se sent l'âme dilatée, capable d'embrasser d'un amour universel l'univers entier. Une douche de bonté et de beauté.

On ne revient jamais indemne de l'expérience de la voie royale, quand on a été touché par la lumière. On est au-delà des souffrances, au-delà des dissensions, des doutes, des hésitations. On a tout dépassé. On se sent en toutes choses et toutes choses en soi. Porté par des bouffées de bienfaisance difficiles à décrire. Voilà pourquoi je vous disais que l'alchimie est au-delà de tout dogme, toute croyance, toute origine culturelle ou ethnique, même au-delà de toute croyance, car la lumière vous tombe dessus que vous y croyiez ou non. Pas besoin de parler de Dieu pour se sentir rectifié. Faites-le si vous voulez, employez les mots qui vous parlent, car on n'est pas loin de l'idée de la main de Dieu qui se pose sur vous, de la grâce qui tombe ou d'une visite

du Saint-Esprit. En somme, d'une extase mystique. Mais ce n'est pas mon vocabulaire. Encore une fois, je crois qu'on peut recevoir la lumière sans se prendre pour un illuminé. Simplement pour un être éveillé.

Ceux qui reçoivent ce choc restent assis tout le reste de la journée, hagards mais heureux, comme s'ils revenaient d'un long voyage, sonnés par le décalage horaire. Tout le monde a envie de sentir ça, tout le monde a envie d'y revenir, une fois qu'on y a goûté, et il est d'ailleurs de plus en plus facile de renouveler cet état une fois que la lumière est tombée. Mais ce que je leur dis, c'est : ne courez pas après l'extase comme un drogué, amenez-la dans le monde.

Avoir de l'or dans les mains, c'est cela : transmettre l'éveil. Rayonner à son tour. Faire le bien (le bi-un) parce qu'on a connu le Un.

L'ILLUMINATION... ET APRÈS ? PETIT COURS DE BONHEUR

En dehors des frissons de la voie royale quand je la transmets, je peux dire que j'ai reçu la lumière trois fois. La première fois, foudroyante, quand j'ai ingéré la pierre – je vous l'ai raconté. La deuxième fois, par surprise, sous la forme d'une illumination. La troisième fois, tout récemment, alors que ce livre était en cours, comme une piqûre de rappel.

Voici le récit de la deuxième fois. C'était vingt-cinq ans après la pierre, il y a un an ou deux. J'étais dans le train qui me ramenait à Paris ; je rentrais de Chartres, où j'avais fait une visite guidée de la cathédrale avec un groupe. Ça s'est passé sans tambours ni trompettes, mais ça m'est tombé dessus. Comme si j'ouvrais soudain les yeux sur le monde qui m'entourait et qu'il ne me semblait pas le même que cinq minutes auparavant. Enfin si, le même, mais en plus beau.

Je dévisageais les autres passagers du train, aucun ne m'était connu, mais soudain je les trouvais tous beaux. Pas esthétiques, mais beaux d'une beauté intérieure, je ne sais comment dire. Et il m'est venu cette phrase, comme si je l'entendais : « Regarde comme c'est beau, regarde comme c'est bien fait ! » Une phrase apparemment anodine, à ceci près qu'elle a tourné pendant trois semaines dans ma tête, non-stop, nuit et jour !

Regarde comme c'est beau.

Regarde comme c'est bien fait.

De retour chez moi, j'ai passé une heure devant une petite cuillère. Juste à la regarder, à contempler comme c'était beau et comme c'était bien fait. À penser au métal qu'il avait fallu aller chercher pour la faire, au mineur, au fondeur, à celui qui lui avait donné une forme. Une simple petite cuillère, dans la perfection de sa forme douce à la bouche, ronde, façonnée de main d'homme... On m'a pris pour un fou.

Pire encore: un mouchoir en papier jeté au sol.

Regarde comme c'est beau.

Regarde comme c'est bien fait.

Un mouchoir jetable, tout froissé. Des formes, des courbes, le blanc qui n'est pas le même selon la lumière sur chacune des facettes, le dessin de ses arêtes, les pointes et les creux, l'équilibre de sa position, la beauté dans sa fragilité... Je trouvais tout incroyable !

Et ça a duré.

Il faisait beau? J'avais envie d'en remercier le ciel. Il pleuvait? Je trouvais ça tout aussi beau. Les flaques? Formidables! Miroirs liquides aux contours aléatoires. Les gouttes qui tombent dedans? Vues de près, extraordinaire spectacle! Il valait à mes yeux les grandes eaux de Versailles. Le monde tout entier, jusqu'à ses détails minuscules, m'apparaissait divinement bien fait.

J'avais reçu un coup sur la tête. Un coup de foudre. D'ailleurs, non, ça ne venait pas de la tête, mais plutôt du corps. Quelque chose qui monte dans la gorge et qui rayonne. Difficile à décrire. Quand j'y repense, j'ai la chair de poule, car cette chose est restée là, sous ma peau, à peine cachée, réactivable. Il me suffit d'un rien pour susciter cet état, pour le ressusciter.

Quelques jours après cette douche de grâce divine, je suis allé chercher un colis à la Poste. Au guichet, la postière

s'était levée du pied gauche. Visiblement, aller chercher mon colis dans l'arrière-salle lui occasionnait une fatigue incommensurable. Pour je ne sais quelle brouille administrative, elle s'apprêtait à me le refuser : elle avait besoin de décharger son soufre et j'étais le réceptacle du moment. Sa mauvaise volonté avait tout pour déclencher mon soufre à mon tour : les circonstances étaient réunies pour qu'éclate une belle et banale dispute.

En d'autres temps, j'aurais clamé mon droit et réclamé mon dû. On serait allé au combat. Mais je venais de recevoir la lumière, j'étais dans un tout autre état. Je lui ai dit : « J'aime bien votre accent. » Et c'était sincère. Elle était Antillaise, son accent était charmant. J'avais touché juste, elle a souri, elle est allée chercher mon colis.

Je ne suis pas en train de faire l'apologie de la flatterie. C'est simplement que ce petit incident a été pour moi révélateur de ces instants d'équilibre extrêmement ténu : d'un côté, la guerre, de l'autre, la paix. J'en ai tiré cette leçon : on est toujours à un cheveu de basculer dans le chaos. À un cheveu. Et il ne tient qu'à nous de ne pas le faire.

J'ai toujours professé la joie de vivre, l'émerveillement devant ce monde magnifique, la gaieté comme guide naturel de ce qui doit être fait ou non. Je crois qu'on a tous l'intuition de ce qui est juste, de ce qui est bon, de ce qui nous fait du bien. Je dis souvent à mes élèves : la quête alchimique doit commencer par nous rendre heureux dès que nous nous réveillons le matin. C'est absolument essentiel. Une voie DOIT vous rendre heureux. Sinon, changez de voie ! D'accord, il y a l'œuvre au noir, qui est un passage douloureux. Mais l'horizon n'est rien d'autre que le bonheur et la beauté du monde.

Cette illumination du train de Chartres a changé des choses en moi. Ou plutôt non, je n'ai pas changé, mais elle

a révélé des choses, elle m'a permis d'y revenir. Encore une sensation de renaissance, comme après la pierre.

Dans mon rapport au temps, déjà. Je vous ai déjà fait tout un chapitre sur ce temps bien particulier que recherche l'alchimiste. Ma vision de la sagesse est d'adopter un « autre rythme » que celui que nous impose la société. Depuis ce jour, je ne peux plus courir ou plus exactement je ne *veux* plus courir. Dans la rue, les gens marchent souvent beaucoup plus vite que moi. Je me sens dans un décalage d'observation. J'ai l'impression d'être à côté, de n'être pas tout à fait dans le même monde. Dans un état de lenteur qui accroît mon discernement, qui rend chaque instant plus riche, plus dense d'informations, mais moins agité.

Parfois, je peux entraîner les autres dans ce rythme ralenti. Par exemple, je suis au restaurant, à la table d'à côté discutent des hommes d'affaires qui sont, au contraire, dans la représentation, dans la hiérarchie, dans la rapidité. La serveuse, elle aussi, s'agite dans tous les sens à un rythme effréné. Pour moi, c'est curieux, c'est comme si je regardais un film en accéléré. Pour un peu, je pourrais me laisser happer par cette excitation, par leur impatience. Mais c'est le contraire qui arrive: je peux contaminer les autres de ma patience. La serveuse vient me voir, je lui dis simplement: « Tout va bien », d'un ton calme. Elle ralentit, elle semble surprise, un peu perdue, comme si soudain elle se demandait: « Qu'est-ce que je fais là? » Je crois lire dans son regard qu'elle se dit en son for intérieur: « Ah oui, le monde peut être comme ça aussi. » Elle sourit.

Je suis encore plus sensible qu'autrefois au spectacle de mes contemporains piégés dans le temps. Ceux qui répètent « Je n'ai pas le temps. » En effet, ils ne l'*ont* pas, ils en sont les esclaves. Résister au monde agité autour de nous demande

une véritable vigilance; cela fait partie de la tentation. Le monde est très sollicitant, on est vite tenté de se mettre au rythme des autres. Mais attention ! Quand on reprend la cavalcade comme autrefois, arrive toute la cohorte de jugement, d'énervement et de doutes. La morsure du temps entraîne le remords, qui est se mordre une deuxième fois. Double peine. Perdre son temps puis regretter de l'avoir perdu, donc courir. À perdre haleine, perdre le souffle et perdre l'esprit.

Pourtant, on a si vite fait de se laisser gagner par la tentation de la vitesse et de l'agitation ! Mais le démon avance à coups d'épingle: on accepte cette accélération, et puis cette petite entorse-ci à nos principes, et puis celle-là, on rogne insidieusement sur sa paix, sans en prendre conscience, et puis, à un moment, on a basculé, c'est fichu, on l'a perdue. La paix intérieure est un trésor précieux que personne ne vous vole: c'est vous qui la perdez si vous baissez la garde devant vos propres démons.

Cette lumière qui m'est tombée dessus a été comme un rappel des priorités: « Sois vigilant ! » Des scènes comme celle du guichet de la Poste, la vie quotidienne nous en fournit à foison, tous les jours. Et tous les jours nous avons le choix: céder au démon (de l'urgence, de la hargne, du domino des émotions déversées sur autrui, puis du remords qui réempoisonne...). Ou y résister et accepter ce qui est sans y opposer de résistance. Le train que vous allez prendre a deux heures de retard? Bon. C'est un fait. Qu'est-ce que deux heures d'attente? Deux heures de rencontres potentielles, deux heures de vide pour lire ou penser, une bénédiction, finalement. Se sentir à sa place où que l'on soit, même dans une gare bondée, c'est infiniment plus jouissif que de se battre contre les éléments, contre les retards des trains,

contre sa montre, contre la foule. C'est un ancien fougueux qui vous parle: du fer, j'en ai encore dans ma carte métallique. Autrefois, un rien pouvait m'énerver. Aujourd'hui, je vois venir le démon, je lui fais faire trois pas de danse et ça va mieux. Je ne suis toujours pas un saint. Mais aujourd'hui j'ai le temps.

L'autre conséquence de l'illumination est ce qu'il est resté en moi de bienfaisance, après la douche d'amour universel que j'avais reçue. Je vous rassure: j'arrive à utiliser une petite cuillère sans l'embrasser. Mais la gratitude ne m'a pas quitté. Par exemple, pour ce que nous mangeons.

On pourrait faire un livre entier sur le drame de notre alimentation aujourd'hui. Certes, on nous serine la culpabilité: trop de gras, trop de sucre, trop de chimique, etc. Mais, à l'inverse, quand je lis des emballages de produits préparés ou les menus de restaurants à la mode qui ressemblent à des prescriptions médicales, vantant les taux d'oméga 3, les fibres « spécial transit », les jus antiâge, les cuissons anticancer et les concentrés antioxydants garantis sans allergènes, ça me coupe l'appétit! Les fameux alicaments. Quelle tristesse!

Car le problème n'est pas là, d'après moi. Il est que nous mangeons une nourriture vide de *spiritus*. Et vous pourrez lui réinjecter toutes les vitamines de l'alphabet, ce sera toujours une nourriture vide. Regardez une brique de lait! Stérilisé (entendez bien le mot), demi-écrémé, voire écrémé, enrichi en calcium et en vitamine D et allégé en lactose: on lit ça sur les briques. Quel est le rapport avec ce qui est sorti de la vache à l'origine? On se le demande. D'ailleurs, c'est bien simple, si vous emmenez des enfants dans une ferme pour leur faire goûter du lait de vache, ils vont prendre un air écœuré: « Beurk, ça a un goût! » Eh oui, ça a même du goût!

Mais ce n'est pas seulement une question de goût, car les saveurs ont été aplanies et distordues (des chips « goût bacon » sans bacon, des yaourts « façon tarte au citron »...), de même que les fruits et légumes du commerce ont été standardisés, reléguant les vastes stocks de biscornus, de trop petits, trop gros ou boursoufflés à un innommable gâchis. Mais c'est surtout que, derrière cette standardisation du goût et de l'apparence, derrière la banalisation des processus industriels (qui font qu'il peut s'écouler des jours, des mois ou des années entre le moment où la nourriture fut vivante et le moment où vous l'ingérez), on a complètement oublié l'esprit. Nous ingérons de la nourriture morte et vide. « Nourrir » et « mourir » n'ont jamais été des mots aussi jumeaux.

Pour les Anciens, tout avait un double spirituel, y compris la nourriture. Dans tous les rites sacrés au cours desquels on présente de la nourriture en offrande aux dieux, une fois le temps d'offrande passé (souvent, une nuit), la nourriture est retirée et distribuée aux indigents, mais les religieux ne la consomment pas : elle est vide de *spiritus*, car c'est de cet esprit que se sont nourris les dieux. Ce n'était pas si idiot que ça de faire des bénédicités à table avant de partager un repas, c'est-à-dire de prendre conscience de l'origine de cette nourriture et de rendre grâce à la terre nourricière, que l'on croie en Dieu ou non.

Nous sommes dans une société où la nourriture matérielle ne nous nourrit pas. Elle nourrit notre corps mais pas notre esprit. Quand on cueille soi-même à l'arbre un fruit « gorgé de soleil », comme on dit, il nous nourrit bien mieux qu'un fruit en barquette sans esprit depuis plusieurs jours, et c'est vraiment se voiler la face que de n'évaluer sa teneur qu'avec des mots comme « calories ». La chaleur qui en émane – ou

non – est ailleurs que dans les calories ! Ce qui nous tue, c'est la distance entre celui qui a cultivé le produit et nous qui le mangeons. Entre nous, quand nous perdons l'esprit de convivialité. Et en nous-mêmes, quand nous mangeons avec l'idée de santé, de récompense ou de sacrifice.

Manger quelque chose, c'est l'intégrer à sa colonie. Manger de la viande n'est pas forcément un problème ; je ne suis pas végétarien. Mais mêler à sa propre chair la chair d'un animal qui a été élevé dans des conditions déplorables, un animal en souffrance, c'est ingérer sa souffrance, d'une manière ou d'une autre. C'est prendre son soufre. Tant mieux si vous êtes capable de le transmuter ! Vous le libérez du même coup. Mais, sinon, c'est vous que vous chargez d'un soufre surnuméraire. Idem avec les produits manufacturés dont vous *savez* qu'ils ont été faits avec colère et dépit par des employés sous-payés. Leur colère, vous l'incorporez à votre colonie. Cette société est-elle assez naïve ou aveugle pour l'ignorer ?

Alors, je ne dis pas que chacun doit redevenir paysan et cultiver son propre carré de jardin (en chantant). La vie des hommes n'est pas comme ça, et moi-même je suis Parisien ! Mais je suis certain qu'une cuisine « faite avec amour » et partagée dans un esprit de convivialité, et sans surveiller la guillotine de sa montre, dépasse, en vertu, la cuisine estampillée saine quand elle est triste.

Ce qui est bon pour vous, vous le savez ! Intuitivement. Votre corps le sait et vous le dit. Par exemple, quand vous mangez, soyez attentif à la réaction de votre nez. Dès que le nez se remplit, dès que vous le sentez bouché, c'est le signe qu'il faut arrêter de manger : vous en avez eu assez. Parfois, c'est au début du repas. Mais c'est assez, votre corps le dit. Il ne s'agit pas du tout de privation, seulement d'être à l'écoute de ce que l'on sait déjà. Dans tous les domaines !

J'ai dévié sur la question de la nourriture parce qu'elle me permet d'attirer votre attention sur ce sentiment de gratitude que j'ai éprouvé particulièrement lors de cette illumination, et qui ne m'a pas quitté. Or, s'il y a bien un moment propice à rendre grâce, c'est le moment du repas, et je fais plus que jamais le pont entre les nourritures spirituelles et les nourritures terrestres.

L'autre point dont je vous faisais état, c'est la bienfaisance. Il ne s'agit surtout pas d'une bonne action que l'on ferait dans l'espoir, plus ou moins conscient, d'obtenir une gratification – la reconnaissance de l'autre (si possible éternelle, comme on dit) ou la satisfaction de l'ego. Au contraire, quand on est rectifié par la lumière, le don de soi devient véritablement un acte gratuit, un rayonnement qui fait du bien sans attendre de retour, et même indépendamment de notre volonté. Encore une fois, je ne suis pas un saint, je ne prétends pas être en permanence sous l'effet de cette lumière, même si j'aimerais bien ! Mais quand j'arrive à me remettre dans cet état « lumineux », je sens que cet état fait du bien à tout le monde autour de moi, et pas seulement à moi-même. C'est un bien-être contagieux, une onde positive qui se propage.

Je le sens parfois quand je suis à table avec des amis, par exemple. Il peut arriver que le ton monte, une querelle se déclare, joute verbale au départ, et puis la colère s'en mêle et l'orage n'est pas loin. Dans ces moments-là, quand la lumière me fait en douce un petit clin d'œil, la vague me gagne à nouveau, comme un rappel à l'ordre, et soudain je me sens dénoué, paisible, rectifié. Le plus beau, c'est que je sens que cette paix gagne les autres : elle se manifeste et tout le monde se calme. On finit par se dire : « Quelle bonne journée ! » et il n'y a plus que ce bilan heureux qui compte,

les tensions qui nous opposaient se sont dissipées. Comme une respiration apaisante qui aurait gagné les autres en même temps que moi.

L'une des conséquences de cette paix intérieure retrouvée, c'est la neutralisation des émotions – je vous en ai déjà parlé dans le chapitre sur les émotions. Avec le temps, je sens que les extrêmes s'atténuent, que ces émotions soient heureuses ou tristes. Je me sens moins affecté et moins excité aussi. Ni de grandes peines ni de grandes joies, plus grand-chose ne me met en colère ou en émoi, je reste plutôt dans un état stable de détachement. Les grandes démonstrations sont de plus en plus rares, les débordements émotionnels, plus encore. L'amour, oui, mais au sens universel. Certainement plus la compassion que la passion. C'est le prix de la pacification, comme si rien n'avait vraiment d'importance.

Les sens sont les points d'entrée de l'être, mais ils ne doivent pas être le but. Ils ne sont qu'une vision partielle de l'unité. Seul le bonheur nous montre la totalité.

À l'origine, l'homme était heureux, le petit enfant aussi. Ensuite, on se perd, on cherche des raisons d'être heureux, et je ne cesse de prêcher cette bonne parole: vivez joyeux, émerveillez-vous de ce monde, soyez heureux! Mais le but, ce n'est plus de chercher des raisons d'être heureux, c'est d'être heureux sans raison. C'est la dernière étape. La béatitude, en somme. Et elle passe par le détachement de la matière.

Cette neutralité, alliée au parti pris de lenteur, ou à la disparition de mon envie de courir, fait que je ne monte pas de projets et que je ne me plie pas en quatre pour les mener à bien coûte que coûte. Bien au contraire. Les choses viennent à moi et se réalisent facilement ou ne se font pas,

mais je ne force rien. Je décide de moins en moins ; je me rends disponible.

C'est de cette façon non-volontariste que me sont arrivés des objets, par exemple. Un jour, à Tanger, lors d'un voyage auquel je participais en tant que touriste. Je quitte le groupe, je me perds dans le souk. Un vendeur me fait venir chez lui et m'offre un anneau de cuivre énorme. Il tient à ce que je l'emporte, il ne veut pas me le vendre, il insiste : « C'est pour toi ! » Je rapporte cet anneau. Il est étrange : très lourd, mais surtout anormalement froid, un froid qui vous reste dans les mains même une fois que vous l'avez reposé. En rentrant, je le mets dans mon bureau. Un jour, un ami passe, le trouve étonnant et le prend en photo avec un appareil argentique. Quand il développe la photo, il m'appelle, interloqué : l'anneau apparaît comme un néon rouge ! Du coup, j'ai mené des recherches sur cet anneau, je l'ai retrouvé, il est répertorié à partir du XII^e siècle. Il servait dans les cérémonies de clé pour ouvrir les portes entre les mondes.

Un autre jour, j'ai reçu par la poste un colis venant de Chine, sans expéditeur, un vieux truc plein de terre rouge. Je l'ai nettoyé et fait analyser : c'est un disque de jade vieux de deux mille cinq cents ans, probablement issu de la porte d'un temple. Je ne sais toujours pas qui me l'a envoyé. J'ai aussi des baguettes magiques médiévales, en corne, et des grimoires de sorcier en peau de je-ne-veux-pas-savoir-quoi-ou-qui... J'appelle ça des clins d'œil de l'univers. Je ne les cherche pas ; je les reçois.

J'ai trouvé des livres rares aussi, certains sont quasiment tombés devant moi alors que je passais devant des rayonnages de bouquinistes, des livres d'alchimie rarissimes. D'autres m'ont été envoyés par des gens qui ont jugé que j'en serais le

juste détenteur. J'ai d'ailleurs créé un fonds de dotation qui gère ces objets; certains volumes ont une valeur inestimable: un seul livre peut valoir le prix d'une maison.

Tout se passe comme si j'étais le détenteur temporaire de certains trésors. Je le prends ainsi et je l'accepte. Je les céderai à mon tour aux bonnes personnes, sans hésiter, quand le temps sera venu. Les objets durent plus longtemps que nous; nous ne sommes que des relais.

Je me sens un simple relais d'information également quand je prépare les voyages. Ce rôle apparaît de façon magique sur la photo prise à l'île de Pâques; les autres fois, c'est de façon plus intime que j'en ai la conviction. Quand je vais en repérage sur les lieux, j'emporte un GPS de randonnée non pas pour me rendre à un point donné, mais seulement pour qu'il me ramène à mon point de départ une fois que je me serai volontairement « perdu ». Car j'avance toujours au hasard, au feeling, et c'est ainsi que je découvre des perles, par exemple des mégalithes enfouis dans la nature qui n'ont pas été vus par l'homme depuis des siècles. Ce sont eux qui me racontent leur histoire quand je les touche.

J'ai souvenir notamment d'un voyage organisé en Bretagne. Cette fois, ce n'était pas au moment du repérage, mais bien avec le groupe. Nous étions répartis en plusieurs véhicules, moi dans le premier. Je me trompe de route, je m'arrête, je descends et je marche. Tout le monde me suit. Je ne sais pas du tout où je vais, mais je sens qu'il faut aller par là. Ma compagne, qui organise ces voyages avec moi, connaît par cœur le programme, elle sait très bien que cette halte n'est pas prévue. Elle me regarde avec un petit sourire interloqué... mais confiante, évidemment. Un menhir est là, improbable, camouflé, mais riche d'histoire. Et il me suffit de

poser la main dessus pour qu'il me la raconte. J'improvise, je vérifierai mes dires par la suite : tout concorde. Les gens ne sont pas au courant qu'il se passe quelque chose d'insolite, seulement Charlotte et moi, un instant de complicité. Mais le menhir est désormais au programme de ce tour enchanteur en Brocéliande : c'est lui qui l'a voulu...

Une autre fois, à La Réunion, je suis au pied d'une source avec un groupe. J'invente une histoire comme un père le ferait pour ses enfants, pour les faire rêver. Nous sommes dans un cirque presque inaccessible, j'imagine des esclaves qui se seraient enfuis et qui se seraient cachés dans ce cirque, menés par un sorcier. Je leur dis que le sorcier est peut-être enterré là, sous nos pieds. J'en parle à un ami très proche que je me suis fait là-bas, nous nous considérons même comme cousins. Il me dit : « Mais comment connais-tu cette histoire ? Personne ne la connaît, mais mon père me la racontait quand j'étais petit. »

Je suis allé au Pérou aussi. J'ai marché, comme toujours, le nez au vent. Dans un champ, un paysan péruvien était assis sur une grosse pierre. Quand je suis arrivé, il m'a dit : « Pose-toi, je t'attendais. » Et il m'a raconté l'histoire des lieux. Ma vie est ainsi ponctuée de rencontres non délibérées, mais qui m'ont enrichi. J'ai seulement appris à me tenir prêt. D'ailleurs, où que j'aille, les gens croient que je suis du coin.

C'est aussi le cas pour tout ce qui relève du champ professionnel et artistique. Je ne cours après rien, les choses m'arrivent. On me contacte pour faire une conférence ou une intervention, je ne peux d'ailleurs pas toutes les accepter, mais la demande vient toujours d'autrui. On me propose de participer à tel livre, tel film ou tel spectacle : jamais je n'aurais pensé sortir un album avec le bassiste de Johnny Hallyday

en écrivant toutes les paroles de ses chansons, ou encore coécrire des spectacles ! On me missionne pour du conseil dans des grands groupes, des banques... Jamais je n'aurais pensé qu'ils auraient besoin de l'avis d'un alchimiste ! Et je n'aurais pas volontairement agi dans ce sens. Mais je me vois comme une lampe disponible, pourvu que quelqu'un me demande de l'éclairer. C'est ma mission.

Je vous ai parlé des sept points de la maîtrise. Ce qui vient ensuite, c'est précisément l'inverse de la maîtrise : c'est le lâcher-prise. On l'a vu physiquement dans la voie royale : des gestes précis puis l'extase qui tombe et qui secoue, qu'on le veuille ou non. On l'a vu au laboratoire : les opérations répétées, et puis la magie de l'œuvre au rouge qui arrive au moment où on ne l'attend pas et qui se manifeste en dehors de notre volonté. Je l'éprouve à l'échelle de la vie également : dans un premier temps, on est des goulus, on veut tout et on se démène pour l'obtenir ; ensuite, on gagne en sagesse, on se dit : « Pourquoi courir ? », on laisse venir ; enfin, on comprend que l'on n'a plus besoin de rien et que le monde n'a plus besoin de nous non plus.

Autrement dit, le profane est dans l'action, il court après des choses. L'initié est dans la réaction, il prend ce qui passe, mais le lâche quand ça le dépasse. Le maître n'est ni dans l'action, ni dans la réaction. Quand le monde n'aura plus d'action sur moi et que je n'aurai plus d'action sur lui, il sera temps que je le quitte. J'aime ce monde, mais je partirai sans un regret.

Quand je parle des menhirs ou des légendes réunionnaises, ce qui compte, c'est que l'histoire tombe juste. Quand j'enseigne la danse des lettres hébraïques, c'est également cette justesse que je vise : l'équilibre parfait. D'ailleurs, il peut m'arriver de tenir debout en l'air sur un orteil, bien

que je n'aie rien d'une ballerine : la lumière me maintient en suspens. Quand je parle d'alignement et de rectitude, c'est encore la même chose.

Vous aurez compris qu'il existe de nombreux outils afin de savoir si l'on est rectifié. Le laboratoire, certes, qui vous permettra de vérifier si vous avez de l'or dans les mains. La voie royale, qui vous permet de tester si la coupe est bien vide et prête à recevoir la lumière. L'art aussi est rectifiant : quand vous êtes figé, bouche bée (immobile, silencieux et aligné) devant une œuvre qui vous foudroie, c'est encore la lumière qui passe. Mais il y a aussi, au quotidien, cet indice auquel je vous invite à être attentif : le discernement. Il est le contraire du doute, une autre façon d'aller droit. Quand vous êtes aligné, vous prenez les bonnes décisions sans tergiverser (étymologiquement, « tourner le dos »), vous empruntez le bon chemin (avec l'humilité de l'emprunt, mais avec l'implication de l'empreinte), vous ne vous cognez pas au monde, vous vous y sentez à la bonne place. Vous l'aimez, et vous êtes heureux.

Ce sentiment d'être heureux – dès le réveil et sans raison particulière – doit être votre unique boussole. Si vous ne l'êtes pas, c'est qu'il y a un déséquilibre quelque part, lequel peut vous entraîner du côté obscur de la force, comme dirait un grand maître vert aux oreilles pointues. Il ne tient qu'à vous d'aller droit sur le fil du rasoir, mais le bonheur est une marche de funambule ! De chaque côté nous guettent plein de « bonnes » raisons d'être malheureux, qui sont souvent des illusions, mais que nous entretenons, et qui teintent nos journées. Mais nous avons le choix de la teinture. Et le choix de l'optimisme.

La lumière vous aide à trouver cet équilibre. Je vous ai indiqué plusieurs chemins pour aller à sa rencontre. Ensuite,

maintenir ses bénéfiques à flot ne relève que de votre bonne volonté, c'est-à-dire de votre volonté à voir et à faire le bien.

L'extase fait table rase de vos soucis, qui vous paraissent soudain tout petits. Quelle chance ! Un nouvel éclairage vous est offert, qui vous permet de voir le monde autrement, de le voir dans sa beauté, de voir les autres dans leur bonté et d'éprouver la vôtre. J'ai répété que cette illumination ne dépendait pas de l'ardent désir que vous en auriez ni même de votre zèle à l'invoquer. Mais, si vous avez la chance d'être touché par cette grâce, ayez bien conscience que la suite est de votre entière responsabilité.

J'ai la profonde conviction que nous pouvons tous éprouver un instant de satisfaction à chaque seconde. Et que l'inverse est également vrai. Il est là, le libre arbitre : faire le choix de l'enfer ou du paradis. Mais ce sera ma dernière révélation de ce livre : ni l'enfer ni le paradis ne sont des lieux. Ce sont des états.

Cet état de paradis, je l'ai connu. Je l'ai perdu. Il m'a été offert d'y revenir. Aujourd'hui, j'y tiens plus qu'à tout. Le devoir de transmission que j'éprouve, que j'honorerai de toutes mes forces, n'a pas d'autre sens.

Quand on me demande aujourd'hui « Qu'est-ce que l'alchimie ? », je réponds : c'est l'art d'être heureux.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	5
La métaphore de la prison	7
Pourquoi tant de secrets autour de l'alchimie?	11
Les grands principes de l'alchimie	17
Au commencement était le Verbe: l'enfance de l'art	25
Des sciences à l'art: comment la flamme s'est allumée	33
Le pèlerinage de Saint-Jacques	39
La maîtrise du feu	51
Premières expériences d'alchimie opérative	59
Le Grand Œuvre	67
La pierre des philosophes	83
Y a-t-il une vie après la pierre?	95
Adeptes reconnus par leurs pairs	109
La création du monde	117
La vie, la mort et au-delà... ..	125
Le poids des émotions	133
Retour sur Terre	147
La trame du monde	157
L'invention de la Trame	177
Comment lire la Bible avec un autre regard	191
L'agence de voyages alchimiques	205
Bienvenue dans la réalité non ordinaire	213
Les différents mondes	233
La carte métallique	241

Que se passe-t-il quand on rêve?	249
Une autre vision du temps	263
L'alchimie dans le monde des hommes	275
Azoth ou les lettres dansées	281
La voie royale	289
L'illumination... et après? Petit cours de bonheur	301

© Massot éditions, 2017
© Patrick Burensteinas, 2017

Texte rédigé avec le concours de Raphaële Vidaling

**Maquette de couverture et illustration :
Mélanie Burensteinas**

**Maquette intérieure : Mélanie Burensteinas
et Philippe Briand-Seurat**

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en mai 2017
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.

61250 Lonrai

N° d'impression : 1701292

Dépôt légal : mai 2017

M00097/61

Imprimé en France

UN ALCHEMISTE AUJOURD'HUI ? ÇA EXISTE ENCORE ?

Ils sont rares, on en compte dix par siècle. Patrick Burensteinas est l'un d'eux. Mais oubliez l'image du vieux barbu. Il a passé des années dans son laboratoire à faire des expériences d'alchimie. D'abord, pour se prouver à lui-même que ça ne marchait pas... puis parce que ça a marché.

L'impossible est devenu possible : devant lui s'ouvrait ce qu'il appelle « la réalité non ordinaire », celle des effets sans causes. Ce livre est à la fois son autobiographie et sa philosophie.

Il y raconte sa quête de la pierre philosophale, celle qui permet d'atteindre non seulement l'or des alchimistes, mais surtout la lumière.

Y a-t-il une âme derrière la matière ? Comment ce monde a-t-il été créé ? Qu'est-ce que la mort et qu'y a-t-il au-delà ? Qui gouverne nos émotions ? Existe-t-il une réalité invisible ?

Soucieux d'amener l'alchimie dans le monde des hommes par toutes sortes de contributions (inventions, conférences, films documentaires, visites guidées de lieux sacrés...), il répond à toutes ces questions fondamentales selon une vision très personnelle.

Une leçon de sagesse ordinaire qui passe par les méandres de l'extraordinaire.

Patrick BURENSTEINAS est auteur de plusieurs livres, dont *De la matière à la lumière* ou *La Trame*, et anime de nombreuses conférences aux quatre coins de la planète. Il vit à **Paris**.

19,90 €



979-1-09716-006-7